

LA VIE
ET
LES OPINIONS
DE
TRISTRAM SHANDY.

TOME I.

LA VIE
ET
LES OPINIONS
DE
TRISTRAM SHANDY,

Traduites de l'Anglois de STERN.

Par M. FRÉNAIS.

*Ταράσει τῆς Ἀνθρωπῆς ἔ τὰ Πράγματα ,
Ἀλλὰ τὰ περὶ τῶν Πράγματῶν Δόγματα.*

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.



A V I S
DU TRADUCTEUR.

EN 1776, M. Frénais a donné au Public un peu moins de la moitié de l'Ouvrage, dont voici la continuation.

Il avoit promis le reste, au cas que son premier essai réussît. Si c'est le défaut de succès qui l'a empêché de poursuivre, je dois trembler.

L'extrême plaisir que m'a causé sa traduction m'en a fait vivement

desirer la suite. Amateur passionné de Stern, j'attendois avec impatience que M. Frénais achevât de me le faire connoître.

A la fin, j'ai pris le texte anglois & un dictionnaire. — *Et moi aussi*, j'entends Stern, ai-je dit. — Peu-à-peu, & presque sans y songer, je suis venu à bout de traduire ce qui restoit de *la Vie & des Opinions de Tristram Shandy*.

Ceux qui ont aimé autant que moi le commencement de l'Ouvrage, me sauront gré de l'avoir continué; les autres ne m'importent guere.

M. Frénais avoue qu'il a fait beaucoup de retranchemens, aux-

quels il a suppléé de son propre fonds. — J'ai usé de la même liberté que lui, & je desire que ce soit avec autant de bonheur.

v

AVERTISSEMENT.

VOICI un des livres qui a le plus de célébrité en Angleterre.

M. de Voltaire dit dans ses questions sur l'Encyclopédie, qu'il ressemble à ces petites satyres de l'antiquité, qui renfermoient des essences précieuses.

Il en traduit lui-même deux ou trois passages, & c'est pour dire du tout, que ce sont des peintures supérieures à celles de Rembrandt, & aux crayons de Calot.

C'est sur le mot *Conscience* que M. de Voltaire en fait cet éloge; il faut croire qu'il a dit ce qu'il pensoit.

Il ajoute que l'Auteur est le second *Rabelais* d'Angleterre.

M. Stern s'étoit en effet nourri

vj AVERTISSEMENT.

des écrits du Curé de Meudon : mais il ne l'a point imité dans ses licences. C'est toujours avec dé-
cance qu'il peint les objets, & il est difficile d'y mettre plus d'es-
prit, plus de finesse.

La gaieté en est l'ame, & c'est ce qui m'a excité à le traduire. J'aurois pu choisir quelque ou-
vrage sombre, les Anglois n'en manquent pas. Mais qu'est-ce qui oseroit préférer ce genre, après la traduction des Nuits d'Young, par M. le Tourneur ? Il faudroit se résoudre à n'être pas lu, ou à éprouver la même indifférence que celles qu'on a pour les copies d'un beau modele. Au moins ai-je ici quelque espoir que l'on parcourra ma traduction ; la gaieté n'est pas encore tout-à-fait bannie. Qui sait si cet ouvrage ne contribuera pas à la ranimer ?

AVERTISSEMENT. vij

Ces deux volumes-ci ne font guere que le tiers du tout. M. Stern ne le donnoit que par deux parties à la fois, & je l'ai imité. Il se seroit arrêté, si celles qu'il avoit publiées n'eussent pas plu ; & je m'arrêterai tout de même, si ces deux volumes ne font pas desirer la suite. Je ne vois pas pourquoi un Traducteur perdrait haleine pour risquer d'en-
nuyer ses Lecteurs. D'ailleurs, ici, il ne m'a pas été possible de courir aussi vite qu'on le pourroit bien croire. C'est un des ouvrages les plus difficiles qui aient jamais été écrits en Anglois ; & si un homme qui traduit pouvoit être compté pour quelque chose parmi les Gens de Lettres, je pourrois aspirer à m'y trouver placé. Je pourrois même dire, pour me faire un titre plus fort, qu'il a fallu que je re-

viiij AVERTISSEMENT.

tranchasse beaucoup de l'original,
& suppléer à ce que je retranchois
je ne dirois que la vérité. Les plai
fanteries de M. Stern ne m'ont pas
en effet paru toujours fort bonnes.
Je les ai laissées où je les ai trou
vées, & j'y en ai substitué d'autres.
Je crois que l'on peut se permettre
cette liberté dans la traduction d'un
ouvrage de pur agrément. Il faut
seulement faire son possible pour
n'être pas reconnu, & je me trou
verai fort heureux si l'on ne m'ap
perçoit pas.



LAURENCE STERNE A.M.

Prebendary of York &c. &c.

J. V. P. Chapuy

Edition de l'azim.

V I E
D E S T E R N.

MONSIEUR STERN naquit dans la capitale d'Irlande. Il étoit fils d'un officier, & arriere-petit-fils d'un archevêque : un de ses oncles étoit prébendaire de la cathédrale de Dublin. Ces circonstances lui procurerent beaucoup de relations parmi le clergé.

On le destina lui-même à parcourir cette carrière. Il entra fort jeune à l'université de Cambridge, & il y développa des talens particuliers. La gaieté de son caractère, la vivacité de son génie, les saillies de son esprit, la tournure de ses idées semblerent l'annoncer de bonne heure.

Malgré tout cela, il vécut pendant quelque tems fort peu connu à Sulton, dans la forêt de Gastres. Son revenu étoit très-modique, & ne con-

siftoit guere que dans les foibles rétributions d'un vicariat qu'il avoit obtenu dans le comté d'Yorck.

Il n'étoit pas ambitieux, & il seroit peut-être resté toute sa vie dans cette obscurité, sans une occasion qui le fit connoître.

Un de ses amis sollicitoit la survivance d'un bénéfice important, dont le titulaire vouloit faire assurer les revenus à sa femme & à son fils après sa mort. M. Stern trouva que c'étoit bien assez qu'il en jouît pendant toute sa vie, & il se joignit à son ami pour empêcher que cette substitution singuliere n'eût lieu. Mais ils n'avoient ni l'un ni l'autre assez d'intrigue; leurs soins n'eurent aucun succès, & leur adversaire réussit. M. Stern, piqué, résolut au moins de se venger. Il en chercha les moyens, & n'en trouva qu'un: ce fut de faire une satyre contre le simoniaque. Ce sarcasme opéra si vivement sur l'esprit de cet homme, qu'il fit prier M. Stern de le suppri-

mer. Cela n'étoit pas possible, le pamphlet étoit déjà dans mille mains; mais la crainte qu'il ne fût suivi de quelque autre, fit le même effet. Le bénéficiaire résigna son bénéfice à l'ami de M. Stern, & cette aventure lui fit avoir à lui-même, sans la demander, une des meilleures prébendes de la cathédrale d'Yorck. Cet ouvrage étoit intitulé: *L'Histoire d'un bon gros manteau avec un tapabor de l'espece la plus chaude, dont l'heureux possesseur ne seroit pas content, s'il n'en pouvoit couper assez pour faire une juppe à sa femme, & une culotte à son fils.*

Le vicariat de M. Stern ne l'occupoit guere que le dimanche matin. Il y faisoit l'office divin avec la plus grande exactitude, & le soir il alloit prêcher dans la paroisse de *Stillington*. Son canonicat lui donna d'autres soins, qu'il remplit pendant long-tems avec le scrupule le plus attentif.

Il étoit un jour dans un café d'Yorck avec d'autres ecclésiastiques. Un étran

ger d'un certain âge y entra ; il déclama vivement contre la religion, & tint mille propos injurieux contre le clergé. Ce ne sont que des hypocrites : qu'en pensez-vous, dit il, en s'adressant à M. Stern ? Celui-ci, sans faire semblant de lui répondre directement, prit la parole : J'ai chez moi, dit il, un épagneul qui est charmant : c'est le meilleur chien de chasse qu'il y ait dans toute la province ; mais il est d'un caractère si sauvage, si farouche, il s'élançe sur tout avec tant de férocité contre des gens qui ne lui ont point fait de mal, que je suis résolu de le faire noyer. — L'étranger sentit l'allégorie, & se retira sans rien dire.

On venoit de faire une superbe édition de Rabelais, *in-folio*. M. Stern en avoit beaucoup entendu parler, & mouroit d'envie de le lire. Il se le procura. Dès ce moment, il abandonna tous les soins de son canonicat, & ne s'occupa plus que du curé de Meudon, & de ses ouvrages. On se

plaignoit de ne le plus voir dans les cercles dont il faisoit l'amusement.

Il étoit absolument inconnu dans la capitale. C'étoit pourtant là qu'il vouloit faire imprimer les deux premiers volumes de son *Tristram Shandy*. Il les envoya à un des libraires qui publioit le plus de nouveautés, & lui marqua le prix qu'il en vouloit avoir. Celui-ci les lui renvoya avec une lettre fort sèche. Il prit le parti de le faire imprimer à Yorck. On lui en offrit à peine ce que le papier & la copie de son manuscrit lui avoient coûté. Mais l'ouvrage ne parut pas si-tôt, qu'il fut enlevé avec une rapidité incroyable. On lui donna mille guinées pour permettre d'en faire une seconde édition.

Tristram Shandy se trouva entre les mains de tout le monde. Beaucoup le lisoient, & peu le comprenoient. Ceux qui ne connoissoient point Rabelais, son esprit, son génie, le comprenoient encore moins. Il y avoit des lecteurs qui étoient arrêtés par des digressions

dont ils ne pouvoient pénétrer le sens; d'autres qui s'imaginoient que ce n'étoit qu'une perpétuelle allégorie, qui masquoit des gens qu'on n'avoit pas voulu faire paroître à découvert. Mais tous convenoient que M. Stern étoit l'écrivain le plus ingénieux, le plus agréable de son tems, que ses caracteres étoient singuliers & frappans, ses descriptions pittoresques, ses réflexions fines, son naturel facile.

Cet ouvrage lui attira la plus grande considération. Il fut recherché des grands, des savans, des gens de goût, & singulièrement de tous ceux qui sont enclins à jeter du ridicule sur tout ce qui se passe dans le monde. Il jouissoit d'une telle réputation, que l'on se faisoit une espece de gloire d'avoir passé une soirée avec l'auteur de *Tristram Shandy*: mais il éprouva le sort de toutes les personnes qui obtiennent de la célébrité par leurs talens. Lui & ses ouvrages furent déchirés dans mille brochures, dont on ne connoît pas

même actuellement le titre; mais s'il eut une foule d'ennemis obscurs, il eut des défenseurs distingués qui le vengerent. Un des plus grands seigneurs de l'Angleterre prit sur-tout si hautement son parti contre quelques ecclésiastiques, qu'il lui donna un bénéfice considérable dans la paroisse de Cawood, pour lui marquer tout-à-la-fois, disoit-il, & son estime pour lui, & le peu de cas qu'il faisoit d'eux.

Il ne tarda point à publier deux volumes des sermons qu'il avoit faits dans son vicariat. Il en avoit glissé un dans son *Tristram Shandy*, qui fit d'abord prendre la meilleure opinion de ceux-ci. L'excellence de la morale & la pureté du style n'y laisserent en effet rien à desirer. Mais on le blâma sévèrement de les avoir offerts au public sous un nom ridicule. " Je fais
 „ imprimer ces sermons, disoit-il dans
 „ la préface, comme s'ils étoient d'Yo-
 „ rick. J'espere que le lecteur grave
 „ ne trouvera rien en cela qui puisse

„ l'offenser , & je continuerai de pu-
 „ blier les sept autres sous le même
 „ titre. „ Yorick étoit le nom d'un
 bouffon que Shakespeare avoit intro-
 duit dans sa tragédie de Hamlet. Les
 gens sérieux se demandoient , si un
 prédicateur , qui doit avoir un main-
 tien qui inspire du respect , pouvoit
 se permettre de monter en chaire en
 habit d'Arlequin ?

Les volumes de son *Tristram Shan-
 dy* furent imprimés successivement. On
 ne les trouva point inférieurs aux pre-
 miers. Son conte burlesque du grand
 nez parut aussi plaisant , que l'histoire
 de Lefevre étoit pathétique & tou-
 chante.

Son voyage sentimental ne démentit
 point sa réputation. Il fut traduit dans
 toutes les langues presque aussi - tôt
 qu'il parut ; mais son *Tristram Shandy*
 ne l'a encore été qu'en Allemand , &
 cela n'est point extraordinaire : c'est
 un ouvrage dont il est difficile de faire
 passer tous les agrémens dans une lan-

gue étrangère. Il y a même bien des
 Anglois qui ont été surpris de le voir
 dans la leur.

M. Stern , entraîné dans la républi-
 que des lettres , laissa le soin de ses bé-
 néfices à des ecclésiastiques qui les des-
 feroient : cela lui en ôtoit le prin-
 cipal revenu. Il en étoit bien récom-
 pensé par le prix qu'il retiroit de ses
 ouvrages : ils lui valoient beaucoup ;
 mais il n'en étoit pas plus riche. Il n'a-
 voit aucune économie , & donnoit
 souvent dans des excès de dépenses
 tout - à - fait superflus. Ses voyages
 étoient très-coûteux , sur-tout quand il
 passoit le détroit de Calais.

Beaucoup de personnes à Paris l'ont
 connu. Il étoit un soir chez un horlo-
 ger de ses amis ; il ne lui vit pas la
 même gaieté qu'à l'ordinaire. C'étoit
 le vingt-neuf du mois. Il ne faut pas ,
 lui dit-il , mon ami , que l'idée des em-
 barras du trente , nous empêche ce soir
 de sabler joyeusement la bouteille de

vin de Champagne, & lui donna aussitôt sa bourse.

Sa figure étoit originale & excitoit le rire quand on le regardoit. Il s'habilloit avec cela d'une manière particulière qui le faisoit encore plus remarquer. En passant un jour sur le pont-neuf, il s'arrêta tout court & fixa la statue de Henri IV. Il fut presque aussitôt entouré d'une foule de gens qui le confidéroient avec un air de curiosité. Eh bien! c'est moi, leur dit-il, & vous ne me connoissez pas davantage: mais imitez-moi; & il tomba à genoux devant la statue du roi.

Il étoit marié, mais sa femme étoit d'un caractère si différent du sien, qu'ils se séparèrent. Elle se retira en France dans un couvent. Ils avoient une fille qu'elle éleva, & qui avoit seize ans & demi quand il mourut. Cet événement les fit repasser en Angleterre. Il y avoit déjà quelque tems que leurs pensions n'étoient pas exactement payées, &

elles accusoient M. Stern de dureté; mais elles virent en arrivant quelle étoit la vraie cause de cette négligence. Elles ne trouverent rien dans sa succession. L'estime & l'amitié qu'on avoit eues pour lui leur devinrent sensibles. On leur fit des présens de toutes parts, & l'on souscrivit, avec une espece d'enthousiasme, à une édition de ses ouvrages qu'on leur conseilla d'annoncer.

Telle est la vie de M. Stern. On a dit que depuis sa mort on l'avoit enlevé du cimetiére de *Moribode*, où il avoit été inhumé, & qu'un célèbre chirurgien d'Oxford avoit disséqué son cerveau, dans l'idée qu'il trouveroit quelque chose d'extraordinaire dans sa configuration. C'est un conte fait à plaisir par quelqu'un de ses amis, & qui n'en a pas moins flatté tous ceux qui ont lu ses ouvrages.

Je voulois finir par donner une idée de son caractère; mais il s'est si bien

peint lui-même sous le nom d'Yorick, dans le premier volume de son *Tristram Shandy*, que j'ai pris le parti d'y renvoyer le lecteur.

LA VIE
ET
LES OPINIONS
DE
TRISTRAM SHANDY.

CHAPITRE PREMIER.

C'étoit bien à cela qu'il falloit penser.

JE l'ai toujours dit; il auroit été à souhaiter que mon pere ou ma mere, & pourquoi pas même tous deux, eussent apporté quelque attention à ce qu'ils faisoient, quand il leur plut de me donner l'existence. Ils y étoient également obligés. Eh! pouvoient-ils réfléchir trop mûrement sur les conséquences qui devoient résulter de l'important ouvrage dont ils s'occupoient en ce moment? Il ne s'agissoit rien

moins que de la production d'un être raisonnable. Les heureuses proportions de son corps, son tempérament, son génie, la tournure de son esprit, & peut-être même la fortune de toute leur maison, étoient autant de points capitaux qui dépendoient de la disposition des humeurs dont ils étoient dominés dans cet instant décisif. — Oui, s'ils eussent sérieusement pesé & considéré tout cela, — s'ils eussent agi en conséquence, je suis persuadé que j'aurois figuré dans le monde tout autrement que je ne fais, & que je ne ferai vraisemblablement le reste de mes jours. — Croyez - moi, bons gens, ceci est un point beaucoup plus essentiel que vous ne le pensez. Vous avez, sans doute, entendu parler de certains esprits qu'on appelle *esprits animaux*. Vous savez, sans doute aussi, comment s'en opere la transfusion du pere au fils, &c. &c. — Eh bien!... je vous donne ma parole que de dix parties du bon sens ou de la bêtise

d'un homme, il y en a neuf qui dépendent du mouvement, de l'activité & des directions différentes que vous leur faites prendre au moment dont je parle. — L'effor une fois donné, bien ou mal, il n'importe, les esprits s'échappent avec précipitation, & si l'impulsion se répète, la route qu'ils se fraient, vous le savez, mesdames, devient aussi unie, aussi douce que l'allée d'un beau jardin. — Le diable, avec toute sa puissance, ne pourroit pas les en détourner, quand une fois ils s'y sont habitués.

« Mon ami, dit ma mere, n'auriez-vous point par hasard oublié de monter la pendule? — Bon Dieu! s'écria mon pere, qui eut soin en même tems de modérer sa voix, est-il jamais arrivé, depuis la création du monde, qu'une femme ait interrompu un homme par une question aussi sotte? »

Que dit encore votre pere? Rien.

C H A P I T R E I I.

L'Embryon.

JE n'apperçois, réflexion faite, ni bon ni mauvais dans la question de ma mere. — Ni bon ni mauvais? Convenez, au moins, qu'elle étoit hors de saison. Vous seriez trop heureux si elle n'eût été que déplacée. Mais, ne voyez-vous pas qu'elle détournoit, qu'elle disperçoit les esprits qui se développoient en ce moment, & dont la principale affaire étoit d'escorter, de mener, de conduire l'embryon jusqu'à l'endroit qui étoit destiné à le recevoir?

Un embryon, monsieur, quelque petit, quelque peu important qu'il paroisse, en ce siècle léger, aux yeux de la folie & des préjugés, est pourtant quelque chose. Ceux de la raison, éclairés par des recherches & des observations scientifiques, le regardent comme un être qui a des droits,

& qu'on est obligé de conserver avec soin. — Les philosophes minutieux, dont l'ame est de la même trempe que leurs recherches, & qui s'imaginent, malgré cela, que c'est la sublimité de leur esprit qui les distingue, nous prouvent, d'une maniere incontestable, qu'il est créé par la même main, formé par les mêmes loix de la nature, doué des mêmes puissances mouvantes & agissantes, & qu'il a enfin les mêmes facultés que nous. — Il est composé, comme nous, de chair & d'os, de peau, de cheveux, de veines, d'arteres, de ligamens, de nerfs, de muscles, de moëlle, de glandes, de cervelle, d'humeurs qui circulent, d'articulations.... Et qu'avons-nous en grand qu'il n'ait pas en petit? Rien du tout, monsieur, rien. C'est un être aussi actif que nous, & dans toutes les acceptions du mot, il est aussi véritablement notre prochain, que le chancelier d'Angleterre. — Il peut éprouver du bien-être; il est

exposé à des injures ; il est susceptible de plus de perfection : — en un mot, il jouit de tous les droits & de toutes les prétentions de l'humanité, dans le degré que Cicéron, Puffendorf, & tant d'autres écrivains moralistes qui en parlent, attribuent à son état relatif.

Et que voudriez-vous, d'après cela, mon cher monsieur, qu'il devînt, si, seul sur la route, il lui arrivoit quelque accident, ou que, frappé de quelque terreur subite, ce qui est fort naturel à un aussi jeune voyageur, il n'arrivoit à sa destination qu'avec des esprits épuisés & dissipés ? — Qu'avec sa vigueur musculaire & virile, réduite à un fil ? — Qu'avec sa forme diffigurée & mutilée ? — Et que, réduit à ce triste état, il fût sujet à des frayeurs soudaines, ou à une suite de rêves & de fantaisies mélancoliques pendant neuf mois entiers ? — Je tremble toutes les fois que je songe à cette source féconde de foiblesse de corps & d'esprit. — Encore si l'habileté du

médecin & du philosophe pouvoit y remédier !

CHAPITRE III.

En voilà l'effet.

C'EST à M. Tobie Shandy, mon oncle, que je dois l'anecdote que j'ai rapportée dans le premier Chapitre. Mon pere, qui étoit à la fois philosophe & naturaliste autant qu'on peut l'être, & qui raisonnoit avec beaucoup de justesse & de netteté, singulièrement sur les petites choses, s'étoit souvent plaint à lui de l'échec que j'avois reçu ; & dans une occasion, dont mon oncle Tobie, qui avoit bonne mémoire, se souvenoit très-bien, il s'en plaignit plus amèrement qu'il n'avoit jamais fait. C'étoit un jour que je fouettois ma toupie. La maniere oblique dont je m'y prenois pour l'ajuster, & la façon dont je justifiois les principes qui me faisoient

agir ainsi , le firent soupirer. — Le bon vieillard remua la tête , & d'un ton qui exprimoit plus de douleur & de regret que de reproches , il s'écria :
 « Ah ! mon cher frere , je l'ai tou-
 » jours prédit. L'augure se vérifie de
 » plus en plus , & mille autres obser-
 » vations que j'ai faites sur ce qui le
 » regarde , m'ont annoncé qu'il ne
 » penseroit & n'agiroit jamais comme
 » les autres enfans. » — Mais , hélas !
 continua-t-il , en agitant la tête une
 seconde fois , & en essuyant une
 larme qui couloit le long de sa joue ,
 « les malheurs de mon Tristram ont
 » commencé neuf mois avant qu'il
 » vînt au monde. »

— Ma mere qui étoit là , leva les yeux , & ne comprit pas plus que sa chaise ce que mon pere vouloit dire.
 — Mais mon oncle, M. Tobie Shandy , qui depuis long-tems savoit toute l'affaire , le comprit très-bien.

 CHAPITRE IV.

Que de maris sont moins sûrs !

IL y a une foule de lecteurs dans le monde , & de gens qui ne lisent point du tout , qui veulent savoir d'abord tout ce qui vous regarde , & si on ne les satisfait pas , leur inquiétude perce de toutes parts. N'en ayez point , chers amis. Je suis d'un naturel complaisant , & je ne voudrois pas , pour toutes choses au monde , frustrer qui que ce soit dans son attente. C'est même à cette disposition que vous devez déjà les particularités que je vous ai révélées. Je ne vous priverai point du reste. — Mais , avec la volonté la plus décidée de vous plaire , j'ai des précautions à prendre. — Ma vie & mes opinions feront vraisemblablement du bruit dans le monde. — Elles me donneront occasion de parler de toutes sortes de personnes. — Le sexe , les âges , les conditions ,

tout cela se trouvera sous ma plume

Mon Livre sera au moins aussi couru que les *Progrès du Pèlerin* (1). Quel chagrin pour moi, s'il avoit le sort que Montaigne craignoit pour ses *Essais*, & qu'ils n'eurent pas? — Je ne serois pas, en vérité, fort content de le voir enseveli dans la poussière des bibliothèques, ou de le trouver sur la table de quelque antichambre. — Je veux éviter ce désagrément. — L'exactitude est un des moyens que j'ai imaginés pour y échapper: j'en aurai. On a déjà pu remarquer combien je suis peu scrupuleux sur ce point; je continuerai, & je suis fort aise d'avoir entamé mon histoire par la relation de mes faits & gestes, comme dit Horace, *ab ovo*, depuis l'œuf, où j'ai commencé à végéter.

Je fais bien que ce n'est pas là tout-à-fait la manière dont il recommande qu'il faut s'y prendre. — Il parloit de

(1) Mauvais Livre Anglois, dont un Ministre Presbytérien est auteur. C'est une de nos capucines.

poèmes épiques, de tragédies, ou de l'un & de l'autre, je ne fais pas lequel; & ce n'est pas, à beaucoup près, la même chose que ce qui m'occupe. — Et d'ailleurs, s'il le faut absolument, je demande excuse à Horace. Je me passerai même fort bien de lui. Ce que j'ai à écrire ne dépend point de ses règles; je ne m'y assujettirai pas plus qu'à celles de tout autre écrivain que ce soit.

C'est ce qui me fait donner ici un avis. Ceux qui ne se soucient pas d'approfondir les choses, peuvent passer, sans lire, ce qui reste de ce chapitre. — Je ne l'écris que pour les curieux qui aiment & qui cherchent des choses abstraites.

— Fermez la porte. — Fort bien! — La précaution étoit nécessaire pour écarter les yeux profanes d'un pareil mystère. — Bon jour, bonne œuvre. — Ce fut le dimanche un peu tard vers minuit, peut-être oui, on touchoit presque au lundi . . . & ce dimanche étoit le premier du

mois de Mars 1718. — mon pere . . . je ne fais pas précisément la minute, & c'est peut-être ce qui causa l'inquiétude de ma mere . . . mon pere m'ajouta au nombre des êtres humains qui devoient voir le jour neuf mois après. — Mais comment savez-vous cela? — Comment? oh! je le sais très-bien. Ce n'est cependant pas, je l'avouerai, parce que je me trouvais là inopinément. Je ne dois cette certitude qu'à une autre anecdote qui n'est connue que dans notre famille. La voici.

Il faut savoir que mon pere avoit fait, pendant plusieurs années, le commerce de Turquie. Il l'avoit quitté depuis quelque tems, & s'étoit retiré sur ses terres, dans le comté de . . . pour y vivre & mourir plus paisiblement. — C'étoit peut-être l'homme du monde le plus exact. Il ne faisoit rien qu'avec poids & mesure. Ses affaires, & même ses amusemens, étoient assujettis à des regles qu'il s'étoit pres-

crites,

crites, & dont il ne s'écartoit jamais. — Je peux citer un exemple du scrupule attentif qu'il observoit dans toutes ses actions. — Il y avoit à la maison une grosse pendule qui étoit placée sur le haut d'un escalier dérobé, & il ne manquoit jamais de la monter lui-même le premier dimanche de chaque mois. Il avoit, au tems dont je parle, un peu plus de cinquante ans, & cette raison l'avoit forcé peu-à-peu à ne s'occuper aussi de quelques autres petites affaires domestiques, que dans le même tems. C'étoit, à ce qu'il disoit souvent à mon oncle, M. Tobie Shandy, pour ne pas s'embarasser l'esprit d'une multitude d'époques. Enfin, c'étoit pour n'y plus penser le reste du mois.

Cette exactitude étoit sans doute admirable; mais elle étoit accompagnée d'une espece de fatalisme qui retomba particulièrement sur moi, & dont je ressentirai peut-être les effets jusqu'au tombeau. — C'est que, par

une malheureuse association d'idées qui n'ont aucune liaison dans la nature, ma mere n'entendoit point monter la pendule, qu'il ne lui vînt inévitablement à l'esprit de penser à quelque autre chose; & ce qu'elle pensoit lui rappelloit en même tems, & la pendule, & ce qu'il y avoit à y faire.

— Le subtil Lock, qui comprenoit la nature de toutes ces choses occultes, infiniment mieux que tout le reste du genre humain, assure que cette étrange combinaison d'idées a produit beaucoup plus de mauvais effets que toutes les sources réunies des autres préjugés. — Je veux bien le croire.

— Que tout cela soit dit en passant.

— Mon pere écrivoit tout. J'ai sous les yeux un petit mémorial qu'on avoit trouvé dans son porte-feuille, & je ne fais, pour ainsi dire, que transcrire ici ce que j'y lis. Le jour de la Notre-Dame, qui étoit le vingt-cinq du mois dont je date les premiers instans de

mon existence, mon pere se mit en route pour conduire mon frere aîné, Robert, à l'école de Westminster. — Il ne revint, selon la même autorité, rejoindre sa femme que dans la seconde semaine du mois de mai suivant; & ceux qui savent le moment de ma naissance, voient bien en calculant. — Le chapitre suivant éclaircira tous les doutes....

— Mais, monsieur, que fit monsieur votre pere pendant les mois de décembre, de janvier & de février? — Madame, il étoit malheureusement affligé d'une attaque de goutte sciatique.

C H A P I T R E V.

Les Planetes.

LE tems approchoit. Il y a dans le ciel je ne fais quelles divinités, qui prennent le soin de présider à la naissance des hommes. On ne dit pas

qu'elles aient la même attention pour les femmes. — Il faut cependant croire qu'elles ne sont pas oubliées. — A tout prendre, elles valent la peine qu'on s'intéresse à elles. — Au reste, je n'ai jamais trop bien su si ces bonnes déesses songerent à moi quand il en fut tems, si elles ne vinrent pas; on ne m'a jamais dit qu'on les eût vues, ni qu'on ne les eût pas vues. — Cela ne m'empêcha pas, moi, Tristram Shandy, d'arriver dans ce malheureux monde le cinquieme jour de novembre de l'an de grace mil sept cent dix-huit. — L'heure? — Tout cela se saura. La seule chose que j'aie à faire remarquer ici, c'est qu'en se rappelant l'ere que j'ai fixée dans le chapitre précédent, la sciatique de mon pere, son habitude constante de ne faire certaines choses que le premier du mois, &c. &c. il est clair que le moment de ma naissance marquoit, si je ne me trompe, la révolution de neuf mois plus que com-

plets du calendrier. — Le mari le plus pointilleux ne pourroit, je crois, exiger plus de justesse.

Mais sous quelle étoile suis-je né? — Sur quelle planete ai-je été jeté? Je l'avoue. Excepté Jupiter & Saturne, où il fait trop froid, (je crains le froid.) je préférerois d'avoir vu le jour dans la lune, ou dans quelque autre astre. — Je n'y aurois sûrement pas été plus maltraité que je ne le suis sur cette planete de boue que nous habitons. Je me défie pourtant de Vénus. — C'est un astre malin. — On dit qu'elle traite si mal ses habitans, qu'ils sont obligés de désertter, & de se réfugier dans Mercure. — Mais, hélas! notre petit globe n'est-il donc pas encore pire? Je croirois volontiers qu'il n'est composé que de ce qu'on rejette des autres. — Il faut cependant l'avouer, il seroit supportable si l'on y étoit né avec de grandes richesses, si l'on pouvoit y parvenir, sans bassesse, à de grands emplois qui

vous donnassent de la considération & du pouvoir. — Mais ce n'est pas là mon sort, & chacun, comme on fait, parle de la foire selon le profit qu'il y fait. J'atteste donc que de la multitude des mondes qui se promènent dans les espaces du ciel, la terre, quelqu'attachés qu'y soient certaines gens, est, à mes yeux, le plus vil de tous. — Eh ! qu'y ai-je jamais gagné ? — Depuis que je respire, jusqu'à ce moment, où à peine puis-je respirer du tout, à cause d'un asthme que j'ai attrapé en Flandre, en glissant contre le vent sur des patins, j'ai été le jouet perpétuel de ce qu'on appelle fortune. — Je ne l'accuse cependant pas d'avoir fait tomber sur moi un poids énorme de malheurs.

Non ; mais dans toutes les situations, où je me suis trouvé, par-tout où elle a pu m'atteindre, cette capricieuse déesse n'a point cessé de m'accabler par des aventures tristes. — J'ai essuyé plus de traverses qu'un petit héros.

CHAPITRE VI.

Les volontés sont libres.

LE moment de ma naissance est, ce me semble, connu du lecteur d'une manière assez exacte ; mais je ne lui ai point dit comment je suis né. C'est que cela seul vaut un chapitre particulier. D'ailleurs, il y a encore, monsieur, si peu de familiarité entre nous, qu'il auroit peut-être été hors de propos que je vous eusse fait part, en si peu de tems, d'un trop grand nombre de mes aventures. — Ayez un peu de patience, & vous les saurez toutes. Je ne me borne pas à écrire simplement ma vie ; mes opinions ne sont pas moins singulieres, & elles font plus de la moitié de ma tâche. Ce n'est qu'en vous les faisant connoître, que vous connoîtrez mon caractère, & que vous saurez quelle espece de mortel je suis parmi le genre

humain. — Ma façon de penser alors vous en plaira peut-être davantage... au moins je le souhaite. La conformité des goûts fait naître la familiarité, & la familiarité produit souvent l'amitié; & j'espère que nous en goûterons les douceurs. — *O diem præclarum!* Que ce jour sera heureux! — Rien, alors, de ce qui me regarde, ne vous paroîtra frivole, ni ennuyeux; tout vous intéressera. — Mais, dans les premiers tems de notre connoissance, ne soyez pas surpris, mon cher camarade, si je suis un peu réservé. — Ce n'est que petit à petit que l'oiseau fait son nid. — Ecoutez - moi seulement avec complaisance, & laissez - moi vous conter mon histoire à ma mode. — Si vous voyez que je m'amuse à folâtrer de tems en tems sur la route, laissez-moi faire, & ne vous enfuyez pas. — Imaginez - vous au contraire que je suis intérieurement beaucoup plus sage que ces apparences ne semblent

l'annoncer. — Mettez - vous à votre aise. — Riez avec moi, si bon vous semble; & même si cela vous est plus agréable, riez de moi. — Faites, en un mot, ce qu'il vous plaira; mais ne vous fâchez pas.

CHAPITRE VII.

Eh oui! chacun a son ton, son allure.

IL ne faut pas être un habile grammairien pour savoir qu'une femme sage & une sage - femme peuvent bien ne pas se rencontrer dans la même personne. — Mais le village où demuroit mon pere recéloit un individu féminin, qui réunissoit à lui seul ces deux qualités différentes. — C'étoit une femme de la plus haute taille. — Je ne sais si elle avoit eu autrefois de l'embonpoint... En tout cas, elle étoit devenue si maigre, qu'elle auroit pu, au besoin, faciliter l'étude

de l'anatomie. — Elle avoit sur-tout des doigts si longs, si pointus, si affilés! — Avec cela elle étoit industrieuse. Jamais femme ne fut pourvue d'un meilleur naturel, & l'on fait que c'est beaucoup à défaut d'autre chose. — Pour du bon sens! on lui en accordoit, mais peu. — Cela suffisoit pourtant, avec quelque expérience pour la guider dans les fonctions importantes de son art. — Il est vrai qu'elle y avoit moins de confiance que dans les efforts de la nature; & j'ai oui dire à bien des médecins qu'ils feroient très-bien de penser comme elle. — Ses succès n'en avoient pas été moins fréquens, & elle s'étoit acquis une certaine réputation dans le monde. — Mais qu'on ne s'y trompe pas; ce n'étoit pas le monde entier. Elle n'étoit pas connue, par exemple, des Hottentotes, ni des Hollandoises du Cap de Bonne-Espérance, qui accouchent, dit-on, comme madame Gigogne. — Le monde

n'étoit pour elle qu'un petit cercle, décrit sur le grand cercle de l'univers, & qui n'avoit au plus que quatre milles de diamètre. — Son hameau en étoit le centre. — Elle avoit quarante-sept ans, quand son mari, en mourant, la laissa veuve avec trois ou quatre enfans, & pauvre. — Ses charmes, à ce qu'on prétend, n'étoient pas encore entièrement effacés; elle n'y prit pas garde, & se comporta avec décence. On ne l'entendoit point se plaindre; mais le silence qu'elle gardoit sur sa misère, réclamoit plus haut que ses cris ne l'eussent pu faire, le secours d'une main favorable. — La femme du ministre de la paroisse en fut touchée. — Elle avoit souvent eu occasion de se plaindre personnellement d'une chose essentielle, qui manquoit, depuis bien des années, au troupeau de son mari. — Il falloit aller chercher, à sept ou huit milles à la ronde, un secours qui étoit presque toujours tardif dans des cas

ordinairement fort pressans ; & dans les nuits obscures de l'hiver, & par de mauvais chemins, ces sept ou huit milles s'allongeoient du double. Il auroit autant valu pour le village, qu'il n'y eût pas eu une sage-femme dans tout le monde entier. — La femme du ministre imagina donc de faire initier la discrete veuve dans tous les mysteres de cet art. — Ce projet, soutenu par une pareille protectrice, ne pouvoit manquer de réussir. Elle en parla à toutes les femmes du canton, qui l'applaudirent ; & elle y mit tout le zèle que l'importance de la chose & son humeur bienfaisante lui suggérerent. — L'élève y répondit ; elle fit des progrès rapides, & le ministre, qui jusques-là n'avoit point paru se mêler de l'affaire, la prit à cœur. — Il sollicita un brevet en forme, pour qu'elle pût, sans trouble, exercer son art, & paya généreusement dix-huit schellings, & quelque chose de plus, pour avoir cet important parchemin.

Elle

Elle fut aussi - tôt installée dans sa charge avec tous les droits, profits, revenus, émolumens, privileges, honneurs & prérogatives qui y sont attachés. On s'écarta même, par rapport à elle, de l'ancienne formule ; & le rédacteur de son brevet étoit si jaloux, si vain de la nouvelle tournure qu'il y avoit donnée, & qu'il avoit imaginée ; il la croyoit si heureuse, qu'il vouloit obliger toutes les matrones du voisinage à faire ajouter à leurs brevets son idée capricieuse. — Que de gens dans le monde s'engouent ainsi de leur opinion ?

Mais que m'importe ? — Chacun a son goût. Un des plus grands hommes de ce monde, le fameux M. Pape-rel, n'avoit-il pas le sien ? Il n'avoit qu'à se baisser & prendre ; les parasites ne l'incommodoient pas. — Le passe-tems le plus agréable du dernier des Césars étoit de tuer des mouches. — Eh ! monsieur, on a vu cela dans tous les siècles. Les hommes les

plus sages (je n'en excepte pas même Salomon , le sage des sages) ont eu leurs bizarreries, leurs chevaux de courses , leurs médailles , leurs coquilles leurs tambours , leurs violons , leurs trompettes , leurs talons rouges , leurs palettes , leurs quintes , leurs papillons. . . . On les a vus , chacun à sa façon , aller à *dada* sur leurs califourchons. — Qu'ils aillent , monsieur , qu'ils aillent ! — Pourvu qu'ils ne nous forcent pas , vous & moi , dans leur gravité , de monter en croupe derrière eux ; quel intérêt avons - nous , je vous prie , de nous inquiéter de ce qu'ils font ? Ils ont leur marotte eh bien ! qu'ils aient.

CHAPITRE VIII.

Je n'y tiens pas toujours.

— *DE gustibus non est disputandum.* Cela veut dire , monsieur , dans toutes les langues du monde , que l'on perd son tems à raisonner contre un *tic* de

cidé. Aussi est-ce rarement que cela m'arrive. — La bonne grace que j'aurois à railler les autres de leurs bizarreries ! — En suis-je donc moi-même exempt ? — Je ne suis pas né dans la lune ; mais elle n'est pas plus quinteuse dans sa marche & dans ses phases , que je ne le suis dans mes idées. Il semble que mon esprit ne se gouverne que par ses influences. Peintre aujourd'hui , ménétrier demain ; je suis quelquefois l'un & l'autre tout ensemble : c'est selon la mouche qui me pique. Je suis propriétaire , & depuis très-long-tems , de deux haquenées , qui vaudroient beaucoup mieux si elles étoient plus jeunes. — Je monte dessus de tems en tems , pour prendre l'air. — Je ne fais si on y trouve à redire ; mais je ne m'en inquiète pas.

J'avoue cependant , & c'est sans doute à ma honte , que j'entreprends quelquefois des voyages plus longs qu'un homme sage n'en devrait faire ; mais il est vrai en même tems que je ne

suis pas un homme sage. — Hélas ! que suis-je ? Un être si peu important dans ce monde , que mes actions ne méritent guere d'être observées. — Ne vous imaginez pas cependant que ma situation me coûte à supporter ; elle ne me cause que peu ou point de chagrin. Ma tranquillité ne se trouble point à l'aspect d'un tas de grands seigneurs , tels que milords A. B. C. D. E. F. G. H. I. K. L. M. N. O. P. Q. & tant d'autres qui passent en revue devant moi , montés sur leurs califourchons. — Les uns marchent d'un pas grave les autres courent le grand galop , à toute bride , à travers les champs , comme s'ils vouloient se casser le cou. — Tant mieux , me dis-je à moi-même. Eh ! qu'importe que ce malheur leur arrive ? Le monde ne se passeroit - il pas bien d'eux ? — Mais les autres ? — Patience. Que Dieu les bénisse ! Ils peuvent aller à cheval aussi long-tems qu'ils voudront , sans que je m'y oppose.

J'y gagnerai même ; car s'ils étoient désarçonnés cette nuit , je parierois dix contre un , qu'il y en auroit beaucoup parmi eux qui se trouveroient plus mal montés avant le jour.

Et ces bagatelles influeroient sur mon repos ? — Non , non. Mais ce qui me démonte , c'est quand je vois une personne née pour de grandes actions , & ce qui est encore plus glorieux pour elle , qui est naturellement disposée à en faire de bonnes , qui , dans tout ce qu'elle fait , tâche , milord , de vous imiter , & montre par - là que ses principes sont aussi généreux que son cœur , sa conduite aussi noble que sa naissance , & que ce monde corrompu ne peut cependant la souffrir. Oh ! je l'avouerais. Quand je la vois entrer en lice , & que ce n'est , par malheur pour ma patrie & pour sa gloire , que pour quelques momens. C'est alors , milord , que ma philosophie m'abandonne , & que , dans

les premiers transports d'une impatience vertueuse, je voudrois voir tous les caprices & tous les califourchons du monde au diable.

M I L O R D,

« Je soutiens que ceci est une épître
» tre dédicatoire. Le sujet, la forme,
» le lieu semblent peut-être s'opposer
» à l'idée que j'en ai conçue. Mais mal-
» gré sa singularité sur ces trois points
» essentiels, malgré votre opinion,
» je soutiens que ceci est une épître
» dédicatoire. Je vous l'offre, & vous
» supplie de l'accepter comme telle ;
» & si vous êtes debout, je la mets
» à vos pieds. C'est une attitude que
» vous pouvez prendre quand il vous
» plaît, & selon que l'occasion l'exige.
» — J'ajoute que ce n'est jamais qu'à
» l'avantage du public. »

J'ai l'honneur d'être,

M I L O R D,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

TRISTRAM SHANDY.

C H A P I T R E I X.

Annonce.

MAIS je déclare solennellement que cette épître n'a été faite pour aucun prince, pape, prélat, potentat, duc, marquis, comte, vicomte ou baron. — Elle n'a point non plus été colportée. — Je ne l'ai offerte à qui que ce soit, grand ou petit, directement ni indirectement, publiquement ou secrètement. — C'est une épître absolument vierge, & pas une ame vivante ne l'a lue.

J'appuie sur ce point, & j'ai mes raisons ; c'est pour prévenir toutes les tracasseries qu'on pourroit me faire sur la maniere dont j'en veux tirer parti. — Paroissez, amateurs, elle est à vendre ; — je la mets à l'encan.

Il est bien permis, je crois, à un auteur, de faire tourner ses veilles & ses travaux à son plus grand

avantage. — Mais je déteste de marchander sur ce point. — Et qu'est-ce que font quelques guinées de plus ou de moins? — C'est ce qui m'a d'abord engagé à en agir ouvertement avec les grands dans cette affaire. — J'y trouverai peut-être mieux mon compte.

S'il y a donc dans le monde quelque prince, duc, marquis, comte, vicomte ou baron, qui ait besoin de mon épître, elle est à son service; il peut parler. — Je la lui donne pour cinquante guinées; — sans cela je la garde. C'est vingt guinées de moins que je ne pourrais la vendre à un homme de génie.

Examinez-la encore une fois, milord. Ce n'est pas un de ces morceaux de flatterie grossière qui insulte celui à qui on l'adresse. — Vous voyez que le dessein en est bon, le coloris transparent, le coup de pinceau passable.

On peut encore, vis-à-vis d'un homme scientifique, l'apprécier d'une manière plus précise. Mesurez-la,

si vous voulez, sur l'échelle du peintre, divisée en vingt parties. — Je crois, milord, que des lignes antérieures peuvent répondre à douze; — la composition à neuf; — le coloris à six; — l'expression à treize & demie; — le dessein. . . . Oh! pour cela, si l'on m'accorde que j'y aie mis du dessein. . . Je m'imagine, en ce cas, qu'on peut bien le comparer à vingt. — Mais ne mettons, si vous voulez, que dix-neuf. — N'y a-t-il pas encore autre chose qui vaut son prix? — Les ombres de votre poupée favorite, quelque ridicule qu'elle soit, n'en font qu'une figure accessoire, & donnent de la force & du relief aux jours qui frappent votre propre figure. — Ils la font paroître avec plus d'avantage; — elle devient la figure principale. — D'ailleurs, il régné dans l'ensemble un air original qui mérite d'être observé.

Envoyez donc, milord, ces cinquante guinées à mon libraire. —

C'est un galant homme, & il me les remettra. — Moi, de mon côté, j'aurai soin, à la première édition, de supprimer ce chapitre. Alors vos titres, vos distinctions, vos armes, & même vos bonnes actions serviront de frontispice au chapitre précédent. Je les placerai au-dessous de la légende : *De gustibus non est disputandum* ; & tout ce que vous trouverez dans mon livre, qui aura quelque rapport aux califourchons, à la marotte en vogue, vous appartiendra. — Je vous le cède ; mais je ne vous cède rien de plus, milord. Je dédie le reste à la lune. — C'est peut-être, de tous les patrons & de toutes les patronnes qui se présentent à mon esprit, celle qui donnera le plus de vogue à mon ouvrage.

BRILLANTE DÉESSE.

Si vous n'êtes pas trop occupée des affaires de Candide & de mademoiselle Cunégonde, prenez aussi sous votre protection celles de *Tristram Shandy*.

CHAPITRE X.

Ce qui se voit tous les jours.

IL y a des philosophes naturalistes qui prétendent que la peine, dans de certains cas, est un plaisir. — Il en pourroit, par hasard, être ainsi de l'ennui ; & ce n'est peut-être pas un hasard, que d'en promettre dans ce chapitre.

Je ne fais s'il est fort essentiel de faire remarquer le mérite qu'il y eut à favoriser l'établissement de la sage-femme.

Mais n'étoit-ce pas un trait de bienfaisance ?

Oui.

Eh bien ! que risquez-vous d'en parler ? Ces traits sont assez rares aujourd'hui pour qu'on en fasse note.

En ce cas, puisque cela devient un point important, il ne reste plus qu'à savoir à qui des deux il en faut

donner la gloire ; si c'est au mari ou si c'est à la femme ?

Tous deux y eurent part.

Cela est vrai. La femme en conçut le dessein.

Et le mari concourut au succès.

Il donna libéralement l'argent qu'il falloit.

Oui. Et beaucoup de gens , pour qui la physique est tout , & le reste rien , penseroient volontiers qu'il dût lui faire remporter tout le prix de cette belle action.

Cela peut être. Mais les gens sensés penseroient au contraire qu'ils durent le partager.

Eh bien ! c'est ce qui n'arriva point.

Comment ? — Le mari ?

Non. Le mari n'eut rien. La voix publique l'accorda tout entier à la femme.

Oh ! je vous avoue qu'il me faudroit six jours entiers pour trouver une raison qui justifiât ce procédé. — Je n'y vois que l'effet d'une injuste & sottise prévention. Hélas !

Hélas ! monsieur , telles sont souvent les réputations les plus éclatantes ; il est rare qu'elles soient méritées. On trouve presque toujours quelqu'un qui se plaint que c'est à ses dépens qu'elles font tant de bruit.

CHAPITRE XI.

On a beau faire , quelqu'un se plaint toujours.

CE pauvre ministre n'étoit cependant pas venu jusques-là , sans faire parler de lui. — Il ne faut souvent que fort peu de chose pour attirer l'attention du public ; mais ce qui la lui avoit méritée , cinq ans auparavant , n'étoit pas peu de chose. — On ne lui reprochoit rien moins que d'avoir violé toute bienséance. « Il » avilit, disoit-on, sa personne, son » état, ses fonctions. C'est une espece » de petit prélat ; ses revenus sont

» considérables : mais quel usage il en
 » fait ! Il n'a , pour tout équipage ,
 » qu'un mauvais cheval qui ne vaut
 » pas deux guinées. Il faut le rayer
 » de la liste. »

Vous avez raison , mes amis ; ce Bucéphale étoit le vrai pendant du fameux coursier du héros de la Manche. — Ils se ressembloient de manière à s'y tromper. — Je ne me souviens cependant pas d'avoir lu que Rossinante fût pouffif. Il jouissoit d'ailleurs d'une prérogative qu'ont presque tous les chevaux Espagnols , gros ou petits , gras ou maigres. — Napolitains glapissans ! que ne donneriez-vous pas pour racheter ce privilège ? — Vos voix grêles enchantent , flattent l'oreille ; mais laissez paroître au milieu de vous ce nouveau Stentor. — Mesdames ? . . . Il est inutile que vous parliez. . . . On devine dans vos yeux l'objet de votre choix.

Je fais cependant qu'on a douté que

le cheval de Don Quichotte. — Il ne faut souvent qu'une sottise retenue pour faire prendre la plus mauvaise opinion de soi ; & la sienne étoit extrême. — Mais l'aventure des voituriers Ganguésiens prouve , & de reste , qu'elle ne venoit pas d'une cause sinistre. Sa continence étoit une vertu de tempérament. — Et permettez-moi de vous le dire , ma belle dame , vous savez aussi-bien que moi , que s'il y a des personnes dans le monde qui se vantent d'avoir de la pudicité , elles n'ont guere de meilleure raison à en donner que celle-là.

Mais : —

Point de réplique , s'il vous plaît. L'impartialité est ma devise. — Aussi rendrai-je une justice exacte à tous les personnages qui paroîtront sur le théâtre de cet ouvrage. . . dramatique. Je n'aurois pu , sans blesser ma conscience , passer sous silence des distinctions qui sont si favorables à Rossinante. . . & si enviées ! — O charmantes Cir-

castiennes, qui ne voyez dans l'enceinte de vos murs que des.....

Le cheval du ministre, à ces petites choses près, ressembloit en tous points à celui du preux amant de la princesse du Toboso. — Il étoit aussi maigre, aussi décharné, aussi efflanqué. L'humilité même, si elle n'alloit pas à pied, ne pourroit pas choisir une monture plus chétive.

L'opinion de certaines gens est si fautive!... Il y avoit des personnes qui prétendoient que le ministre auroit pu aisément relever la figure de son Bayard. — « Il a, disoient-elles, » une jolie selle garnie de pluche » verte, & d'un double rang de clous » argentés, de beaux étriers de cuivre, » une housse de drap gris, ornée d'une » frange de soie noire, mêlée de » fils d'or, — une bride, avec de » belles bossettes argentées, & les » autres ornemens convenables. » —
Oui, sans doute, il avoit tout cela; c'étoit une emplette de sa jeunesse;

mais toutes ces belles choses étoient attachées à un clou derrière la porte de son cabinet. — Il en avoit donné d'autres à son cheval, qui seyoient mieux à sa figure. Il étoit homme d'ordre. On l'eût pris pour un fou, s'il eût agi pour son cheval, comme ces vieilles coquettes, qui, à force de carmin, essaient de faire revivre, sur leurs visages décrépits, les roses de la jeunesse.....

Il ne laissoit pas que de sortir souvent de chez lui, & l'on pense bien que lorsqu'il alloit, ainsi monté, voir ses confreres, il trouvoit sur son chemin de quoi exercer sa philosophie. — Les gestes de l'un, les propos de l'autre! — Il n'entroit pas dans un village, qu'il n'attirât l'attention de tout le monde. Les hommes, les femmes, les enfans, les vieillards, tout se mettoit sur son passage. — Les travaux cessoient, le sceau restoit suspendu au milieu du puits; le rouet à filer étoit sans mouvement: — on

oublioit la fofsette & le trou - madame. — Son allure n'étoit pas rapide, & il avoit tout le tems de faire fes observations, d'écouter les foupirs des gens graves, les quolibets des mauvais plaifans, les railleries des frondeurs. — Il fouffroit tout cela avec une tranquillité ftoïque. — Son caractère le portoit naturellement à la plaifanterie. — Il fe voyoit lui-même dans le vrai point du ridicule, & il ne trouvoit pas mauvais que les autres euffent fur fon compte les mêmes yeux que lui. — Je le citois l'autre jour à un poëte de ma connoiffance, pour tâcher, par l'exemple, de le mettre à l'uniffon du public, fur l'opinion qu'on a & de fes fatyres, & de fes tragédies, & de fes panégyriques, & de fes traductions. — Ciel! il m'auroit volontiers coupé la langue. — Mon cher ministre, où te trouver des imitateurs? — Ses amis favoient que ce n'étoit point par une fordide épargne qu'il

alloit de cette maniere, & ils le railloient avec liberté fur fon extravagance. — Il auroit pu faire cesser tous ces farcafmes, en leur difant les raifons qui le faifoient agir ainfi; mais il aimoit mieux fe joindre à eux contre lui-même. — Ne voyez - vous pas, leur difoit - il, que je fuis miné par une confomption qui me mene rapidement au tombeau? Le cavalier ne mérite pas un autre cheval; l'un avec l'autre, nous avons l'air de n'être que d'une piece; nous refsemblons à un Centaure. — La vue d'un cheval qui auroit eu de l'embonpoint, lui auroit caufé, dans l'état où il étoit, une altération fenfible dans le poul. — Il en feroit peut-être tombé en fyncope. — La diaphanéité de fon cheval, par une forte d'analogie, tenoit du moins fes efprits dans le calme.

Et combien d'autres raifons ne donnoit-il pas, pour justifier le choix qu'il avoit fait d'un animal auffi doux & auffi modéré? Affis mécanique-

ment sur une telle bête, il pouvoit méditer, avec autant de plaisir, sur la vanité du monde & le cours rapide de la vie, *de vanitate mundi & fugâ sæculi.* — Aussi tranquille, sous le pas de sa monture, que dans son cabinet, ses occupations pouvoient être les mêmes. — Il pouvoit, aussi aisément que dans son fauteuil, couvrir une phrase à son sermon, reprendre une maille échappée à son bas. — Un trot rapide, & un raisonnement lent, étoient, selon lui, deux mouvemens aussi incompatibles que l'esprit & le jugement; mais sur son cheval, il pouvoit concilier les choses qui paroissent les plus contraires: son prône & une chanson, sa toux & son sommeil. — Je ne finirois pas, si je voulois rapporter toutes les raisons qu'il alléguoit. Il n'y avoit que la véritable qu'il ne disoit point, & il se la réservait *in petto*, par raffinement d'honneur.

On l'a su; il avoit eu dans sa jeu-

nesse, à-peu-près dans le tems qu'il avoit acheté sa superbe selle & sa magnifique bride, un goût tout-à-fait opposé. Il se livroit à l'autre extrême: on citoit son cheval comme le plus beau du canton. — Mais on sait déjà qu'il n'y avoit point de sagesse, ni dans le village, ni à sept ou huit milles à la ronde. — Ses paroissiennes n'en avoient pas moins d'aptitude à propager l'espece humaine; & que faire au moment du besoin? On venoit prier monsieur le curé de prêter son cheval, pour aller chercher du secours. — Son cœur étoit excellent; un nouveau cas étoit souvent plus pressant que le premier: il falloit voler. — De semaine en semaine, de jour en jour, quelquefois le cheval faisoit une course, & les choses alloient de maniere, que tous les neuf ou dix mois il se trouvoit dans la nécessité de se défaire d'un mauvais cheval, & de le remplacer par un bon.

Je laisse à qui le voudra, à calculer la perte que cette complaisance lui coûtoit année commune. Le bon pasteur la supporta long-tems sans murmurer. — Elle se répéta enfin tant de fois, qu'il songea à prendre la chose en considération. Il vit que cette dépense étoit si disproportionnée à ses revenus, qu'il ne pouvoit plus la soutenir. Mais ce qui le touchoit le plus, c'est qu'un article aussi lourd lui ôtoit absolument les moyens de faire d'autres actes de bienfaisance dans sa paroisse. Quel bien faisoit-il par-là ? Cher curé, vous ne trouviez pas mauvais que vos paroissiennes fissent des enfans, & accouchassent; mais votre cœur compatissant se plaignoit de n'être utile qu'à elles. — Vous n'aviez plus rien pour secourir les infirmes. — Rien pour les gens âgés. — Rien pour porter de la consolation dans ces demeures pitoyables, où la pauvreté, la maladie, les afflictions faisoient périr de misère les malheureux que vous alliez visiter.

Ces raisons le déterminèrent à supprimer cette dépense. Il n'y avoit que deux moyens de l'éviter. — C'étoit, ou de prendre la ferme résolution de ne plus prêter son cheval, quelque priere qu'on lui en fît, ou de se résoudre à monter le dernier qu'on lui auroit ruiné tant qu'il pourroit aller.

Il se défioit de sa fermeté, sur le refus, & il embrassa gaiement le dernier moyen. — Les raisons qui le faisoient agir ainsi lui auroient fait honneur; mais c'étoit pour cela même qu'il ne vouloit pas les dire. — Il aimoit mieux souffrir le mépris de ses ennemis, & les railleries de ses amis, que de publier une histoire qui ne pouvoit que lui attirer des louanges.

Ah! j'ai la plus haute idée des sentimens délicats de ce bon pasteur. Ce seul coup de pinceau dans son caractère vaut, selon moi, tous les raffinemens, toute la franchise du cœur de l'incomparable chevalier de la Manche; & je vous l'avoue, monsieur le maréchal, j'aime

mieux le caractère de Don Quichotte, avec toutes ses folies; j'aimerois mieux le voir lui-même, que tous les héros anciens & modernes. — Mais ne vous fâchez pas; je ne vous dis cela qu'en passant.

Ce n'est cependant pas là la morale de mon histoire. — Je voulois seulement faire voir la bizarrerie de l'humour, ou plutôt l'injustice du monde dans toutes les affaires qui se présentent en général, & singulièrement dans celle-ci. Pendant tout le tems que cette explication pouvoit faire honneur au ministre, personne ne découvrit les motifs de sa conduite. Je suppose que ses ennemis ne le voulurent pas, & que ses amis ne purent les pénétrer. Mais aussi-tôt que l'on vit ses démarches pour établir la sage-femme, & que l'on sut qu'il avoit payé les frais de son brevet, une étincelle qui tombe sur de la poudre ne fait pas un effet plus prompt; tout son secret prit vent. — On se souvint de tous les chevaux qu'il

qu'il avoit perdus; on se rappella même qu'on lui en avoit fait périr deux qu'il n'avoit presque point vus; on racontoit même les circonstances de leur perte. — Son histoire courut de toutes parts avec la rapidité du feu voyage. — Mais la malignité! O mes amis! — Un nouvel accès d'orgueil avoit, disoit-on, saisi le ministre. — Il alloit se bien monter. — Il étoit évident que dès la première année, il épargneroit plus de dix fois ce que la permission de la sage-femme lui avoit coûté. —

Les soins qu'il prenoit pour régler sa conduite, les attentions qu'il avoit pour diriger toutes les actions de sa vie, mais bien plus encore, les opinions qui flottoient dans la tête des autres, sur sa manière de se comporter, troubloient fréquemment son repos. Il étoit souvent éveillé, quand il avoit besoin de dormir.

Il y a environ dix ans qu'il eut le bonheur de se soustraire à ces inquié-

tudes. — Il quitta en même tems & sa paroisse & tout le monde, & ne fut plus responsable de sa conduite qu'à un juge, dont il n'a certainement pas lieu de se plaindre.

Il est donc dans les décrets du ciel, qu'il y a une espece de fatalité attachée aux actions de certaines personnes! — Elles ont beau prendre des précautions pour les régler d'une manière digne d'éloges; — on les fait passer à travers de certains conduits, où on les tord, on les détourne de leur véritable but; — & les plus honnêtes gens, avec toutes sortes de droits aux louanges de leurs freres, & que la droiture du cœur peut donner, vivent & meurent sans y participer: — heureux s'ils ne sont pas déchirés, calomniés, persécutés!

Le bon ministre fut une preuve de cette vérité. — Mais il faut savoir comment cela arriva, & cette connoissance, monsieur, ne vous sera pas inutile. — Lisez donc les deux cha-

pitres suivans. — Vous y trouverez une esquisse de sa vie & de sa conversation ordinaire, qui porte sa morale avec. — Si rien ne vous arrête ensuite sur la route, nous reviendrons à la sage-femme, ou à quelque autre.

C H A P I T R E X I I.

IL se nommoit Yorick. — Et ce qui est fort remarquable, c'est qu'il paroît, par une très-ancienne charte de sa famille, écrite sur du parchemin, & très-bien conservée, que ce nom a été écrit exactement de la même manière, pendant l'espace de . . . j'allois dire neuf cents ans; — mais je ne veux pas ébranler votre confiance, par une vérité qui n'est pas probable, quoiqu'on ne puisse la contester. — J'aime mieux simplement vous dire qu'on l'a écrit ainsi de tems immémorial, sans la moindre altération, sans

changer une seule lettre. — Eh ! quel est celui de nos plus grands noms qui se soit ainsi soutenu ? — Ils se sont aussi variés que ceux qui les ont portés. Est-ce orgueil ? Est-ce honte ? — A vous parler vrai, je suis, à ce sujet, tantôt d'une opinion, tantôt de l'autre, selon la force ou la foiblesse de ce qui me tente. — Cela n'empêche pas que ce ne soit une chose indigne. — Elle nous mêle, elle nous confond tellement ensemble, qu'il n'y a presque personne aujourd'hui qui puisse se tenir debout, & jurer que c'est son bisaïeul qui fit telle ou telle action.

La famille Yorick avoit eu le soin prudent de prévenir cette confusion. — Elle avoit religieusement conservé la charte que je cite, & ce titre m'a appris qu'elle étoit originaire de Danemarck; qu'elle passa en Angleterre sous le regne d'Horwendillus, roi de cette contrée du Nord, & qu'un des ancêtres de monsieur Yorick, & d'où il descend en ligne directe, avoit eu

jusqu'à sa mort une des charges les plus importantes de la cour. — Un autre parchemin, qui est joint à la charte, ajoute que cette charge n'existe plus, & qu'elle a été supprimée depuis deux siècles, & dans cette cour, & dans toutes celles du monde chrétien, comme inutile.

— J'ai souvent réfléchi sur la nature de cette charge, & j'ai cru pouvoir me persuader que c'étoit celle de principal bouffon du roi. — Est-il étonnant qu'elle ait été supprimée dans toutes les cours ? Les rois n'ont pas besoin d'avoir, en *titre d'office*, des serviteurs à gages, quand tout ce qui les entoure s'empresse de faire un rôle dont ils payoient l'acteur qui en étoit spécialement chargé.

— Notre Shakespéar prenoit souvent des faits authentiques pour sujet de ses piéces. — L'Yorick d'Hamlet étoit sûrement un des ancêtres de monsieur Yorick.

Je n'ai pas le tems d'examiner assez

attentivement l'histoire de Danemarck de *Saxo Grammaticus*, pour m'assurer bien positivement de ce fait. — Mais vous, monsieur, qui êtes de presque toutes les académies du monde, qui vous êtes fait un nom en fouillant tant de décombres de l'antiquité, qui avez découvert tant de petites choses dont vous avez tant fait de bruit, qui êtes si profondément oisif, en paroissant si occupé, mettez-vous à débrouiller ce point historique. — Je ne vous demande qu'une grace; c'est de nous épargner l'in-folio & la pesanteur non moins assommante du style de vos dissertations ridiculo-comico-savantasses.

Que n'ai-je eu assez de tems dans le voyage que je fis en Danemarck, en 1741, en qualité de gouverneur du fils aîné de M. Noddi ! J'aurois peut-être fait cette recherche moi-même, & j'en aurois orné l'agréable relation que je compte faire de ce voyage original dans le cours de cet

ouvrage. — Mais je n'eus que le tems de vérifier une observation que quelqu'un avoit faite dans ce pays, où il avoit demeuré long-tems. — C'est que la nature n'avoit été ni avare, ni prodigue dans la distribution de génie & de capacité qu'elle a faite aux habitans. En mere discrete, elle ne les a tous que modérément favorisés. — Mais elle leur a en même tems fait un partage si égal, qu'ils sont, sur ce point, presque tous au niveau les uns des autres. — On trouve peu de talens supérieurs en ce pays; mais ils sont remplacés par un bon jugement, par beaucoup d'ordre. — Les rangs, les conditions diverses se trouvent à cet égard à l'unifon. — Il me semble que cela est fort agréable.

Quelle différence chez nous ! que de hauts ! que de bas ! — Vous êtes un grand génie, ou peut-être y a-t-il à parier cinquante contre un, monsieur, que vous n'êtes qu'un sot.

— Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait des degrés, des échelons intermédiaires. Le thermometre ne s'éleve & ne s'abaisse pas tout-à-coup; mais les extrémités sont plus communes en Angleterre qu'ailleurs. — Il semble que la nature s'y joue également du génie & de la température de l'air. — La fortune n'est pas plus fantastique dans la distribution de ses présens.

C'est ce qui m'a fait hésiter sur les idées que j'avois de l'extraction primitive d'Yorick. — Ce que ma mémoire me rappelloit de lui, ce que j'en avois oui dire, me prouvoient que ses veines n'avoient pas conservé une goutte du sang Danois. Il avoit effectivement eu le tems de s'écouler ou de s'évaporer pendant neuf siècles. — Je me défends de philosopher avec vous sur ce point. — Cela est arrivé, le fait est exact, & cela me suffit: qu'importe la maniere? — On ne trouvoit donc plus dans Yorick ce froid

flegmatique, cette régularité précise d'esprit, de bon sens & d'humeur, qui sembloient devoir se trouver dans un homme de son origine. — C'étoit au contraire un composé d'éléments si subtils, si effervescens, si extraordinaires, si singuliers, si hétéroclites même. . . . Il étoit en même tems si capricieux; il avoit tant de vivacité; il avoit le cœur si gai, si ouvert, qu'on eût dit qu'il étoit né sous le climat le plus favorable. — Mais avec tant de voiles déployées, le bon Yorick ne portoit pas une once de lest (1). Il n'avoit pas la plus légère connoissance du monde. — Parvenu à ses vingt-six ans, il ne savoit pas plus y faire route qu'un jeune chevreuil abandonné à lui-même. — Il s'étoit cependant embarqué sur cette mer agitée, & vous vous imaginez sans doute aisément que le vent frais de

(1) Poids que l'on met au fond d'un vaisseau pour le tenir en équilibre.

ses esprits ne manquoit pas de le faire donner contre quelque écueil. — Cela lui arrivoit dix fois par jour. — Les personnes graves, ces gens qui marchent à pas lents & mesurés, étoient ceux précisément qui se trouvoient le plus souvent sur son chemin. — C'étoit avec eux qu'il avoit eu le malheur de s'embarasser. — Peut-être y avoit-il en cela de sa part quelque petit mélange de malice. — Je fais qu'Yorick avoit un dégoût, une aversion invincible pour la gravité. — Il ne faut cependant pas s'y méprendre. Ce n'est pas contre la gravité en elle-même qu'il avoit cette antipathie. — Il étoit, quand il le falloit, aussi grave & aussi sérieux qu'un autre, & il l'étoit, au besoin, des jours & des semaines entières; mais c'étoit l'affectation de la gravité qu'il détestoit. Il lui avoit déclaré une guerre ouverte. Il ne pouvoit souffrir qu'elle servît de masque à l'ignorance, à la sottise, à la folie, & dans

quelque endroit qu'il la trouvât, quelque protégée & quelque appuyée qu'elle fût, il la poursuivoit avec feu: il étoit sans quartier, sans merci.

« La gravité, disoit-il quelquefois, » dans sa façon sauvage de parler, » est comme ces scélérats de l'espece » la plus dangereuse. Elle est tou- » jours entourée ou accompagnée de » la ruse, de la fraude & de l'arti- » fice. » Il croyoit fermement qu'elle exerçoit plus de rapines en un an sur les honnêtes gens, par son langage faux, que la filouterie ne le peut faire en dix ans par sa subtile adresse. — Quel risque court-on, s'écrioit-il, avec un homme ouvert, & que la gaieté de son cœur fait d'abord connoître? — Tout le danger est pour lui. — Mais la ruse, l'astuce, la fourberie, la duplicité sont de l'essence même de la gravité. — C'est un moyen étudié pour se faire une réputation d'esprit, de bon sens & de connoissances qu'on n'a pas. — Elle étoit pire, selon lui,

que ce qu'un auteur François, de beaucoup de mérite, ne l'avoit définie. Il disoit que c'étoit, « un maintien mystérieux du corps, pour couvrir les défauts de l'esprit. » Ne cache-t-elle pas aussi la perversité du cœur? — Yorick trouvoit cependant cette définition si belle, qu'il disoit assez imprudemment, sans doute, qu'elle méritoit d'être gravée, sur les portiques élevés, en grandes lettres d'or.

Il faut l'avouer : il s'étoit placé sur un théâtre qu'il ne connoissoit pas. Il étoit aussi indiscret, aussi imprudent sur toute autre chose. — C'est en vain que la politique exigeoit de lui de la contrainte & de la retenue : rien ne faisoit impression sur son esprit, que la nature même de la chose dont on parloit ; & sa coutume étoit de traduire sur le champ, & sans périphrase, en bon Anglois, ce qu'elle exprimoit. — Les personnes, le tems, le lieu, tout cela lui étoit indifférent :

il

il ne faisoit point de distinction. Un mauvais procédé venoit-il lui frapper l'oreille, il ne se donnoit pas le tems d'examiner quel étoit le héros de la pièce ; & si, par son état, si par sa place, il ne pouvoit pas lui nuire ; — si l'action étoit odieuse, il n'en falloit pas davantage ; . . . celui qui l'avoit commise étoit un infâme, &c. &c. Ses commentaires malheureusement se terminoient presque toujours par un bon mot, ou étoient aiguïsés par quelque faille satyrique. — Quelles ailes pour son indiscretion ! — Enfin il évitoit très-rarement de dire sans façon ce qui lui venoit à l'esprit. — Le monde lui fournissoit sans cesse l'occasion de répandre ses railleries & ses épigrammes, & l'on avoit soin de les recueillir. — Hélas ! on va voir quelles en furent les conséquences, & la catastrophe dont il fut frappé.

 CHAPITRE XIII.

L'Épithaphe.

VOUS connoissez au moins un peu
 la nature humaine , mon cher lec-
 teur ; c'en est assez pour m'épargner
 de longues explications , & vous com-
 prenez aisément que mon héros ne
 pouvoit pas aller ainsi , sans éprouver
 de tems en tems quelques petites...
 — Il s'étoit chargé d'une multitude
 de ces petites dettes. — Elles font un
 poids , lui disoit Eugene ; on les en-
 registre. — Il n'y faisoit aucune at-
 tention. — Ce n'étoit point par né-
 gligence qu'il les avoit contractées.
 La franchise , la gaieté de son ha-
 meur joviale en étoient le principe.
 — Que pouvoit-il lui en arriver ?
 — Elles sont aussi-tôt rayées qu'ins-
 crites , & Eugene lui répondoit : «
 » vous y fiez pas. Il faudra , lui d

» soit-il , que vous payiez un jour
 » ou l'autre : on ne vous fera pas
 » grace de la moindre chose. »

Autant en emportoit le vent. —
 Yorick ne lui répliquoit que par un
 geste qui annonçoit qu'il ne craignoit
 rien ; & si c'étoit à la promenade ,
 ou dans les champs qu'on lui en par-
 loit , un saut qu'il faisoit d'un air
 gai & indifférent , étoit toute la ré-
 ponse qu'on avoit de lui. — Mais on
 le prenoit quelquefois au coin de son
 feu , entouré de chaises & de fau-
 teuils. Là , il ne pouvoit pas fuir aussi
 aisément , & c'est alors qu'Eugene lui
 faisoit , sans qu'il pût l'éviter , des
 leçons sur son indiscretion. —

« Croyez-moi , lui disoit-il , mon
 » cher Yorick , vos plaisanteries in-
 » discreetes vous causeront tôt ou
 » tard des chagrins & des embarras
 » dont tout votre esprit ne pourra
 » vous dégager. — Je vois qu'il
 » n'arrive que trop souvent , dans
 » ces faillies , que la personne que

» l'on badine , se croit lésée , & qu'elle
 » s'arroe , pour se venger , tous les
 » droits que peut lui donner une in-
 » jure. — Figurez-vous , dans cette
 » situation , ce qui roule dans son es-
 » prit. — Comptez ses amis , ses
 » parens , & tous ceux qui , sans
 » autre intérêt que le danger com-
 » mun , vont se réunir à son escorte.
 » — Le calcul sera modeste , si pour
 » dix de vos épigrammes , vous ne
 » vous êtes fait cent ennemis. —
 » Mais jusqu'à ce que vous vous soyiez
 » attiré un essaim de guêpes , qui
 » vous piquent de toutes parts , je
 » le vois , vous ne croirez pas ce que
 » je vous dis.

» Vous savez , mon cher Yorick ,
 » combien je vous aime. Je connois
 » votre droiture ; je fais que vos rail-
 » leries ne partent pas d'une mali-
 » gnité bilieuse. — Elles viennent de
 » la candeur & de la gaieté de votre
 » ame. Mais songez que les fots ne
 » savent pas faire cette distinction ,

» & que les fourbes & les méchans
 » ne veulent pas la faire. — Et vous
 » ne voulez pas voir le danger d'irri-
 » ter les uns & de plaisanter les au-
 » tres ! Vous vous perdez , mon ami.
 » Ils vont se liguier & se prêter un
 » secours mutuel ; vous pouvez comp-
 » ter qu'ils vont vous faire une guerre
 » qui vous rendra la vie même à
 » charge.

» La vengeance , croyez-moi , vous
 » portera de quelque coin funeste ,
 » des coups qui attaqueront votre
 » honneur , & que l'innocence &
 » l'intégrité de votre conduite ne
 » pourront jamais parer. — Votre for-
 » tune , votre maison en seront ébran-
 » lées. — Votre caractère , qui a mal-
 » heureusement montré à vos enne-
 » mis la route qu'il faut suivre pour
 » vous attaquer , en sera affecté. —
 » On jettera des doutes sur tout ce
 » que vous direz. — La vérité qui
 » passera par votre bouche , ne sera
 » plus qu'une imposture. — Vous se-

» rez accablé de calomnies. — On
 » tournera votre esprit en ridicule,
 » & avec toutes vos connoissances,
 » toute votre littérature, on vous fou-
 » lera aux pieds. — Vous peindrai-
 » je la dernière scène de votre Tra-
 » gédie ? La cruauté & la lâcheté,
 » assassins jumeaux, vendues, li-
 » vrées à l'obscure malice, attaque-
 » ront toutes vos fragilités, toutes
 » vos foibleffes. — C'est là le point
 » d'attaque qui a emporté d'assaut les
 » mortels les plus dignes & les meil-
 » leurs. — Et croyez-moi, croyez-
 » moi, mon cher Yorick, dès qu'une
 » fois la vengeance, pour se satisfai-
 » faire, a conçu le dessein de sa-
 » crifier un innocent, destitué de tout
 » secours, il est aisé de ramasser,
 » dans le moindre hallier, autant
 » de bois qu'il en faut pour former le
 » bûcher où on veut l'immoler. » —

Yorick ne pouvoit écouter cette fu-
 neste prédiction sans verser des larmes.
 — Il se promettoit même d'être à

l'avenir plus avare de ses plaisante-
 ries. — Mais, hélas ! il étoit trop
 tard. — La grande confédération,
 qui avoit à sa tête & Monsieur... &
 Monsieur... & Monsieur... étoit déjà
 formée, & le plan de l'attaque fut
 exécuté tout-à-coup, & de la manière
 qu'Eugene l'avoit prédit, avec si peu
 de compassion du côté des alliés ! avec
 si peu de soupçon du côté d'Yorick !
 Il étoit si éloigné de songer à ce qui se
 tramoit contre lui, qu'il n'avoit ja-
 mais cru sa promotion à l'épiscopat
 plus sûre. — Mais on avoit déjà cou-
 pé la racine : il tomba comme tant
 d'autres hommes de mérite avoient
 tombé avant lui.

Il se défendit cependant avec cou-
 rage pendant quelque tems. — Ac-
 cablé enfin par le nombre, épuisé par
 tant d'efforts, & encore plus par la
 manière indigne dont on lui faisoit
 la guerre, il fut forcé de mettre bas
 les armes. — Il conserva, dit-on, du
 moins en apparence, la gaieté & la

vivacité de son esprit jusqu'à la fin.
— Mais on croit qu'il est mort le
cœur navré de douleur & de chagrin.

Eugene, quelques heures avant
qu'il rendit le dernier soupir, s'ap-
procha de son lit, dans l'intention de
lui dire le dernier adieu. — Il lui
demanda comment il se trouvoit. —
Yorick le fixe, prend sa main, le re-
mercie de toutes les marques d'amitié
qu'il lui a données; « & si je vous
» rencontre dans l'autre monde, ajou-
» ta-t-il, je vous réitérerai mes remer-
» ciemens. — J'échappe à mes enne-
» mis pour toujours. — J'espère, dit
» Eugene en larmes & du ton le plus
» tendre, j'espère que cela ne sera
» pas. » Yorick ne répondit qu'avec
un regard, & en serrant doucement
la main de son ami, pénétré de dou-
leur. — « Courage, mon cher Yo-
» rick, s'écria Eugene en rappelant
» ses esprits & essuyant ses larmes,
» courage! Un peu de cœur, cher
» ami. Ne laissez point abattre vos

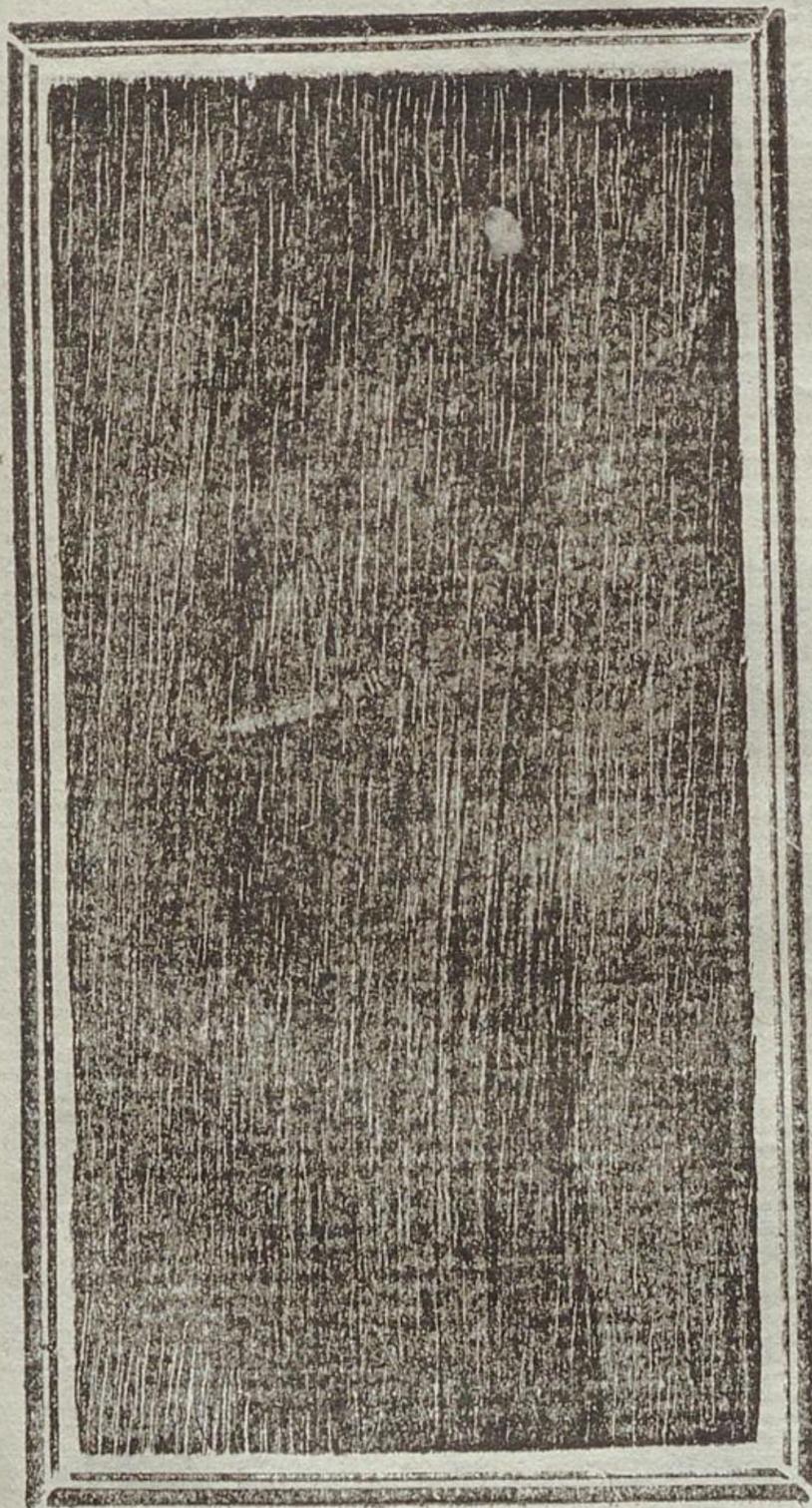
» esprits; que votre fermeté, dans
» le moment où vous en avez le plus
» de besoin, ne vous abandonne pas.
» — Et qu'est-ce qui connoît les res-
» sources de la Providence, & ce que
» la puissance de Dieu peut faire pour
» vous? » Yorick posa doucement la
main sur son cœur, & remua la tête.
« — Je ne sais, dit Eugene fondant
» en larmes, je ne sais comment me
» séparer de vous. Je voudrois me
» flatter que vous êtes encore appelé
» à la place où votre mérite vous
» élevoit, & que je vivrai pour voir
» cet heureux événement. — Je vous
» prie, mon cher Eugene, dit Yorick
» en ôtant avec peine son bonnet de
» nuit, je vous prie de regarder ma
» tête. — Je n'y vois aucun mal,
» répliqua Eugene. — Hélas donc!
» mon cher ami, souffrez que je
» vous dise qu'elle est si meurtrie par
» les coups qu'on m'a portés dans
» l'obscurité, & si peu faite à pré-
» sent pour ce que vous dites, que

« quand il pleuvroit des mitres , pas
 « une n'y pourroit tenir. » — Le
 dernier soupir d'Yorick , en disant
 ces mots , étoit suspendu sur ses le-
 vres... Eugene le regarde... Un feu
 léger , foible lueur de ses saillies ,
 brille dans ses yeux. Eugene voyoit
 que le chagrin tuoit son ami. — Il
 lui serre la main , & sort ensuite dou-
 cement de la chambre , baigné de lar-
 mes... Yorick le suit des yeux jusqu'à
 la porte. — Alors il les ferme & ne
 les ouvre plus. —

Il repose dans un coin du cimetiere
 de son église sous une pierre de marbre
 qu'Eugene fit poser sur son sépulcre,
 avec cette inscription :

Hélas ! pauvre Yorick !

Ses mânes ont la consolation d'en-
 tendre lire dix fois par jour cette épi-
 taphe élégiaque avec une telle variété
 de tons plaintifs , qu'on est obligé
 d'avouer que s'il n'a pas été univer-
 sellement aimé pendant sa vie , il est

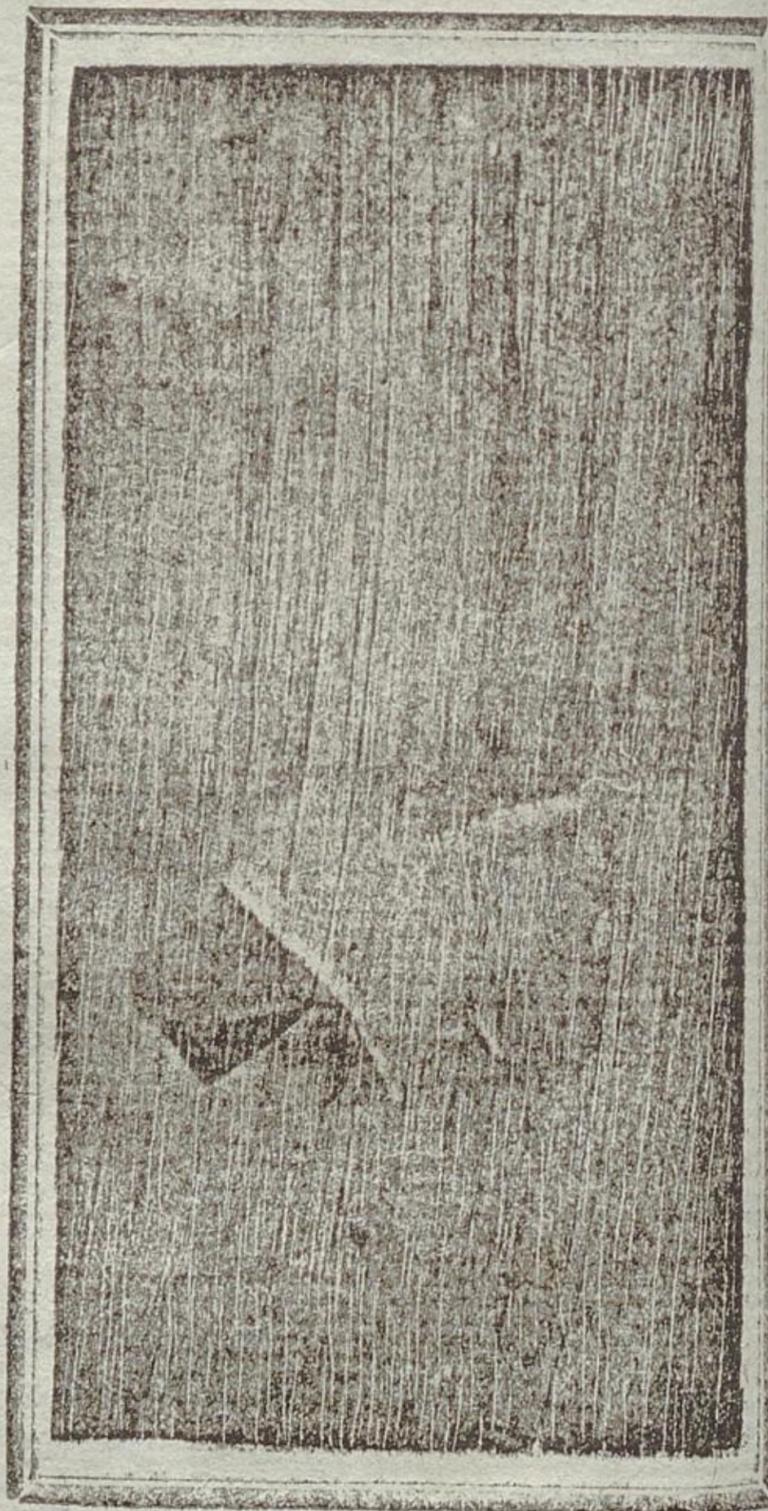


plaint après sa mort. — Il y a un petit sentier qui traverse le cimetière auprès de sa tombe, & personne ne passe sans y jeter un regard & un soupir, en lisant :

Hélas ! pauvre Yorick !

CHAPITRE XIV.

CES digressions sont-elles enfin terminées ? — Et cette rapsodie prendra-t-elle une forme ? — Oui, mon cher lecteur, je sens qu'il est tems de vous ramener à mon sujet. Retournons donc à la sage-femme ; elle joue un grand rôle dans mon histoire, & j'aurois tort de l'oublier. — D'ailleurs, quoi de plus utile dans le besoin ? La chère femme est encore existante, & je vais tout de bon l'introduire. Tel est, du moins à présent, mon dessein. — Mais j'ignore si quelque matière nouvelle, si quelque affaire imprévue ne



surviendra pas inopinément entre nous, & en ce cas, j'irois au plus pressé.

Je vous ai dit, je crois, que cette bonne femme étoit fort considérée dans notre village, & dans tous les hameaux des environs, & que sa réputation s'étendoit jusqu'aux extrémités du cercle dont elle étoit environnée. — Mais il n'y avoit rien en cela d'extraordinaire. — Chaque ame vivante, pauvre ou riche, a un pareil cercle autour d'elle; — & la seule chose que je vous demande, lorsqu'on vous dit que telle ou telle personne est d'un grand poids, d'une grande importance dans le monde, c'est, monsieur, d'étendre ou de rétrécir ce cercle, selon les proportions qu'exigent l'état, les connoissances, l'habileté, la hauteur & la profondeur, en tous sens, du personnage qu'on vous présente. Un poète maussadement tragique, mais qui n'en est pas moins vain, s'est, par cette regle, trouvé resserré
dans

dans la ligne circulaire d'un fort petit compas. S'il murmure d'être ainsi apprécié, s'il se déchaîne contre ceux qui le mesurent de cette manière, qu'importe? Le public n'est du moins pas la dupe de la vaine fumée de son orgueil.

Suivez donc cette regle, monsieur. — Ici les limites de la réputation de la sage-femme s'étendoient, comme vous le savez déjà, à une circonférence de six ou sept milles. Cela comprenoit toute la paroisse, & même quelques hameaux sur les confins de la paroisse voisine. — Elle étoit encore fort bien reçue dans une grande ferme, & dans quelques autres plus petites qui se trouvoient dans un éloignement de plus de trois milles; vous voyez que tout cela faisoit un ensemble considérable. — Mais sans vous détailler ici tout ce local, j'en ai fait faire une carte qui est actuellement entre les mains du graveur, & qui, avec d'autres morceaux précieux, sera

placée à la fin de mon vingtième volume, pour ne pas grossir celui-ci. Tout cela servira de commentaire, de scholie, de clef, d'éclaircissements aux passages de mon livre qui pourront paroître obscurs après ma mort. — Je vous prie, en attendant, de ne pas oublier ce que j'entends par le mot de monde. — Ne débitez cependant point le secret de ma carte. — Une chose annoncée perd ordinairement de son prix. Combien de merveilles promises par nos grands auteurs! Et qu'en est-il si souvent résulté? L'accouchement de la montagne.

C H A P I T R E X V.

Avis aux Historiens.

J'E n'épargnerai rien pour tenir ma parole. Je soupçonnois que le contrat de mariage de ma mère renfermoit un point capital qui étoit essentielle-

ment nécessaire à cette histoire; & j'ai voulu le relire avant de la continuer. — Je n'y ai pas perdu mon tems: ma curiosité s'est satisfaite, & celle du lecteur n'y perdra peut-être rien non plus. Ce que je craignois, c'étoit d'en avoir pour un jour ou deux à lire, avant de trouver ce qu'il me falloit. — J'ai heureusement tombé d'abord sur ce que je voulois savoir, & j'ai dû m'en féliciter. A quelles peines ne s'expose point en effet un homme qui se met à écrire l'histoire? Ne fût-ce que celle du petit Poucet, il ne fait jamais les obstacles & les embarras qu'il pourra rencontrer, ni les détours qu'il sera obligé de prendre, ni les digressions qu'il sera forcé de faire. — Un historien ne va pas droit en avant, comme un courrier qui marche sans détourner sa tête ni à droite ni à gauche, & qui vous diroit, à une heure près, en partant de Rome, combien il emploieroit de tems pour aller à Lorette. — La chose

ici n'est pas praticable. — Un historien a cinquante écarts à faire sur sa route, tantôt avec une faction, tantôt avec une autre ; il n'en est pas si-tôt débarrassé, que des vues, des perspectives politiques se présentent à ses yeux & l'arrêtent : il faut nécessairement qu'il les examine. D'ailleurs combien n'a-t-il pas

De relations à concilier,
 D'anecdotes à recueillir,
 D'inscriptions à déchiffrer,
 De particularités à remarquer,
 De traditions à éplucher,
 De personnages à caractériser,
 D'éloges à débiter,
 De pasquinades à publier ?

Le courier est exempt de tout cela : mais un malheureux historien est encore obligé, à chaque pas qu'il fait, d'examiner des archives, des registres, des actes publics, des chartes, des généalogies sans fin ; & l'équité exige de lui qu'il lise tout. — Les peines qu'il est obligé de prendre sont

prodigieuses. — J'en peux juger par celles que j'ai déjà essuyées. — J'ai déjà passé six semaines à ma tâche. Je me suis hâté le plus que j'ai pu ; & tout ce que vous savez de mon histoire, est le tems où je suis né. Vous ignorez encore comment cela est arrivé ; — c'est, si je ne me trompe, vous annoncer que mon ouvrage n'est pas près de sa fin.

Ces obstacles inattendus que je ne prévoyois pas quand j'ai commencé, & qui, au lieu de diminuer, vont peut-être se multiplier à chaque pas que je ferai, m'ont fait venir une idée. — C'est de n'aller que tout doucement dans la carrière que je me suis prescrite, & de ne donner que deux volumes de ma vie tous les ans. — Encore y mets - je pour condition, qu'il faudra que je fasse un bon marché avec mon libraire ; & quel est l'écrivain qui ne sache pas que c'est presque là la chose impossible ?

 CHAPITRE XVI.
Le Contrat de Mariage.

JE disois donc qu'un historien ne doit pas écrire un mot, qu'il n'ait à la main la preuve de ce qu'il dit. — C'est ce qui m'a excité à chercher le contrat de mariage de ma mere, & j'y ai trouvé ce qui pouvoit me concerner, expliqué d'une maniere si ample, si énergique, que j'aime beaucoup mieux copier l'article en entier, que d'en faire un extrait. Il y a des choses qui perdent à être abrégées. — Mon livre est fait pour tout le monde, & si le monde poli se contentoit peut-être d'un extrait élégant, je me trouverois tout d'un coup aux prises avec les gens de loi, qui ne me pardonnerois pas d'avoir altéré un morceau qui donne une si juste idée de leur maniere de faire. — Ils sont trop redoutables pour que je m'expose avec eux au combat.

ARTICLE XXXV.

« Item, & dans la même forme &
 » maniere que ci-dessus; ledit Gau-
 » thier Shandy, en considération du-
 » dit futur mariage, qui sera, comme
 » dit est, par la bénédiction de Dieu,
 » bien & dûment solennisé & con-
 » sommé entre icelui Gauthier Shan-
 » dy, & la susdite Elisabeth Molli-
 » neux, ci-dessus nommée, qualifiée
 » & domiciliée, & pour diverses au-
 » tres causes valables & légitimes,
 » & considérations à ce relatives;
 » desquelles icelles parties n'ont pas
 » désiré que l'énumération fût faite
 » en ces présentes, a, par cesdites
 » présentes, consenti, stipulé, con-
 » clu, accordé & est pleinement &
 » entièrement convenu, comme il con-
 » sent, stipule, accorde, & convient
 » pleinement & entièrement avec les-
 » dits sieurs Jean Dixon & Jacques
 » Turner, écuyers, tuteur & subrogé
 » tuteur de ladite demoiselle Elisa-
 » beth Mollineux, de ce qui suit;

S A V O I R :

„ Que dans le cas où , ci-après ,
 „ il arrive , avienne , survienne , ou
 „ autrement se fasse que ledit Gau-
 „ thier Shandy abandonne , quitte ,
 „ délaisse toutes affaires , & cesse de
 „ faire le commerce avant le tems
 „ que ladite Elisabeth Mollineux soit
 „ hors d'âge , selon le cours de la
 „ nature , d'avoir des enfans , ou
 „ qu'autrement , par quelque cause
 „ que ce soit , ou puisse être , elle
 „ en puisse effectivement avoir , &
 „ qu'en conséquence de ce que ledit
 „ Gauthier Shandy auroit quitté son
 „ commerce , il se retirât de la ville
 „ de Londres , malgré ladite Elisabeth
 „ Mollineux , ou contre sa volonté ,
 „ consentement & bon plaisir , pour
 „ demeurer sur ses terres , à la ferme
 „ de Shandy , dans le comté de.....
 „ ou dans aucune autre maison de
 „ campagne , château , ferme , mé-
 „ tairie , borderie , bordage , hameau ,

„ village , bourg , ville , ou sur au-
 „ cune autre partie , ou portion de
 „ bien-fonds quelconque , actuelle-
 „ ment acheté , & dont il est en pos-
 „ session , ou qui sera par la suite
 „ acheté. . . Alors , & toutes les fois ,
 „ & aussi souvent que ladite Elisabeth
 „ Mollineux deviendra grosse & en-
 „ ceinte d'un ou de plusieurs enfans
 „ légitimement procréés , ou à pro-
 „ créer dans le sein de ladite Eli-
 „ sabeth Mollineux , par ledit Gau-
 „ thier Shandy , pendant le cours du
 „ susdit mariage , icelui dit Gauthier
 „ Shandy paiera en monnoie d'or &
 „ d'argent , & autres especes ayant
 „ cours par tout le royaume , & non
 „ en billets & effets royaux , de quel-
 „ que nature & qualité qu'ils puissent
 „ être , encore que le cours d'iceux fût
 „ autorisé & introduit par acte ou bills
 „ du parlement , ou autrement , au-
 „ quel il est expressément dérogé &
 „ renoncé , comme clause essentielle
 „ du susdit mariage ès susdites pré-

» sentes, & sans laquelle le susdit ma-
 » riage n'auroit été fait, célébré &
 » consommé, la somme de cent vingt
 » livres sterling auxdits sieurs Jacques
 » Turner & Jean Dixon, ou à leur
 » défaut, à leurs ayant cause, & cela,
 » de son propre argent, & sur son
 » propre compte, dès & aussi-tôt qu'il
 » en aura été bien & dûment averti;
 » lequel avertissement est convenu,
 » stipulé & accordé devoir être fait
 » six semaines auparavant le tems,
 » où, par la susdite Elisabeth Molli-
 » neux, devra se faire son accouche-
 » ment, & ladite somme de cent vingt
 » livres sterling comptée, nombrée &
 » délivrée, ainsi que dit est, & dans
 » les susdites especes, sera aussi-tôt
 » payée, remise, confiée & déposée
 » pour le service, usage, emploi, in-
 » tentions, dispositions, fins & but
 » qui vont être ci-après expliqués, &
 » qui sont, que ladite somme de cent
 » vingt livres sterling sera remise en-
 » tre les mains de ladite Elisabeth

» Mollineux, ou entre celles desdits
 » tuteur ou subrogé tuteur, ou leurs
 » ayant cause, à l'effet d'être, par
 » elle ou par eux, employée à louer
 » une voiture commode & avenante,
 » avec un nombre suffisant de che-
 » vaux pour mener, conduire, voi-
 » turer & transporter ladite Elisabeth
 » Mollineux & l'enfant, ou les en-
 » fans dont alors elle se trouvera
 » grosse & enceinte dans la ville de
 » Londres; & encore, pour payer &
 » défrayer toutes les autres charges,
 » dépenses accidentelles, & autres
 » frais quelconques, relatifs, & ayant
 » rapport direct ou indirect à sondit
 » accouchement dans la susdite ville,
 » fauxbourgs d'icelle, appartenances
 » & dépendances.

» Et il est bien entendu que dans
 » tous lesdits cas de grossesse, arri-
 » vant de quelque maniere que cela
 » puisse être, ladite Elisabeth Molli-
 » neux, dans tous les tems ici con-
 » venus & stipulés, pourra tranquil-

» lement & paisiblement louer ladite
 » voiture ou carosse, avec les che-
 » vaux susdits, & avoir en icelle une
 » libre entrée, sortie & rentrée pen-
 » dant ledit voyage, toutes & autant
 » de fois qu'elle le jugera à propos,
 » & que le besoin le requerra, sans
 » pouvoir, à ce sujet, essuyer au-
 » cun retard, représentations, trou-
 » bles, molestations, obstacles, vexa-
 » tions, interruptions, embarras &
 » autres empêchemens quelconques.
 » Et il sera en outre permis à la-
 » dite Elisabeth Mollineux, de tems
 » en tems, & aussi souvent qu'elle
 » fera bien & vraiment & dûment
 » avancée dans sadite grossesse, de
 » demeurer & résider dans tel ou tels
 » endroits, dans telle ou telles fa-
 » milles, ou avec tel ou tels parens,
 » parentes, amis ou amies, de ladite
 » ville de Londres, fauxbourgs d'i-
 » celle, appartenances & dépendan-
 » ces qu'elle jugera à propos, selon
 » sa volonté, desir & bon plaisir,
 » nonobstant

» nonobstant qu'elle soit mariée, &
 » sous l'autorité de son mari, à la-
 » quelle à cet effet, & pour lesdits
 » cas il a renoncé & renonce par ces
 » présentes, lesquelles sont encore
 » faites sous la condition, que pour
 » mettre plus efficacement, & avec
 » plus de sûreté toutes les conditions
 » susdites à exécution, ledit Gauthier
 » Shandy vend, cède, quitte, transf-
 » porte, délaisse, lâche, & aban-
 » donne dès-à-présent, comme il l'a
 » fait par acte du jour d'hier, & sé-
 » paré des présentes, auxdits Jean
 » Dixon & Jacques Turner, le fief,
 » terre & seigneurie de Shandy, avec
 » tous les droits, mouvances, cens,
 » rentes, appartenances & dépendan-
 » ces dudit fief, & toutes & chacu-
 » nes les fermes & métairies, mai-
 » sons, édifices, granges, écuries,
 » jardins, cours de devant & de der-
 » rière, clos, viviers, étangs, ré-
 » servoirs, saignées, rigoles, tran-
 » chées, pêcheries, eaux & cours

» d'eau , prés , pâtis , marais , com-
 » munes , pâturages , bois de futaie ,
 » taillis , litieres , arbres fruitiers &
 » potagers généralement quelcon-
 » ques , sans en rien réserver ni re-
 » tenir , & tel que le tout se pour-
 » suit & comporte , pour , par eux ,
 » se mettre en possession de tous les-
 » dits objets sans exception , & en
 » jouir pleinement , & en disposer à
 » leur volonté , toutes les fois que
 » ledit Gauthier Shandy ne remplira
 » pas les clauses susdites. »

En trois mots , ma mere pouvoit ac-
 coucher à Londres , si elle le vouloit.

Mais il se pouvoit que ma mere
 supposât une grossesse. — L'article
 ne prévoyoit point ce cas , & mon
 oncle , M. Tobie Shandy , qui , à
 force de relire la clause , s'apperçut
 de cette omission , y fit ajouter ce
 qui suit.

« Dans le cas où ma mere se transf-
 » porteroit à Londres sur de faux in-
 » dices , & jetteroit par-là mon pere

» dans une dépense inutile , il est con-
 » venu que chaque fois que cela ar-
 » riveroit , elle perdrait ses droits &
 » ses privileges , pour la premiere
 » fois qu'elle deviendroit grosse , après
 » une telle méprise ; — mais pas
 » davantage , & ainsi de suite , à tou-
 » tes les fois que la chose arriveroit. »

Il n'y avoit certainement rien de dérai-
 sonnable dans cette clause ; mais raison-
 nable comme elle étoit , il n'en est pas
 moins malheureux qu'elle ait tourné
 contre moi d'une maniere aussi défavo-
 rable : on sera touché de l'influence
 qu'elle a eue sur mon sort.

Mais je devois être formé , je de-
 vois naître apparemment pour essuyer
 des malheurs.

Ma pauvre mere , soit que ce ne
 fût que de l'air ou de l'eau , ou un
 composé de tous deux , ou peut-être
 ni l'un ni l'autre , & uniquement une
 simple imagination , une fantaisie , ou
 que quelque desir ardent en eût im-
 posé à son jugement , soit enfin qu'elle

se fût trompée, ou qu'elle eût voulu tromper mon pere, & il importe assez peu de savoir quel fut son motif; le fait est qu'à la fin de septembre 1717, l'année qui précéda ma naissance, elle obligea mon pere d'aller à Londres avec elle, bien contre son gré. — Il insista l'année suivante sur la clause qui le favorisoit, & moi, je me trouvais destiné à n'avoir pour tout ornement saillant au visage, qu'un nez ferré, comprimé, aplati à l'unisson du reste, & comme si je n'en avois point du tout.

Et quelle suite de disgraces, de chagrins, de mortifications, la perte, ou plutôt la mutilation de cette partie précieuse de moi-même, ne m'a-t-elle pas fait essuyer dans tout le cours de ma vie!

CHAPITRE XVII.

Chagrins domestiques.

ON s'imagine aisément que mon pere ne revint de Londres à la campagne que de très-mauvaise humeur. — Les frais de ce voyage inutile exciterent vivement ses regrets pendant les vingt ou vingt-cinq premiers milles, & il les reprochoit à ma mere. — C'étoit d'ailleurs la saison de l'année où il recueilloit les fruits de ses espaliers, dont il étoit fort curieux. — Si une bagatelle, une affaire de rien l'eût, dans un autre tems, appelé à faux à Londres, il n'en auroit pas dit trois mots à ce qu'il disoit.

Il ne parloit ensuite que de ses espérances trompées sur l'attente d'un fils. — Il y avoit compté: son fils Robert pouvoit lui manquer; il auroit eu un second appui de sa vieillesse. — Sa déception, à cet égard, étoit plus

mortifiante pour un homme prudent, que la perte de tout l'argent que le voyage lui avoit coûté. — Qu'est-ce que cent vingt guinées lui faisoient? — Il les auroit moins regrettées que s'il eût perdu sa canne.

Rien ne l'affligeoit tant depuis Stilton jusqu'à Grantham, que les compliments de condoléance qu'il recevoit de ses amis, & que la triste figure qu'il feroit à l'église le premier dimanche. — La véhémence de son esprit, un peu aiguilé par le chagrin, lui faisoit faire les descriptions les plus satyriques de tout ce qui s'y passeroit, lorsque placé dans le banc avec sa chère cote, il attireroit les yeux de toute l'assemblée. — De quels ridicules ne seroit-il pas couvert? — De combien de quolibets, de mauvaises plaisanteries ne seroit-il pas le sujet? — Ma mere a avoué que tout ce qu'il dit pendant ces deux postes, étoit si plaisamment tragi-comique, qu'elle ne fit que rire & pleurer à la fois pendant cette route.

Mais les choses, quand ils eurent passé la riviere de Drente, prirent une autre phrase. — Mon pere se fâcha tout de bon de la vile & indigne ruse de ma mere. — C'étoit une fourberie! — La femme ne pouvoit pas se tromper si lourdement; & si cela est... quelle foiblesse! mot cruel & tourmentant! — Il ne l'eut pas si-tôt prononcé, que son imagination se remplit de mille idées. — Son esprit en fut si frappé, qu'il voulut se mettre à compter combien il y avoit de foibleses. — Il y avoit des foibleses de corps & d'esprit... & les premières plus inquiétantes. — Enfin, il ne faisoit que raisonner. Il se scrutoit, pour tâcher de découvrir si ce n'étoit pas lui qui eût donné lui-même occasion au revers chagrinant dont il se plaignoit. —

Enfin, il s'éleva dans son esprit tant de sujets d'inquiétudes, son humeur devint si fâcheuse, que ma mere ne retourna à la campagne qu'avec beau-

coup plus de chagrin , qu'elle n'avoit eu de plaisir à revoir Londres. — Elle en fut si affectée , qu'elle se plaignit à mon oncle Tobie de ce qu'il auroit fait perdre patience au philosophe le plus accoutumé à réprimer ses passions.

CHAPITRE XVIII.

Résolution de ma Mere.

MON pere ne rentra donc chez lui que de très-mauvaise humeur , & après avoir murmuré tout le long de la route. — Il ne dit cependant rien de la résolution qu'il avoit prise de faire usage de la clause du contrat de mariage que mon oncle avoit fait insérer en sa faveur. — Ce ne fut que treize mois après , & la même nuit précisément où il songea à réparer , par mon existence , la perte dont il se plaignoit , qu'il annonça à ma mere , en causant gravement avec elle , le parti qu'il avoit pris. Il lui dit qu'elle

n'avoit qu'à s'arranger comme elle voudroit... mais qu'il entendoit absolument qu'elle accouchât cette fois à la campagne , pour balancer la dépense du voyage inutile qu'elle lui avoit fait faire.

Mon pere étoit doué de bien des vertus ; — mais il avoit en partage , & dans un degré un peu fort , ce qu'on peut appeller persévérance , lorsque la cause est bonne , & obstination quand elle est mauvaise. — Ma mere le connoissoit très-bien , & elle n'ignoroit pas que ses remontrances seroient inutiles. — Elle ne lui en fit donc aucunes , & se déterminâ à attendre l'événement.

CHAPITRE XIX.

La Convention.

IL ne faut cependant pas croire que ma mere resta tranquille sur les précautions qu'elle avoit à prendre. Elle

ne pouvoit pas aller chercher à Londres les secours du célèbre docteur Meningham ; mais elle pouvoit aisément faire venir un autre opérateur fameux , dont la réputation faisoit beaucoup de bruit. Il ne demouroit qu'à huit milles de la maison.

Il avoit écrit un savant traité sur l'art d'accoucher , où , en faisant voir les sottises & les bévues des sages-femmes , il donnoit plusieurs moyens curieux d'extraire promptement le fœtus , dans les cas difficiles & périlleux. — Sa théorie annonçoit les plus grandes connoissances pratiques ; mais il n'y avoit pas moyen d'y songer ; & ma mere , trois jours après qu'elle se sentit grosse , commença à jeter les yeux sur la sage-femme dont je vous ai parlé. — La semaine n'étoit pas passée , qu'elle la choisit tout-à-fait , & sa vie & la mienne se trouverent d'avance confiées aux mains de cette vieille femme. — J'aime bien que l'on se contente du moins , quand on

ne peut avoir le plus. — Il n'y a pas encore aujourd'hui 9 mars 1759 , que j'écris ce livre pour l'édification de mon prochain ; il n'y a pas , dis-je , encore une semaine que Jenny , ma chere Jenny , qui me voyoit prendre un air sérieux , pendant qu'elle marchandoit une étoffe de soie à une guinée l'aune , dit au marchand , qu'elle étoit bien fâchée de l'avoir fait déployer , & alla du même pas acheter une étoffe une fois plus large , qui ne lui coûtoit qu'un petit écu. — C'étoit avoir la même grandeur d'ame que ma mere. — Il y avoit pourtant cette différence ; c'est que le cas où se trouvoit ma mere ne lui fournissoit pas l'occasion de faire autant l'héroïne. Elle pouvoit au moins compter sur les secours de la sage-femme , & à tout prendre elle pouvoit espérer qu'ils lui seroient utiles. Elle avoit , pendant vingt ans , accouché toutes les femmes de la paroisse , sans qu'on pût lui reprocher , ni négligence , ni

faute , ni accident sinistre. — Ces succès étoient de bon augure.

Ces circonstances ne laissoient pas que d'avoir du poids. — Cependant elle ne pouvoit entièrement dissiper certains scrupules inquiétans qui agitoient mon pere sur le choix qu'avoit fait ma mere. — Je ne parle point de ces sentimens d'humanité, de bienveillance, ni de ces glapiffemens de l'amour paternel & conjugal, qui l'excitoient à ne laisser au hasard dans tout ceci que le moins qu'il lui seroit possible. — Il se sentoit particulièrement intéressé à ce que les choses se passassent bien. — A quelle affliction ne seroit-il pas exposé, s'il arrivoit quelque accident à sa femme & à l'enfant, parce qu'elle seroit accouchée à Shandy? — Il savoit que le monde, qui ne juge jamais que par les effets, l'accableroit de reproches, s'il arrivoit quelque malheur. —
 « Voyez - vous, diroit - on, si cette
 » pauvre madame Shandy eût pu aller
 » accoucher

» accoucher à Londres, ainsi qu'elle
 » en avoit prié son mari à genoux.
 » — Hélas ! cela ne lui seroit pas ar-
 » rivé. — Ce n'étoit pas une si grande
 » affaire, pour avoir la dureté de lui
 » refuser une chose aussi naturelle.
 » Ne lui a-t-elle donc pas apporté assez
 » de bien ? — Voilà ce que c'est ! Et
 » la bonne dame & son enfant, qui
 » seroient encore vivans, sont morts.»

Mon pere savoit qu'il ne pourroit rien répondre à ces exclamations lamentatives du public. Ce n'étoit cependant pas pour se mettre uniquement à l'abri de ces discours, ni même aussi tout-à-fait par tendresse pour sa femme & sa chere progéniture, qu'il se sentoit si inquiet sur tout ce qui pouvoit résulter de cette affaire. — Mon pere avoit des vues étendues. — Il s'y croyoit intéressé pour le bien public, dans la crainte qu'on ne fît un mauvais usage d'un accident malheureux. — Il appréhendoit que les femmes ne se prévalussent d'un tel exemple

pour étendre leur empire. — Elles avoient déjà assez usurpé de droits, pour qu'on se tînt en garde contre elles. N'y avoit-il pas à craindre que la réunion de tant d'avantages rassemblés ne devînt fatale au système du gouvernement monarchique que Dieu même avoit établi dans les familles, lors de la première création des choses ?

Son opinion sur ce point étoit précisément celle du chevalier Filmer. — Il disoit, comme lui, que le plan & l'institution des plus grandes monarchies des parties orientales du monde avoient originairement été formés sur ce modèle, sur ce prototype admirable du pouvoir domestique & paternel. Cela avoit dégénéré peu à peu dans un gouvernement mixte & mélangé, qui, dans les grandes combinaisons des grands états, étoit salutaire ; mais qui étoit dangereux pour les familles, & n'y produisoit ordinairement que du trouble, du désordre & de la confusion.

Frappé de la force de ces raisons particulières & publiques, mon père vouloit un accoucheur. — Ma mère n'en vouloit pas. Mon père prioit, supplioit, faisoit mille instances, pour qu'elle lui permît, seulement cette fois-ci, de choisir pour elle. — Ma mère, au contraire, insistoit sur le privilège qu'elle avoit à cet égard de choisir pour elle-même. — Elle ne vouloit point d'autre secours que celui de la sage-femme. — Que pouvoit faire mon père ? — Il ne pouvoit prendre de repos. — Il raisonnoit avec elle en tout sens ; ses arguments prenoient toutes sortes de couleurs. — Il lui parloit en Chrétien... en Payen... en Turc... en mari... en politique... en père... en patriote... en homme. — Ma mère ne répondoit qu'en femme. — Les raisons de mon père, présentées sous tant de formes, étoient trop fortes pour qu'elle en pût donner d'autres qui les détruisissent. — Leur variété

la déconcertoit. — Que pouvoit donc faire ma mere ? — Oh !... elle avoit l'avantage d'un petit surcroît de chagrin , qui la soutenoit. — C'est un secours auxiliaire qui n'est pas rare dans le ménage : elle auroit sûrement succombé ; mais il lui fut si utile , qu'on ne lutta dans cette dispute qu'à égalité de force ; & l'on chanta le *Te Deum* des deux côtés. — Ma mere fut confirmée dans le choix qu'elle avoit fait , & mon pere pouvoit faire venir un accoucheur , qui , pendant l'opération , auroit la liberté de vider avec lui & mon oncle , M. Tobie Shandy , une bouteille de vin dans une salle de derriere. — On lui donneroit ensuite cinq guinées pour ses peines.

C H A P I T R E X X.

Conseil.

J'Y songe... Il m'est échappé deux ou trois mots dans le chapitre précédent. — S'ils alloient causer quelque méprise ! — Si mes charmantes lectrices alloient s'imaginer que je suis marié ! — Jenni , ma chere Jenni !..... Il ne faudroit que cette expression pour le leur faire croire ! — Elle est si tendre ! Et puis , ces indices de connoissances conjugales , répandues çà & là , pourroient encore fortifier cette idée. — De grace , madame , soyez aussi équitable envers vous qu'envers moi , & suspendez votre jugement jusqu'à ce que vous ayiez des preuves plus claires que celles-ci contre moi. — N'allez pas soupçonner cependant que je sois assez vain , assez peu raisonnable , pour vouloir vous faire penser que ma Jenni , ma chere

Jenni soit ma maîtresse. — Non, — ce seroit tomber dans un autre extrême. — Ce seroit donner à mon caractère un air de licence, qui... & en vérité, il n'y a aucun droit, aucune prétention... C'est l'affiche de tant d'autres? — La seule chose que je veuille vous dire à ce sujet, c'est que cette expression cache un secret impénétrable à l'esprit le plus subtil. — L'Œdipe le plus versé dans l'art de deviner des énigmes, & de combiner les logogryphes, y blanchiroit. — Mais il viendra un moment où ce mystère se développera. — Lisez seulement, madame, quelques volumes de ma vie, & vous serez initiée. — Il est possible que ma chere Jenni soit ma fille. — Considérez!... Je suis né en 1718. — On peut aussi supposer que ma Jenni est mon amie?... Mon amie?... Assurément, madame: qu'y a-t-il donc en cela de si extraordinaire? L'amitié la plus tendre ne peut-elle pas régner

entre les personnes des deux sexes, sans?... Ah! si! M. Shandy. — Mais attendez donc, madame. — Vous pensez ce que je ne veux point dire. — Lisez, lisez ce que disent sur ce point les meilleurs romans François. — Vous serez surprise d'y voir avec quelle variété d'expressions décentes ce sentiment divin est exprimé. *Prenez-y garde! Le cas est intéressant.*

CHAPITRE XXI.

Prenez-y garde! Le cas est intéressant.

LE problème de géométrie le plus difficile à résoudre, me seroit plus aisé à expliquer, que de donner les raisons d'une opinion singulière qu'avoit mon pere. — On ne peut pas nier que ce ne fût un homme de bon sens. — On a même pu voir qu'il avoit de la littérature. Les ouvrages des philosophes, les écrits des poli-

tiques & des historiens ne lui étoient pas inconnus. — On verra encore par la suite qu'il étoit passablement versé dans les querelles des controversistes. — Dans ces querelles ? dit un lecteur colérique, en jettant le livre de côté ; point d'humeur, cela vaut mieux ; mais ayez-en si vous voulez, monsieur. Un lecteur gai ne fera que rire de ces notions non communes de mon pere. — S'il est d'un humeur triste, sombre, grave, il dira que c'est une opinion extravagante, fantasque. — A la bonne heure ; mais il ne se fâchera pas. — Il laissera dire à mon pere, tout à son aise, que le choix des noms de baptême est d'une bien plus grande conséquence que les esprits superficiels ne se l'imaginent.

Il s'étoit formé l'idée que les noms, par une espece de biais magique, avoient, sur notre conduite, sur notre caractère, une influence qu'on ne pouvoit détourner. —

Le héros de Miguel de Cervantes

ne raisonnoit pas avec plus de gravité. — Il n'avoit pas une foi plus ferme. — Il ne pouvoit rien dire de plus sur le pouvoir qu'avoit la négronomie d'avilir ses actions, ou sur le rare privilege que le nom seul de Dulcinée avoit de répandre du lustre & de l'éclat sur ses faits héroïques, que ce que mon pere ne pouvoit dire sur les noms de Trismegiste ou d'Archimede, comparés avec d'autres qui le choquoient. — Combien de Césars, combien de Pompées, par la seule inspiration de ces noms fameux, s'étoient-ils rendu dignes de le porter ? Et combien, ajoutoit-il, a-t-on vu de gens dans le monde qui s'y seroient distingués, si leur caractère, leur génie n'avoient pas été abattus, avilis, sous un nom aussi sot, par exemple, que celui de Nicodème ?

« Je vois à vos regards, monsieur, »
 « disoit mon pere, que vous n'êtes »
 « pas de mon opinion. J'avoue qu'aux »
 « yeux de ceux qui ne l'ont pas bien

„ approfondie , elle a plus l'air d'un
 „ caprice ou d'une bizarrerie , que
 „ d'une chose raisonnable. — Je ne
 „ connois pas encore bien votre ca-
 „ ractere ; mais je crois pourtant le
 „ connoître assez , pour être mora-
 „ lement sûr de ne courir aucun ris-
 „ que à vous proposer un cas, —
 „ Je ne veux point vous faire pren-
 „ dre part à la chose. — Je vous en
 „ fais seulement le juge , & je m'en
 „ rapporte à votre bon sens , & à la
 „ bonne foi de votre examen sur ce
 „ point. — Libre de tous ces petits
 „ préjugés d'éducation qu'ont les hom-
 „ mes ordinaires , vous planez avec
 „ les ailes de la raison. — Vous avez
 „ en même tems trop de générosité
 „ dans l'esprit pour rejeter une opi-
 „ nion , précisément parce qu'elle n'a
 „ pas d'amis qui la soutiennent. —
 „ Eh bien ! votre fils , votre fils chéri !
 „ Cet enfant dont l'humeur si douce ,
 „ si gaie , vous fait tant concevoir
 „ d'heureuses espérances , votre Geor-

„ ge , enfin ; — je vous le demande ,
 „ monsieur , auriez - vous voulu lui
 „ donner le nom de Judas ? Si un
 „ Juif de parrain se fût présenté avec
 „ sa bourse pour vous exciter à souf-
 „ frir qu'on lui imposât ce nom exé-
 „ crable , ne l'auriez-vous pas foulé
 „ aux pieds ?
 „ Votre grandeur d'ame dans une
 „ telle action , votre mépris généreux
 „ de la bourse , vous auroient attiré
 „ les plus grands applaudissemens.
 „ — Mais ce qui relève bien plus
 „ la noblesse d'une telle action , c'est
 „ le principe qui la fait faire ; c'est
 „ ce sentiment de l'amour paternel ,
 „ c'est cette conviction de la vérité
 „ de l'hypothese , que si votre fils
 „ eût été nommé Judas , l'idée de for-
 „ didité & de fourberie , qui est in-
 „ séparable de ce nom , l'auroit ac-
 „ compagné , comme son ombre , dans
 „ toutes les situations de sa vie , &
 „ l'auroit à la fin rendu un avare ,
 „ un coquin , un scélérat , malgré vos
 „ instructions & votre exemple. „

Je n'ai connu personne qui ait pu répondre à cet argument. — Il faut l'avouer. Mon pere avoit une telle maniere de proposer ses raisonnemens, qu'il étoit difficile de lui résister; il étoit né orateur. — La persuasion étoit sur ses levres. — Les élémens de la logique & de la rhétorique lui étoient si familiers. — Il devinoit si bien les foiblesses & les passions de ceux qui l'écoutoient, que la nature étonnée auroit pu se lever, & dire: cet homme est éloquent. — Enfin, soit qu'il fût du bon ou du mauvais côté de la question, il étoit dangereux de l'attaquer. Il n'avoit cependant jamais lu ni Cicéron, ni Quintilien *de oratore*, ni Isocrate, ni Aristote, ni Longin, parmi les anciens... ni Vossius, ni Skioppius, ni Ramus, ni Farnadé, parmi les modernes. — Ce qui est peut-être encore plus surprenant, il n'avoit pas pris la moindre étincelle de subtilité dans les écrits de Crac-kenthorp ou de Burgerfdicius, ni dans aucun

aucun autre logicien, glossateur ou commentateur Hollandois. Il ne savoit pas le moins du monde en quoi consistoit la différence entre un argument *ad ignorantiam*, & un argument *ad hominem*; & je me souviens très-bien, malgré cela, que quand il me mena à l'université, la troupe entiere des savantasses fut étonnée de ce qu'un homme qui ne savoit pas même le nom de ses outils, en fit usage avec autant d'art.

Il s'en servoit certainement le mieux qu'il pouvoit, & il y étoit souvent forcé. — Il avoit tant de notions commi-sceptiques à defendre, qu'il se trouvoit fréquemment aux prises. — Je ne fais d'où elles lui étoient venues; mais je crois qu'elles n'étoient entrées dans son esprit que sur le pied de caprices, de fantaisies, & de vive bagatelle. — Il s'en amusoit un peu de tems; il y aiguisoit son esprit, & puis les renvoyoit à un autre jour.

Je n'avance cependant pas ceci uni-

quement par forme d'hypothèse, ou de conjecture sur les progrès & la consistance de beaucoup d'opinions fort extraordinaires qu'avoit mon pere. — Non. Ce n'est qu'un simple avis que je donne au lecteur sur l'accès indiscret qu'on accorde à de tels hôtes. — Laissez-les paisiblement entrer. — Ils s'impatronisent peu - à - peu dans nos esprits, & font si bien, qu'ils s'en font un asyle, dont on ne peut plus les éloigner. — Ils y fermentent quelquefois jusqu'à l'aigreur : — mais le plus souvent comme la douce passion, — elle badine d'abord, & finit par le plus grand sérieux.

Etoit-ce là le cas de la singularité des idées de mon pere ? Son jugement étoit-il à la fin devenu la dupe de son esprit ? Jusqu'à quel degré avoit-il raison dans quelques-unes de ses notions, malgré leur bizarrerie ? Je ne veux rien décider sur cela ; c'est un point que je laisse à juger au lecteur, à mesure que l'occasion s'en présen-

tera. — Je dirai seulement que, sans savoir comment cette idée s'étoit inculquée si fortement dans son esprit, il ne parloit que du ton le plus sérieux de l'influence des noms de baptême. — La plus exacte uniformité le caractérisoit à cet égard ; & dans son opinion systématique sur ce point, en imitateur des raisonneurs à système, il appelloit à son secours le ciel & la terre. — Il entrelaçoit, tor- doit, courboit, & faisoit plier toute la nature pour soutenir son sentiment. — Enfin, je le répète ; Il étoit là-dessus d'un sérieux dont il n'étoit pas possible de le faire sortir. — Il murmuroit, se fâchoit, perdoit patience lorsqu'il voyoit des personnes, de qualité sur-tout, qui avoient moins d'attention sur les noms de leurs enfans, que d'inquiétude pour savoir si c'étoit le nom de Cupidon ou de Diane, ou de Milord, qu'elles donneroient à leur chien favori.

« Rien, disoit-il, n'est si choquant ;

» cela est accompagné d'un surcroît
 » d'énormité qui révolte. Un homme
 » dont le caractère a été noirci par
 » quelque calomniateur, peut parve-
 » nir à se justifier . . . si ce n'est pas
 » pendant la vie du méchant qui l'a
 » accablé, ce sera après sa mort,
 » mais quand une fois on a donné
 » sans réflexion, un nom vil à quel-
 » qu'un, le tort est irréparable . . .
 » je l'ai vu. C'étoit un petit homme
 » mais il avoit du mérite, du génie.
 » On pouvoit le citer pour la douceur
 » & la pureté de ses mœurs. — Eh
 » bien ! on lui avoit donné saint
 » Maur pour patron Il s'appel-
 » loit Pion. — Devinez, Madame,
 » ce que faisoit dire de lui l'assem-
 » blage équivoque de ces deux noms.
 » — La législation a quelquefois
 » étendu son empire sur les surnoms,
 » elle en a ôté ce qu'ils avoient de
 » choquant, de ridicule ; mais elle ne
 » touche point aux noms de baptême,
 » ils restent inaltérables. »

Mon pere aimoit & détestoit donc
 certains noms. — Il y en avoit d'au-
 tres cependant qui lui étoient indif-
 férens . . . Tels étoient, par exemple,
 ceux de Jean, de Thomas, de Phi-
 lippe ; il les appelloit des noms neutres,
 & disoit, sans vouloir les satyriser,
 que si depuis le commencement du
 monde, il y avoit eu beaucoup de
 fots, de fourbes & de scélérats qui les
 avoient portés, il y avoit aussi eu
 beaucoup d'honnêtes gens qui les
 avoient eus. — Il en étoit de ces
 noms, dans son esprit, comme de deux
 forces égales qui agissent l'une contre
 l'autre en sens contraires. — Il jugeoit
 qu'ils détruiraient mutuellement les
 mauvais effets l'un de l'autre ; & il
 n'auroit pas donné, disoit-il, un noyau
 de cerise pour avoir le choix, ils lui
 étoient égaux. — Il n'attachoit ni bien
 ni mal au nom de Robert, qui étoit
 celui de mon frere. — Mais André
 lui paroissoit une quantité négative
 d'algebre. — Il étoit, disoit-il, pire

que rien. Guillaume étoit un de ses favoris; c'est peut-être à cause des héros de ce nom. — Pour Nicolas, qui marie les filles & fait noyer les matelots, il étoit de l'avis du chevalier de Forbin, qui crioit à son équipage, prêt à être submergé: Sainte pompe! mes amis, sainte pompe!

Mais de tous les noms possibles, il en étoit un qu'il détestoit plus que tous les autres.... Il en avoit conçu l'opinion la plus basse & la plus méprisable..... Il s'imaginait qu'il ne pouvoit rien produire que de vil; & un jour, au milieu d'une dispute, il interrompit subitement son antagoniste, pour lui demander catégoriquement s'il avoit jamais entendu dire, s'il avoit jamais lu, s'il pouvoit assurer de se souvenir qu'un homme qui avoit porté le nom de Tristram, eût jamais fait une action digne d'être citée? — « Non s'écrioit-il avec transport, la chose est impossible. »

Mais à quoi servent au philosophe

le plus subtil, les opinions qui lui sont particulières, s'il ne les publie? Mon pere ne put se défendre de répandre les siennes. — Il céda à la démangeaison d'écrire. — Une savante dissertation sortit de sa plume deux ans avant ma naissance, en 1716; & cet écrit attestera à toute la postérité & ce qu'il pensoit à ce sujet, & l'horreur que lui inspiroit singulièrement le nom de Tristram.

Et quelle ame insensible, en comparant ce point historique de la vie de mon pere, avec le titre de cet ouvrage, ne s'attendrira pas sur ses chagrins? Un homme aussi réglé dans ses mœurs, aussi estimable par ses bonnes qualités, & qui, quoique singulier dans ses opinions, étoit aussi bienfaisant, devoit-il être ainsi ballotté par des revers, joué & tracassé dans ses systèmes par une suite d'événemens contraires à ses souhaits, & qui sembloient ne se réunir uniquement contre lui, que pour insulter à ses spécula-

tions ? Qui pourroit n'être pas touché de voir ce digne & honnête homme accablé de vieillesse , & peu propre à soutenir les coups de la fortune adverse , souffrir dix fois par jour des douleurs aiguës , en appelant Tristram , l'enfant de ses prières ?... Triste dissyllabe , dont le son seul , à ses oreilles , étoit en unisson avec celui de tous les autres noms les plus vils. — Mais je jure ici par ses cendres , que si jamais quelque esprit malin prit plaisir à traverser les desseins des foibles mortels , il devoit exercer son humeur malfaisante dans cette occasion-ci. — Le désastre qui arriva à mon pere , & qui fut cause que je porte le nom de Tristram , mérite d'être connu ; & s'il n'étoit pas nécessaire que je fusse né avant d'être baptisé , je ferois au lecteur la relation de cette catastrophe : mais on voit bien qu'il faut de l'ordre dans les choses.

CHAPITRE XXII.

La Consultation.

MAIS en vérité , madame , je ne vous conçois pas. Quoi ! vous n'avez pas vu dans le précédent chapitre , que je vous ai dit que ma mere n'étoit pas catholique ? Vous lisez donc avec bien peu d'attention ! Moi ? C'est vous-même qui vous trompez : vous ne m'avez rien dit de pareil. — Pardonnez-moi , madame , & je vous l'ai dit aussi clairement que des mots peuvent l'exprimer par une conséquence directe. — Eh bien ! je ne m'en suis pas apperçue ; — il faut apparemment que j'aie passé une page. — Non , madame , vous avez tout lu. J'étois donc endormie ? — Oh ! voilà une défaite que mon amour-propre ne peut pas souffrir. — Que voulez-vous donc ? Est-ce l'aveu que je n'y connois rien ? — Précisément ; & c'est

là ce que je vous reproche. Mais je ne vous en tiens pas quitte pour si peu. J'exige, pour vous punir de cette inadvertance, que vous relisiez le chapitre en entier.

La peine n'étoit pas légère : mais je l'ai imposée à la dame, ce n'étoit ni pour badiner, ni par dureté. — Un bon motif m'y a forcé. Aussi ne doit-elle pas s'attendre à recevoir des excuses de ma part, quand elle aura fini sa tâche. — Quel goût vicieux regne dans presque toutes les lectures ! On court à la recherche des aventures, & on néglige la profonde érudition & les connoissances utiles que l'on pourroit acquérir par la lecture attentive d'un livre tel que celui-ci. — C'est pour fronder ce goût frivole & dépravé, que j'en ai ainsi agi. — L'esprit ne devoit-il pas s'habituer à faire des réflexions sages, à tirer des conséquences curieuses & instructives de ce qu'on lit ? C'est cette précieuse habitude qui faisoit dire à

Pline le jeune, qu'il avoit toujours tiré quelque avantage du livre le plus insipide. — L'histoire des Grecs, des Romains, parcourue avec légèreté, & sans cette tournure d'esprit & d'application, n'est pas plus utile que celle des sept Champions d'Angleterre, ou des douze Pairs de France. —

Mais vous voici déjà, madame. Je crains bien que vous n'ayez encore lu mon chapitre avec trop de précipitation. Qu'en pensez-vous ? Avez-vous remarqué le passage ? La conséquence dont je vous ai parlé, vous a-t-elle frappée ? — Pas plus que la première fois. — Je m'en doutois. Hé bien ! pesez donc l'endroit où j'ai dit qu'il étoit nécessaire que je fusse né avant d'être baptisé. — Mais qu'est-ce que cela signifie ? — O ignorance ! — Ne voyez-vous donc pas que cette conséquence n'auroit pas été juste, si ma mere eût été catholique ?

Le Rituel Romain, madame, permet, en cas de danger, de baptiser

l'enfant avant qu'il soit né, pourvu que l'on puisse voir quelque partie de son corps. — Quelques docteurs de Sorbonne, par une délibération du 12 avril 1733, ont même étendu sur ce point le pouvoir des sages-femmes & des accoucheurs. — Ils ont décidé qu'on pouvoit, par le moyen d'une petite canulle, administrer le baptême par injection, sans voir le moins du monde l'enfant. — Mais, étrange contradiction sur les choses les plus essentielles !... Croyez-vous que S. Thomas d'Aquin, qui avoit une tête si bien organisée pour démêler les fils embrouillés des questions de l'école, eût jugé que la chose étoit impossible ? *Infantes in maternis uteris existentes, baptisari possunt nullo modo.* Les enfans ne peuvent pas être baptisés, tant qu'ils sont dans le sein de leur mere. O Thomas ! Thomas !

Mais, lisez, madame, la piece intéressante qui a décidé ce point de controverse,

controverse, contre l'opinion de ce grand saint. —

Mémoire présenté à Messieurs les Docteurs de Sorbonne.

UN chirurgien - accoucheur représenté à messieurs les docteurs de Sorbonne, qu'il y a des cas, quoique très-rares, où une mere ne sauroit accoucher, & même où l'enfant est tellement renfermé dans le sein de sa mere, qu'il ne fait paroître aucune partie de son corps. — Le chirurgien qui consulte, prétend, par le moyen d'une petite canulle, pouvoir baptiser immédiatement l'enfant, sans faire aucun tort à la mere. — Il demande si ce moyen qu'il propose est permis & légitime, & s'il peut s'en servir dans le cas qu'il vient d'exposer.

Réponse.

Le conseil estime que la question proposée souffre de grandes difficultés. Les théologiens posent d'un côté

pour principe, que le baptême, qui est une naissance spirituelle, suppose une première naissance. Il faut être né dans le monde pour renaître en Jesus-Christ, comme ils l'enseignent. Saint Thomas, troisième partie, quest. 88, art. 11, suit cette doctrine, comme une vérité constante. On ne peut, dit ce saint docteur, baptiser les enfans qui sont renfermés dans le sein de leur mère, & saint Thomas est fondé sur ce que les enfans ne sont point nés, & ne peuvent être comptés parmi les autres hommes; d'où il conclut qu'ils ne peuvent être l'objet d'une action extérieure, pour recevoir, par leur ministère, les sacremens nécessaires au salut: *Pueri in maternis uteris existentes nondum prodierunt in lucem ut cum aliis hominibus vitam ducant, unde non possunt subjici actioni humanae, ut per eorum ministerium sacramenta recipiant ad salutem.* Les rituels ordonnent, dans la pratique, ce que les

théologiens ont établi sur les mêmes matières, & ils défendent tous, d'une manière uniforme, de baptiser les enfans qui sont renfermés dans le sein de leur mère, s'ils ne font paroître quelque partie de leur corps. Le concours des théologiens & des rituels, qui sont les règles des diocèses, paroît former une autorité qui termine la question présente. Cependant le conseil de conscience, considérant d'un côté que le raisonnement des théologiens est uniquement fondé sur une raison de convenance, & que la défense des rituels suppose que l'on ne peut baptiser immédiatement les enfans ainsi renfermés dans le sein de leurs mères, ce qui est contre la supposition présente; & d'un autre côté, considérant que l'on peut risquer les sacremens que Jesus-Christ a établis, comme des moyens faciles, mais nécessaires pour sanctifier les hommes; & d'ailleurs, estimant que les enfans renfermés dans le sein de leurs mères,

pourroient être capables de salut, parce qu'ils sont capables de damnation. — Pour ces considérations, & eu égard à l'exposé, suivant lequel on assure avoir trouvé un moyen certain de baptiser ces enfans, ainsi renfermés, sans faire aucun tort à la mere, le conseil estime que l'on pourroit se servir du moyen proposé, dans la confiance qu'il a que Dieu n'a point laissé ces sortes d'enfans sans aucun secours; & supposant, comme il est exposé, que le moyen dont il s'agit est propre à leur procurer le baptême: cependant, comme il s'agiroit, en autorisant la pratique proposée, de changer une regle universellement établie, le conseil croit que celui qui consulte, doit s'adresser à son évêque, à qui il appartient de juger de l'utilité & du danger du moyen proposé; & comme, sous le bon plaisir de l'évêque, le conseil estime qu'il faudroit recourir au pape, qui a le droit d'expliquer les regles de l'église, & d'y

déroger, dans les cas où la loi ne sauroit obliger, quelque sage & quelque utile que paroisse la maniere de baptiser dont il s'agit, le conseil ne pourroit l'approuver, sans le concours de ces deux autorités. On conseille au moins à celui qui consulte, de s'adresser à son évêque, & de lui faire part de la présente décision, afin que, si le prélat entre dans les raisons sur lesquelles les docteurs soussignés s'appuient, il puisse être autorisé, dans le cas de nécessité, où il risqueroit trop d'attendre que la permission fût demandée & accordée, d'employer le moyen qu'il propose, & qui est si avantageux au salut de l'enfant. Au reste, le conseil, en estimant que l'on pourroit s'en servir, croit cependant que si les enfans dont il s'agit, venoient au monde, contre l'espérance de ceux qui se seroient servis du même moyen, il seroit nécessaire de les baptiser *sous condition*; & en cela, le conseil se conforme à tous

les rituels, qui, en autorisant le baptême d'un enfant qui feroit paroître quelque partie de son corps, enjoignent, néanmoins, & ordonnent de le baptiser *sous condition*, s'il vient heureusement au monde.

Délibéré en Sorbonne, le 10 Avril 1733. *Signé,*

A. Le M...

L. De R...

De M...

Les complimens, s'il vous plaît, de M. Tristram Shandy, à Messieurs le M... de R... & de M... Il espere qu'ils ont bien dormi, la nuit qui a suivi une consultation si ennuyeuse & aussi fatigante. — Mais ne peut-il pas leur demander, si après la cérémonie du mariage, & avant celle de la consommation, ce ne seroit pas un moyen bien plus court & beaucoup plus sûr de baptiser à la fois, par injection, tous les embryons *sous condition*? Cela ne feroit sûrement aucun tort à la mere; & si la chose

étoit faisable, ainsi que le pense M. Shandy, il n'en coûteroit de plus pour se mettre en ménage, que l'achat d'une petite seringue. —

Quel malheur pour mon livre! quel malheur encore plus grand pour la république des lettres, de ce que la démangeaison de ceux qui lisent, les excitent par préférence à chercher dans un livre de misérables petites hystoiettes, qui n'en sont que le frivole ornement! — Nous sommes si portés à satisfaire sur ce point notre impatience, que l'on diroit qu'il n'y a réellement que les parties grossieres & matérielles d'une composition, qui puissent plaire à la plupart des lecteurs. — Les idées subtiles, la communication délicate des sciences s'évaporent en l'air. — La pesante morale s'échappe par en bas, & les unes & les autres sont aussi utiles que si elles étoient restées au fond de l'encrier.

Puisse le lecteur n'avoir pas déjà glissé sur un nombre d'idées aussi fines

& aussi curieuses que celle qui m'a fourni l'occasion de châtier la négligence de la dame dont j'ai parlé ! Je souhaite que cet exemple puisse produire un bon effet , & que les deux sexes puissent apprendre à penser aussi bien qu'à lire.

CHAPITRE XXIII.

Des Découvertes.

QUEL tapage ! quel carillon ! dit mon pere à mon oncle Tobie , après une heure & demie de silence. Que diantre font-ils là-haut ? Ils ne font qu'aller & venir : c'est un bruit ! —

Il faut savoir que mon oncle Tobie étoit assis vis-à-vis de mon pere , à l'autre coin du feu , sa chere pipe , sa pipe sociale à la bouche , & dans la contemplation silencieuse d'une culotte de peluche noire qu'il avoit mise le matin.

Que font-ils , répéta mon pere ? A peine nous pouvons-nous entendre.

Je crois , dit mon oncle Tobie , en ôtant sa pipe de sa bouche , & en la frappant deux ou trois fois sur l'ongle de son pouce gauche , pour en faire tomber les cendres ; je crois que . . . Mais j'y songe. — On ne connoît encore mon oncle , M. Tobie Shandy , que par son nom ; il n'est pas moins essentiel , pour bien comprendre ce qu'il peut avoir à répondre à mon pere , de le connoître par son caractère. — Je vais donc , monsieur , vous en donner au moins une idée superficielle. Ses dialogues avec mon pere y gagneront beaucoup.

J'écris si vite ; — j'ai si peu le tems de me souvenir , ou de chercher des noms , que je ne me rappelle point du tout comment se nommoit celui qui le premier observa que l'air & le climat de l'Angleterre étoient extrêmement variés. — L'observation étoit vraie. On en a conclu que cette va-

riété étoit la cause de cette multitude de caracteres bizarres & fantasques que l'on trouve parmi nous ; mais ce corollaire n'est pas de la même personne. Il a fallu un siecle & demi à la nature pour produire un autre génie qui en fît la découverte. — Qu'on va lentement dans la carrière des sciences ! — On remarqua ensuite , que ce magasin inépuisable de matériaux singuliers , étoit la cause toute naturelle de ce que nous avons de meilleurs comédies que les François , & que toutes celles qu'on a faites , & que l'on fera sur le continent. — C'est du tems du roi Guillaume que l'on fit cette observation , & c'est à Dryden qu'on la doit. — Il la fit & la publia dans une de ses longues préfaces. Addison en devint le champion vers la fin du regne de la reine Anne. — Il la commenta , l'amplifia , la corrobora dans deux ou trois pamphlets de son spectateur ; — peu s'en fallut même qu'elle ne passât pour être de

lui ; mais elle ne lui appartient pas. — J'ai enfin observé , moi , ce 26 mars 1759 , jour de pluie , malgré l'almanach de Liege , entre neuf & dix heures du matin , que si cette prodigieuse irrégularité du climat varie presque à l'infini nos caracteres , elle nous dédommage d'un autre côté , en nous donnant le plaisir de rire à couvert , quand le tems ne nous permet pas de sortir.

Je ne crois pas qu'on me dispute cette observation ; elle est entièrement de moi.

C'est ainsi , mes chers associés , dans la vaste moisson de notre littérature , que par le pas lent d'un accroissement dû au hasard , nos connoissances physiques , métaphysiques , physiologiques , polémiques , chymiques , mathématiques , géométriques , énigmatiques , techniques , biographiques , obstétriques , & cinquante autres branches , qui finissent toutes en *iques* , tendent , depuis plus de deux

siècles, vers le plus haut degré de leur perfection. — Les progrès sur-tout qu'elles ont faits depuis quelque tems, nous annoncent que nous ne sommes pas loin d'atteindre au but.

Et qu'arrivera-t-il quand on y sera parvenu ? Il faut espérer que ce terme mettra fin à toutes sortes d'écrits. — Le manque de toutes espèces d'écrits mettra fin à tous genres de lecture. — La guerre amène la pauvreté, & la pauvreté ramène la paix. — Il en sera de même du défaut de lecture : — il abolira toutes espèces de connoissances : on reverra les tems d'ignorance, & il faudra recommencer. — Nous nous retrouverons dans le même tems où nous étions avant qu'il y eût des livres. Heureuse ! trois fois heureuse époque ! Eh ! que ne suis-je assez heureux moi-même pour que mon pere ou ma mere n'aient pas trouvé plus commode de différer l'ère de mon existence, & de changer peut-être un peu la maniere dont ils l'ont

opérée

opérée ! Vingt-cinq ou trente ans de retard m'eussent au moins donné l'espérance de figurer dans le monde littéraire.

Ce qui me console, c'est que presque tous mes contemporains ont le même droit de se plaindre de l'impétueuse précipitation de leurs peres. —

Mais j'oublie mon oncle Tobie : — Il a eu le tems de secouer les cendres de sa pipe.

Il étoit certainement d'une humeur qui faisoit honneur à notre atmosphere. — Je ne me ferois pas même de scrupule de le ranger parmi les plus illustres productions, sans une petite circonstance qui m'en empêche. — C'est qu'il y avoit en lui une grande ressemblance de famille, & cela annonçoit que la singularité de son caractère venoit plutôt du sang qui couloit dans ses veines, que de l'air ou de l'eau, ou d'aucune modification ou combinaison de ses élémens. — Je me suis

Tome I.

M

souvent étonné de ce que mon pere, pour rendre raison de certains indices d'excentricité, dans ma jeunesse, n'avoit pas saisi cette idée. — Ah ! oui, toute la famille de Shandi étoit d'un caractère original. — Les mâles seulement; car les femelles ! elles n'en avoient point du tout. — Je n'en connois qu'une qu'il faut excepter, & c'étoit ma grand'tante *Dinach*, qui, mariée il y a soixante ans, prit du goût pour son cocher, & son cocher pour elle, & mit dans la famille un étranger que le mari n'attendoit pas. Cette aventure faisoit dire à mon pere, dans l'opinion qu'il avoit sur les noms de baptême, que ma grand'tante avoit de quoi remercier son parrain & sa marraine.

Il paroît sans doute fort extraordinaire. Je fais bien du moins que j'aimerois mieux proposer un logogryphe au lecteur, que de l'exciter à deviner comment & pour quelle cause il arriva que cet événement, passé

depuis long-tems, fut ce qui altéra par la suite la paix & l'union qui régnoient si cordialement entre mon pere & mon oncle Tobie. — On pourroit croire que toute la force de ce malheur se seroit épuisée sur toute la famille, lorsque l'accident arriva. — C'est du moins ce qui est ordinaire. — Mais rien ne s'opéroit dans notre famille comme dans les autres. — Il se peut qu'elle avoit, dans le tems de cet événement, d'autres sujets d'affliction. Les afflictions, comme on sait, nous sont envoyées pour notre bien, & celle-ci peut-être n'avoit encore produit aucun bien à la famille, & le ciel la réservoir pour d'autres tems & pour d'autres circonstances. — Mais je ne décide rien sur ce point. — Je n'aime pas à juger. Je me contente seulement d'indiquer aux curieux quelques-unes des routes diverses où ils peuvent entrer pour parvenir aux premières sources des événemens, & j'évite en cela même le

ton pédantesque des gens à férule, & la manière décidée de Tacite, qui attrape ses lecteurs, après s'être attrapé lui-même. — Je n'agis qu'avec cette modestie officieuse d'un cœur qui s'est entièrement dévoué au secours des profonds scrutateurs. — C'est pour eux que j'écris. — Aussi me liront-ils jusqu'à la fin du monde, si pourtant mes écrits vont jusques-là; & je suis bien sûr qu'il y a des lecteurs qui disent que non.

Je ne décide donc point pourquoi cette cause d'affliction fut exprès réservée pour mon pere, & pour mon oncle, M. Tobie Shandy. — Mais il m'est possible de faire autre chose. Je puis expliquer, avec la plus exacte précision, pourquoi elle fut la cause de leur brouillerie. —

Mon oncle, M. Tobie Shandy, madame, étoit un homme, qui, avec toutes les vertus qui constituent ordinairement le caractère d'un homme d'honneur & de probité, avoit par-

dessus tout cela, & dans le degré le plus éminent, une autre vertu, que l'on insere rarement dans le catalogue des vertus. — C'étoit une modestie naturelle, qui alloit jusqu'à l'extrême. — J'aurois peut-être dû mettre ici de côté l'adjectif: on ne fait effectivement pas trop bien si cette modestie étoit naturelle ou acquise. . . . Mais peu importe, au reste, comment elle lui étoit venue. Il suffit que ce fût réellement de la modestie dans le vrai sens du mot. — Elle avoit même cela de particulier. Ce n'étoit point par les expressions qu'elle se signaloit; mon oncle Tobie ne se piquoit pas d'en savoir faire le choix; elle ne se monroit que dans les choses. — Elle s'étoit emparée de lui, & elle égaloit presque cette aimable délicatesse, cette pureté intérieure d'esprit & d'imagination, qui, dans votre sexe, madame, inspire tant de respect au nôtre. —

Et vous vous imaginez peut-être que mon oncle Tobie avoit puisé sa modestie dans cette source ; qu'il avoit passé la plus grande partie de sa vie avec le beau sexe , & que la connoissance intime de cette belle moitié de la création , & la force de l'imitation de si beaux exemples , lui avoient acquis cette aimable tournure d'esprit ? —

Je suis bien fâché de ne pouvoir le dire ; mais mon oncle Tobie n'échangeoit pas trois mots en trois ans avec le beau sexe , à moins que ce ne fût quelquefois avec sa belle-sœur , la femme de mon pere , & ma mere. — Non , madame , mon oncle acquit sa modestie par un moyen plus extraordinaire. — Un boulet de canon , au siege de Namur , fit sauter d'un ouvrage à cornes , un éclat de pierre qui vint le frapper en plein dans l'aine. Un accident d'un autre genre inspira aussi sur un certain point de la modestie au plus vain des hom-

mes , à Boileau ; mais son aventure n'est pas celle de mon oncle , & la maniere dont cette pierre fatale causa sa modestie , est une histoire intéressante. —

Je voudrois pouvoir vous la raconter à présent ; mais cela n'est pas possible. J'en ferai une épisode , & l'on en saura par la suite toutes les circonstances. — Tout ce que je puis dire maintenant , c'est que la modestie incomparable de mon oncle , subtilisée & raréfiée par la chaleur continuelle d'un peu d'orgueil de famille , le rendoit , dans de certains cas , d'une humeur très-difficile. — Ces deux causes l'affectoient si sensiblement , qu'il ne pouvoit entendre parler de l'aventure de ma tante *Dinach* sans la plus vive émotion. — Un seul mot à ce sujet lui faisoit monter subitement le sang au visage. — Mais quand mon pere , pour éclaircir son hypothese , appuyoit sur cette histoire devant quelques personnes ,

& cela arrivoit souvent, cette rouille infortunée d'une des plus belles branches de la famille, choquoit si fort la pudeur & la modestie de mon oncle Tobie, & le mortifioit à un point qu'il n'y pouvoit résister. — Il tiroit mon pere à l'écart pour lui reprocher l'indécence de son babil. — Il lui offroit tout ce qu'il pourroit lui demander, pourvu qu'il n'en ouvrît pas la bouche.

Jamais frere n'avoit peut-être eu plus de tendresse pour son frere, que mon pere pour mon oncle Tobie. — Il se seroit prêté à tout ce qu'il auroit pu désirer pour le contenter; mais l'affaire dont il s'agissoit étoit toute autre chose. Il n'y avoit pas moyen d'en faire le sacrifice.

Mon pere étoit un philosophe spéculatif & systématique, & cette petite breche de ma tante *Dinach* étoit aussi essentielle pour lui, que la rétrogradation des planetes l'avoit été à Copernic. Les rétrogradations de Vé-

nus dans son orbite fortifierent le systême de cet astronome, & les rétrogradations de ma tante *Dinach* appuyoient le systême de mon pere. Quelle apparence qu'il pût ainsi les abandonner! Un systême ne fait-il pas plus de la moitié de la chere existence d'un philosophe? Mon pere comptoit bien que le sien prendroit pour le moins par la suite le nom de systême Shandyen. —

Mais il étoit peut-être aussi sensible que mon oncle, à tout autre cas qui pouvoit jeter de la honte sur la famille, & ni lui, & j'ose le dire, ni Copernic lui-même, n'auroient jamais parlé de cette histoire, si la vérité ne l'avoit exigé. — *Amicus Plato*, disoit mon pere, *sed magis amica veritas*. Il expliquoit ce passage, à sa façon, à mon oncle Tobie: *Dinach* étoit ma tante, & j'en conviens, disoit-il; mais la vérité est ma sœur.

Cette contradiction, dans l'humeur des deux freres, étoit une source

inépuisable de querelles & de petits chagrins. L'un ne pouvoit pas souffrir qu'on parlât toujours d'une tache aussi désagréable, & l'autre ne laissoit pas passer un jour sans la rappeler.

« Pour l'amour de Dieu, s'écrioit mon oncle Tobie, par la considération, frere, que vous avez pour moi, & par égard pour nous tous, laissez de côté cette histoire de notre tante, & ne troublez point le repos de ses cendres! — Comment pouvez-vous? — Comment est-il possible que vous ayez si peu de sensibilité, si peu de compassion pour le caractère, l'honneur & la réputation de notre famille? — Et de quel poids, disoit mon pere, est tout cela, quand il s'agit de prouver une hypothese? L'existence même d'une famille n'est rien. — L'existence d'une famille!... s'écrioit mon oncle Tobie, en se jetant en arriere dans son fauteuil, & en levant les mains, les yeux &

une jambe. — Oui, l'existence d'une famille, disoit mon pere, & je ne m'en dédis pas. — Combien de milliers d'enfans, chaque année, font naufrage en arrivant dans ce monde, & dont on se soucie aussi peu dans toutes les nations civilisées, que de l'air commun? — une idée, un systême?... Quelle différence, frere, dans les objets de comparaison! — Oui, de la différence, disoit mon oncle; chaque exemple que vous citez est un meurtre, quelle que soit la personne qui le fasse. — Et voilà votre méprise, répliquoit mon pere; car *in foro scientiæ*, il n'y a pas de meurtre, frere, ce n'est que la mort.

Que répondoit à cela mon oncle Tobie? Rien: mais il sifflait quelques notes d'un air qui lui étoit familier. — C'étoit là le canal par où ses passions s'évaporent, lorsque quelque chose le choquoit ou le surprenoit, & sur-tout quand on lui tenoit des

discours qui lui paroissent absurdes. —

Cette espece particuliere d'arguments a échappé, si je ne me trompe, à tous nos logiciens, & à tous leurs commentateurs. — Ils ne l'ont nommée nulle part. — J'ai deux raisons, moi, pour lui donner un nom. — Il faut éviter, autant qu'on peut, toute confusion dans les disputes, & pour cela d'abord j'estime que l'argument de mon oncle mérite d'être aussi distingué de tout autre argument que celui *ad verecundiam*, *ad absurdos ex fortiori*. Et puis je veux que les enfans de mes enfans, quand je reposerai tranquillement dans le tombeau, puissent dire que la tête de leur aïeul s'étoit occupée autrefois de choses aussi utiles que celles de beaucoup d'autres gens; qu'elle avoit imaginé un nom, & qu'elle l'avoit déposé dans le trésor de l'art logique, comme un argument si fort, qu'on ne pouvoit y répondre. — Je veux
même

même qu'ils puissent ajouter que c'est le meilleur des argumens, lorsque le but de la dispute est plutôt d'imposer silence que de convaincre.

J'ordonne donc par ces présentes, à toute la société pédantesque qui professe la logique, de distinguer l'argument de mon oncle par le titre d'*Argumentum fistulatorium*, & non par aucun autre. — Je veux de même qu'il soit placé au rang d'*Argumentum baculinum*, & *Argumentum ad crumenam*, & qu'il en soit traité au même chapitre.

CHAPITRE XXIV.

L'éloge & l'utilité des digressions.

LE savant évêque Hall; — je veux dire le célèbre docteur, Joseph Hall, qui étoit évêque d'Exeter, sous le regne de Jacques premier, nous dit, dans une de ses décades, à la fin de

son Art divin de la méditation, imprimé à Londres en 1610, par Jean Béal, en Aldersgate Street, (on ne peut trop bien indiquer les bons livres) que la chose du monde la plus abominable dans un homme, est de se louer soi-même. — Je suis de l'avis de M. le docteur.

Mais pourtant, lorsqu'après bien des soins, des peines, des réflexions, on est parvenu à faire en maître une chose qui n'avoit point encore été faite, & dont la découverte étoit difficile, n'est-il pas au moins aussi abominable que l'homme qui l'a inventée, perde l'honneur qu'il en peut recueillir, & qu'il sorte de ce monde, en ensevelissant sa gloire avec lui-même? — C'est précisément ma situation. —

Je viens de faire une assez longue digression que le hasard a amenée; & c'est à lui aussi que je dois toutes celles où je suis déjà tombé, à l'exception d'une seule. Ne seroit-il pas

horrible que l'on ne fît pas attention à ce chef-d'œuvre d'habileté digressive? Le lecteur cependant ne s'en sera peut-être pas aperçu. J'en serois assurément fâché. Je ne l'accuserois pourtant point, à cet égard, d'un défaut de pénétration. — C'est plutôt que cette perfection est si rare dans une digression, que l'on ne s'y attend pas. — Mais qu'est-ce donc? Le voici. Mes digressions sont sûrement aussi frappantes qu'elles puissent l'être. Je m'enfuis de mon sujet aussi souvent & aussi loin que celui de tous les écrivains qui fait le plus d'écart. — Mais j'ai soin, en même tems, que ma principale affaire ne soit pas arrêtée pendant mon absence, & c'est ce que ces messieurs ne font sans doute pas ordinairement.

J'allois, par exemple, vous esquifser légèrement les traits extérieurs du caractère bizarre de mon oncle, M. Tobie Shandy. — J'avois déjà même commencé, & voilà tout-à-coup que

ma tante Dinach & son cocher viennent faire errer nos fantaisies dans des millions de milles jusqu'au milieu du système planétaire. — Mais malgré cette escapade, vous avez cependant dû, monsieur, vous appercevoir que l'ébauche de mon oncle Tobie avançoit en même tems peu-à-peu. — Ce n'étoit point encore les grands contours de son portrait ; la chose n'étoit pas possible. — Mais c'étoit un simple croquis, un premier crayon, & mon oncle Tobie, par cette touche, quelque légère qu'elle soit, vous est mieux connu à présent qu'il ne l'étoit auparavant.

C'est par cet art que la disposition de mon ouvrage est d'une espece particulière. — J'y concilie à la fois deux mouvemens contraires, & qui paroissent inconciliables. — Il est en même tems digressif & progressif.

Et ne vous y trompez pas, je vous prie. Cela est bien différent des deux mouvemens de la terre, dont l'un se

fait sur son propre axe dans sa révolution journaliere, & l'autre dans son orbite elliptique, & qui, par ses progrès, forme l'année, & constitue la variété des saisons dont nous jouissons. — Ils m'ont seulement suggéré cette idée. — C'est souvent à des choses qui paroissent fort éloignées de notre sujet, que l'on doit ses pensées les plus brillantes. — L'ouverture la plus frivole produit quelquefois les plus grandes découvertes.

Les digressions sont incontestablement la lumière, la vie, l'ame de la lecture. — Otez-les par exemple de ce livre, il seroit aussi bon de mettre le livre tout-à-fait de côté. — Une langueur accablante, une monotonie insipide régneroit à chaque page ; il tomberoit des mains. — Rendez-les à l'auteur ; il brille, il amuse, il se varie, il chasse l'ennui.

Le seul point est de savoir les manier adroitement, pour qu'elles soient utiles au lecteur & à l'auteur. On ne

conçoit pas l'embarras qu'elles causent ordinairement à un écrivain. — Son sort est digne de pitié. — J'en vois qui commencent une digression, & j'observe que l'ouvrage dès ce moment est arrêté. — Continuent-ils le sujet principal ? Il n'y a plus de digression.

Voilà donc un ouvrage manqué, & il a fait suer sang & eau à l'insipide auteur. — Oh ! ce n'est point ainsi que j'ai agi. J'ai tellement arrangé celui-ci dès le commencement, j'ai tellement combiné le sujet principal & les parties accessoires, j'ai si bien ménagé mes interfections, compliqué & entrelacé les mouvemens digressifs & progressifs, j'ai formé du tout un tel engrenage, que la machine en général n'a pas cessé de mouvoir & d'avancer. — Pas beaucoup, à la vérité : mais qui va toujours & long tems, va loin ; & s'il plaît à la source de tout bien de m'accorder de la santé & du courage, je pourrai con-

tinuer ces mêmes mouvemens pendant plus de quarante ans.

CHAPITRE XXV.

Comment peindre mon oncle Tobie ?

EN vérité, vous n'y pensez pas. Cette idée est folle. Quoi ! vous commenceriez ce chapitre par une absurdité ? Eh ! pourquoi pas ? Tant de livres ne sont pas autre chose dans tout leur tissu ! Oui, monsieur, je dis que si l'on fixoit le miroir de Momus dans le cœur humain, selon la direction que pourroit lui donner cet archi-critique, il s'en suivroit d'abord que les plus sages, les plus graves, les plus fous & les plus légers d'entre nous, seroient forcés, chaque jour de leur vie, de payer, comme en Angleterre, la taxe qu'on a mise sur les fenêtres.

Ce miroir ainsi placé, il seroit aussi facile de saisir & de peindre le caract-

tere d'un homme , que de voir dans une ruche , par le moyen d'un verre dioptrique , les opérations des mouches à miel. Son ame y paroîtroit à découvert. On observeroit tous les mouvemens ; ses artifices , ses caprices , ses vertus , ses vices , ses sensations , ses trémoussemens seroient au grand jour : rien n'échapperoit , & l'on n'auroit plus qu'à prendre la plume , & à écrire ce que l'on auroit vu. Mais un biographe sur la planète où nous sommes n'a pas cet avantage. Que n'est - elle comme Mercure ? Nos calculateurs ont trouvé que la chaleur qui régné dans ce pays-là , est égale à celle du fer rougi , & elle doit avoir , depuis long - tems , vitrifié le corps des habitans. Ce qui enveloppe leurs ames doit être aussi diaphane , aussi transparent que la glace du miroir le plus clair & le plus poli. Il n'y a du moins que le nœud ombilical , plus épais , qui en doive être excepté. — Le nœud ombilical ?

— Oui , madame , & cela est physique. Je défie à la philosophie la plus subtile de me démontrer le contraire. Mais hors ce point , plus sombre , ces ames doivent être tout - à - fait au bivac. — Je ne parle cependant que des jeunes ames. Celles dont les corps , parvenus à la vieillesse , sont plissés par les rides , ne sont pas de même. Les rayons du soleil , en les traversant , souffrent alors une réfraction monstrueuse , & ne reviennent à l'œil qu'après avoir parcouru une foule de lignes obliques & tortueuses qui empêchent qu'un homme ne puisse être vu.

Hélas ! les hommes de Mercure sont presqu'alors comme les nôtres. — Nos esprits ne brillent certainement pas à travers le corps. — Il est enveloppé d'une étoffe épaisse & opaque , qui s'oppose à la perspicacité de l'œil le plus perçant ; & que faire ? Il faut absolument chercher d'autres moyens pour définir le caractère spécifique de chacun.

Combien n'en a-t-on pas imaginé ? Les uns ont décrit leurs caractères avec des instrumens à vent. — Virgile en parle dans ses aventures de Didon & d'Enée ; mais ce moyen est aussi trompeur que le souffle de la renommée : il n'annonce qu'un génie resserré. — Je n'ignore pas que les Italiens, par le *fortè* & le *piano* d'un instrument à vent dont ils se servent, & qu'ils disent infailible, se vantent d'atteindre à une exactitude mathématique dans la description d'une espèce particulière de caractère qui se trouve parmi eux. — Je n'ose dire ici le nom de l'instrument : nous l'avons parmi nous, & cela suffit ; mais ne vous en servez jamais pour dessiner.

Ceci est énigmatique.

Et je lui ai donné cette tournure à dessein pour le peuple.

C'est la raison, madame, qui m'engage à vous prier de lire cet endroit avec rapidité. Je ne voudrais pas que vous vous arrêtassiez à faire

des recherches dans votre imagination. —

Les médecins ?.... Mais à quoi leur sert la curieuse avidité qu'ils montrent à considérer certaines choses ? — Il faudroit au moins qu'ils prissent aussi une esquisse des réplétions des hommes qui passent par leurs mains... Ce n'est pas assez d'examiner ce qui s'échappe : avis à la faculté. Ses doctes soutiens pourroient peut-être parvenir, avec ces précautions, à tracer des caractères passables.

Mais je trouve un inconvénient à cette méthode. — Les exhalaisons qui, dans un des procédés, s'éleveroient de la palette, pourroient bien rendre la tâche plus pénible, & forcer le savant artiste à détourner ses yeux.

Voilà bien des expédiens : mais il y a beaucoup de personnes qui n'en veulent pas. Ce n'est point parce qu'elles trouvent, pour réussir, des ressources dans la fécondité de leur génie. Leurs maîtres dans l'art de la

Pentagraphie (1), leur ont découvert des *manieres de faire* particulieres, & il leur est bien plus commode de les suivre, que de se donner la peine d'en chercher d'autres. — Observez cependant que ces copistes serviles sont vos plus grands historiens.

Voyez d'abord celui-ci. Il est occupé à tirer un caractère dans toute son étendue naturelle, mais dans une attitude opposée à la lumière. — Il gêne, il défigure la personne qu'il veut peindre.

Cet autre vous tient dans la chambre obscure, & vous êtes sûr qu'il ne vous représente qu'avec quelques-unes de vos attitudes les plus ridicules. — Il vous contrefait, vous mutile....

Oh! que ce n'est point ainsi que j'agirai pour vous décrire le caractère de mon oncle M. Tobie Shandy! Je

(1) Pentagraphe, instrument propre à copier des estampes & des tableaux dans toutes sortes de proportions.

donnerois,

donnerois, moi, dans ces erreurs? Non, non. Aussi suis-je bien résolu de n'emprunter le secours d'aucune machine pour le peindre. — Je ne souffrirai point que mon pinceau se laisse diriger par aucun des instrumens à vent qui aient jamais soufflé en-deçà ou au-delà des Alpes. — Je ne déroberai rien à son médecin. — Mais son cheval de course, son *dada*, son cher *califourchon*, ou, pour parler sans figure, ses caprices, c'est là ce qui me servira à le caractériser.

CHAPITRE XXVI.

Nous y viendrons.

QUE ne suis-je moins sûr que le lecteur s'impatiente de connoître le caractère de mon oncle Tobie? — Je commencerois par le convaincre qu'il n'y a point de meilleur moyen, pour réussir à le faire connoître, que celui que j'ai choisi.

Tome I.

O

Je ne peux pas dire que les actions réciproques d'un homme & de son califourchon se fassent de la même manière que l'ame & le corps agissent l'un sur l'autre. — Cependant il y a entre eux une espece de communication qui y ressemble beaucoup, & cela s'opere peut-être à la manière de l'électricité des corps. — Les parties les plus subtiles & les plus déliées du cavalier s'échauffent, s'exaltent & touchent immédiatement au bâton, & le cavalier, dans un long voyage, & par une longue friction, est lui-même pénétré à son tour de ce qui s'exhale de son *dada* chéri : vous voyez, mon ami, ce qui en résulte. — Si l'on peut faire une description exacte de la nature de l'un, les notions que l'on peut prendre sur l'autre, sont sûres.

Or, est-il, que le califourchon que montoit mon oncle, étoit, selon moi, plus qu'un autre, digne d'être décrit à cause de sa singularité? — On auroit effectivement pu aller d'Yorck à Dou-

vres, de Douvres à Penzance (1), & de Penzance encore une fois à Yorck, sans rencontrer son pareil sur la route; & si par hasard on en eût apperçu quelqu'un qui eût seulement de son air, il auroit fallu s'arrêter pour le contempler, quelque pressé qu'on eût été. — Sa démarche, sa figure étoient si singulieres, si extraordinaires, il ressembloit si peu dans son espece à quelque autre espece que ce soit, qu'on auroit aisément douté de ce que c'étoit. Mais, à la mode de ce philosophe, qui, pour renverser le systême de ce fou de Zénon d'Elée, qui nioit qu'il y eût du mouvement, ne fit que marcher devant lui; mon oncle Tobie, pour prouver que son califourchon étoit réellement un califourchon, ne se servoit d'autre argument que de monter dessus, & de le faire courir. — Il lais-

(1) Ville de Cornouaille.

soit aux passans à décider le point en question.

Mon oncle Tobie le montoit avec tant de plaisir..... Il portoit si bien mon oncle Tobie, qu'il s'inquiétoit fort peu de ce que le monde disoit & pensoit de lui à ce sujet.

Mais il est tems cependant, ou jamais, que je vous en fasse la description. — Une chose encore pourtant, avant tout! — Souffrez que je vous apprenne comment mon oncle Tobie en fit l'acquisition. J'aime à procéder régulièrement dans ce que je fais.

CHAPITRE XXVII.

Un peu de patience.

LA blessure que mon oncle Tobie reçut dans l'aine, au siege de Namur, le rendit absolument incapable de servir; on le renvoya en Angleterre pour se faire guérir. —

Il se trouva réduit à passer quatre années entières, tantôt dans son lit, tantôt dans sa chambre. — Il souffroit horriblement. — Les exfoliations successives de l'os pubis, & du bord extérieur du coxendis, étoient la cause, madame, des douleurs aiguës qu'il ressentoit. — Ces deux os avoient été terriblement brisés, & l'irrégularité de la pierre détachée du parapet, y avoit autant contribué que sa grosseur, quoiqu'elle fût très-grosse; — ce qui faisoit dire au chirurgien que la pesanteur de la pierre avoit fait plus de tort à l'aine de mon oncle Tobie, que la force avec laquelle elle l'avoit frappé. — Et c'est un grand bonheur, ajoutoit-il.

C'est dans ce tems-là que mon pere commençoit à monter sa maison de commerce à Londres. — Les deux freres étoient unis par l'amitié la plus cordiale. — Mon pere craignit que mon oncle Tobie ne fût pas si bien soigné ailleurs que chez lui, & il

lui céda le plus beau & le plus commode de ses appartemens. . . Mais ce qui marquoit encore son affection, c'est qu'il ne venoit pas un ami, pas une connoissance à la maison, qu'il ne les menât voir son frere Tobie, pour le dissiper & l'amuser par leurs propos.

L'histoire de la blessure d'un militaire en soulage la douleur. — C'étoit du moins l'idée de tous ceux qui venoient voir mon oncle, & la conversation se tournoit presque toujours sur ce sujet; — ensuite sur le siege. —

On s'imagine bien que ces discours plaisoient beaucoup à mon oncle. Il est même sûr que sans quelques embarras imprévus qu'ils lui causerent, il en auroit reçu beaucoup de soulagement; mais ces contre-tems furent terribles. — Ils augmentèrent sa douleur; sa guérison fut prolongée de plus de trois ans, & s'il n'avoit heureusement trouvé lui-même un expédient pour se tirer d'affaire, ils l'au-

roient fait descendre dans le tombeau. —

Il vous est sûrement impossible de deviner de quelle nature étoient ces embarras cruels de mon oncle Tobie. — Si vous le pouviez, j'en rougirois, & ce n'est ni en parent, ni en homme, ni en femme. — J'en rougirois comme auteur. — Je suis si flatté de ce que le lecteur, jusqu'à présent, n'a pu prévoir la moindre chose de ce que j'allois dire! — Et quelle honte ne seroit-ce pas pour moi si je lui préparois le moyen d'être plus pénétrant? Je suis, sur ce point, d'une humeur si singulière, si délicate, si susceptible, que je déchirerois la page que je vais écrire, si vous pouviez seulement, monsieur, faire une conjecture probable sur ce que j'y dirai. Mais qu'ai-je à craindre? Sais-je moi-même ce qui sortira de ma plume? —

CHAPITRE XXVIII.

Enfin nous y voilà.

OUI & non ; c'est selon ce que vous lui voulez , disoit Sganarelle. — La réponse étoit équivoque , & le drôle avoit apparemment voyagé en Gascogne ou en Irlande. Pour moi , monsieur , je vous demande , dans les mêmes termes , une réponse qui ait un peu plus de franchise. Avez-vous lu l'histoire des guerres du roi Guillaume , ou ne l'avez-vous pas lue ? Mais si je vous disois oui ? En ce cas , je... Mais si c'étoit non ? Point de biais , je vous prie. — Au reste , si vous l'avez lue , je ne fais simplement que vous rappeler , & si vous ne l'avez pas lue , je vous apprends qu'une des plus mémorables attaques du siège de Namur se fit par les Anglois & les Hollandois , sur la pointe de la contr'escarpe , avancée au-de-

vant de la porte saint Nicolas. — Rien n'est peut-être plus intéressant. La pointe de la contr'escarpe couvroit la grande écluse , & les Anglois se trouverent exposés à tous les dangers du feu qui partoit de la contre-garde & du demi-bastion de Saint-Roch. — Je vous assure qu'il n'y faisoit pas bon. Le succès de cette chaude dispute fut , que les Hollandois se logerent dans la contre-garde ; — les Anglois de leur côté s'emparerent du chemin couvert de la porte saint Nicolas. Les officiers François , l'épée à la main , sur le glacié , & avec toute la bravoure qu'ont des officiers François , s'opposerent inutilement à cette impétuosité de courage. — La contre-garde & le chemin couvert furent emportés ; les gazettes en parlerent dans le tems.

Mais des gazettes ne sont que des gazettes. Mon oncle Tobie avoit été témoin oculaire de cette action , & cela valoit bien mieux. — Il n'étoit

jamais plus éloquent, plus exact, plus minutieux dans ses détails, que quand il en faisoit la relation. On dit que l'on exprime bien ce que l'on conçoit bien. C'étoit cependant là l'embarras de mon oncle Tobie. Un autre n'en eût peut-être pas eu; mais lui vouloit faire suivre à ses auditeurs les progrès de l'attaque, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il étoit par conséquent obligé de leur parler de scarpe, de contr'escarpe, de glacis, de chemin couvert, de demi-lune, de ravelin, & c'étoit-là où il s'embrouilloit. Comment leur faire saisir la différence qu'il y avoit entre tous ces ouvrages? La difficulté d'être intelligible & de leur donner des idées claires, lui causoit des peines inexprimables; & si mon cher oncle Tobie ne murmuroit pas contre la pauvreté de la langue, il se faisoit au moins des reproches de ne pas la savoir assez bien.

Les amateurs qui en parlent, con-

fondent souvent les termes eux-mêmes, & mon oncle Tobie ne devoit pas se fâcher si fort; mais il auroit voulu ne point ennuyer ceux qui l'écoutoient.

Il est sûr qu'à moins qu'ils n'eussent beaucoup de pénétration, ou qu'il ne fût lui-même dans une heureuse veine, il lui étoit presque impossible de n'être pas obscur.

L'endroit sur-tout qui le désoloit le plus, étoit l'attaque de la contr'escarpe de la porte saint Nicolas. Cet ouvrage s'étendoit depuis le bord de la Meuse jusqu'à la grande écluse, & le terrain, dans cet espace, étoit de tous côtés si entre-coupé de digues, de tranchées, de fossés, d'éclusettes... Oh! c'est là qu'il se trouvoit perdu, arrêté, sans savoir de quel côté il pourroit aller & venir, s'il avanceroit, s'il reculeroit... Dans cette situation critique, il étoit souvent forcé d'abandonner son récit.

Le chagrin que ses contre-tems lui

causoient ne peut se concevoir. Mon pere, par amitié pour lui, faisoit circuler sans cesse de nouvelles connoissances & de nouveaux curieux dans son appartement. On lui parloit de sa blessure. De sa blessure, on passoit au siege, & du siege à ses particularités; & si tout cela amusoit mon oncle Tobie, mon oncle Tobie ne s'en trouvoit pas moins désespéré de ne pouvoir faire comprendre ce qu'il vouloit dire.

Ce n'est pas cependant qu'il manquât de présence d'esprit. Il savoit tout aussi-bien qu'un autre conserver toutes les apparences: mais quand il ne pouvoit sortir du ravelin sans entrer dans la demi-lune, ni quitter le chemin couvert sans passer dans la contr'escarpe, ni franchir la digue sans courir le risque de tomber dans le fossé, on conçoit qu'il avoit bien des raisons de se chagriner, & de murmurer intérieurement. Ces petits acci-

dens,

dens, par malheur, lui arrivoient fort souvent.

Si vous n'avez pas lu Hippocrate, ô mon cher lecteur! je ne doute point que des déplaisirs aussi minces ne vous paroissent des bagatelles; mais ne prononcez point, s'il vous plaît, sans connoissance de cause. On juge presque toujours mal quand on n'est pas instruit. — Lorsqu'on fait un peu son Hippocrate, ou que l'on connoît seulement le docteur T. . . . on fait de reste que les passions & les affections de l'esprit ont les plus grandes influences sur la digestion. Pourquoi, je vous prie, n'en auroient-elles pas aussi-bien sur une blessure, que sur un dîner?.. C'étoit ce qu'éprouvoit mon oncle Tobie. Les paroxismes, les redoublemens aigus de la douleur augmentoient à toutes les heures du jour, par le désagrément de ne pouvoir s'expliquer aussi-bien qu'il l'auroit désiré.

Il avoit beau faire, sa philosophie lui refusoit sur ce point ses secours;

peut-être même ne les souhaitoit-il pas.

Enfin, après trois mois de peines, il résolut de s'en débarrasser d'une manière ou d'autre.

Un matin, qu'il étoit couché sur le dos, seule attitude que sa blessure dans l'aîne lui permettoit de prendre, il lui vint tout-à-coup une idée. C'est que, s'il pouvoit trouver une exacte & ample description des fortifications de la ville & de la citadelle de Namur & des environs, cette découverte le soulageroit infiniment. Les environs sur-tout étoient de conséquence. C'est à trente toises de l'angle tournant de la tranchée, vis-à-vis de l'angle saillant du demi-bastion de Saint-Roch, qu'il avoit reçu sa blessure. Quel plaisir pour lui, quand il en seroit là, de pouvoir ficher une épingle dans l'endroit même où la pierre l'avoit frappé!

Ce qu'il desiroit lui réussit. Il eut une belle carte; & délivré dès ce mo-

ment, d'une multitude d'explications aussi pénibles que difficiles, il n'eut presque autre chose à faire que des démonstrations. — Mais le gain le plus agréable, le plus précieux qu'il y fit, fut un goût décidé pour l'architecture militaire.... Il ne pensoit, ne lisoit, ne parloit que de fortifications. — Les fortifications devinrent sa marotte chérie. — C'étoit son ame, sa vie.

CHAPITRE XXIX.

Ce qu'on a déjà vu.

J'AIME assez le dieu Comus; je loue les bienfaitantes ames qui lui font des sacrifices, & qui invitent leurs amis à y participer. — Vive la bonne chère! — vive le bon vin! & vive le bon feu, quand il fait froid! — Avec tout cela, cependant, il faut de la précaution. Je connois des gens, qui, faute de savoir arranger les cho-

ses, ne font la dépense d'un repas, que pour se faire moquer d'eux, & donner prise aux sarcasmes. C'est ordinairement de ceux qui n'y sont pas invités que viennent les épigrammes; ils cherchent à se venger, par le ridicule, du petit chagrin d'avoir été oubliés. Mais bien souvent aussi elles partent d'un convive. Ayez plus d'attention pour les autres que pour lui. S'il est enclin à la critique, soyez sûr qu'il se dédommage de cette préférence pendant le tems même qu'il dîne à vos dépens. — Rien n'est si sot que de s'exposer à ces disgraces.

Il est si facile de les éviter!.... Faites comme moi, mes amis. On n'a pas toujours des cartes toutes prêtes, pour inviter M. un tel, & M. un tel & M. un tel.... Mais en revanche, j'ai toujours eu une demi-douzaine de couverts de plus pour les survenans; & vienne qui pourra, il est bien reçu. Je fais ma cour ensuite à tous..... Soyez les bien arrivés,

messieurs. Je vous baise les mains; je suis enchanté de vous voir. Il n'y a point de compagnie qui me fasse plus de plaisir. — Agissez, je vous prie, sans façon; vous êtes ici chez vous: point de gêne. Allons, mettons-nous à table, buvons frais, & vive la joie!

Six couverts surnuméraires! Un de plus, me disois-je, ne seroit pas inutile, & j'étois tenté de pousser ma complaisance jusques-là. Mais un jour que la demi-douzaine étoit remplie, un de mes amis me dit que la chose étoit assez bien.... Ce n'étoit point un de ces railleurs de profession; mais il l'étoit par caractère.... Eh bien! eh bien! dis-je, votre éloge ne m'excite que davantage. J'aurai le couvert de plus à la première occasion, & l'année prochaine, Dieu aidant, j'en aurai un plus grand nombre....

Mais, monsieur, comment se peut-il que M. Tobie Shandy, votre oncle, un vieux militaire, & qui, se-

lon vous-même, n'étoit pas un idiot, eût la tête si lourde, si embarrassée, si...?... Que vous importe?... Ma foi! allez-y voir.

C'est ainsi, monsieur le critique, que je pourrois vous répondre; mais je sens que cette réponse ne seroit pas honnête. Elle ne peut d'ailleurs convenir qu'à un homme qui n'a pas la force de donner une raison claire & satisfaisante des choses, ou qui ne peut pas approfondir les causes premières de l'ignorance & de la confusion qui regnent dans l'esprit humain. — Que mon oncle Tobie l'eût faite, à la bonne heure. Elle pouvoit lui convenir. Il étoit militaire; il avoit du courage, de la bravoure; & telle qu'elle fût, il pouvoit la faire trouver bonne. — Mais mon oncle Tobie, dans ces sortes d'occasions, ne répondoit ordinairement qu'en sifflant son air favori, son cher *Lila-Burello*, & je gage que c'eût été là sa réponse..... Mais, je l'avoue, j'en conviens, je

le répète, cette réponse ne me convenoit pas. — Il est bien clair effectivement que j'écris en homme qui a de l'érudition. Mes comparaisons, mes allusions, mes commentaires, mes métaphores... tout cela sent l'érudition. Ne faut-il pas que je soutienne mon caractère, & que je le contraste d'une manière convenable? Que deviendrois-je, bon Dieu? Je serois, monsieur, un homme perdu, si je me démentois. Au moment où je tâcherois de prévenir le babil indiscret d'un critique, deux autres se prépareroient à me tomber sur le dos. — Et voilà pourquoi je réponds ainsi. —

— Dites-moi, je vous prie, monsieur, si dans le nombre des livres, dont la lecture vous a occupé, vous avez lu l'Essai de Lock sur l'entendement de l'esprit humain? — Ne me répondez pas, de grace, avec trop de précipitation. — Je connois une foule de gens qui citent ce livre, sans l'a-

voir jamais lu. — J'en connois une foule d'autres qui l'ont lu sans l'entendre. — Il se pourroit, sans miracle, que vous fussiez même dans le dernier cas. Je n'écris, comme vous savez, que pour instruire. Eh bien! je vous dirai, en trois mots, ce que c'est que ce livre. C'est une histoire. Une histoire? Oui, monsieur. Mais de qui? de quoi? de quand? Doucement! quelle pétulance! C'est histoire de ce qui se passe dans l'esprit humain. — Ecourez à présent un avis. Si vous avez vous-même l'esprit, lorsque vous parlerez de ce livre, d'en dire autant que je viens de vous en dire. Autant? Vous entendez? Je ne dis pas plus; cela vous suffira, croyez-moi, pour figurer passablement dans une assemblée de métaphysiciens.

— Que ceci, pourtant, ne soit dit qu'en passant! —

Mais si vous voulez vous hasarder

à me tenir compagnie, si vous voulez vous enfoncer dans les profondeurs de cette matière, je vous y ferai faire de grandes découvertes. Vous apprendrez d'abord que l'obscurité & la confusion qui régnerent dans l'esprit de l'homme, ont trois causes.

C'est d'abord, mon cher monsieur, d'avoir les organes durs; rien n'y pénètre. S'ils sont au contraire, trop flexibles, trop souples; les objets ne font sur l'esprit que des impressions légères qui ne s'y gravent point; c'est la seconde cause: & la troisième vient quelquefois de ce que la mémoire est comme un crible qui ne peut rien retenir. J'aurois bien pu trouver une autre comparaison; mais il faut que celle-ci passe. — Suivez-moi maintenant, ou plutôt appellons Finette. — Mais que voulez-vous faire de la fille de chambre de ma femme? . . . Eh bien! ne l'appellons pas. Figurez-vous pourtant qu'elle est ici. Je gage que je vais jeter tant de

clarté sur cette matière, que Finette la comprendra tout aussi-bien que Mallebranche. — Finette vient d'achever la lettre qu'elle écrivoit à La-fleur, & vous la voyez fouiller dans sa poche droite. . . . Prenez, je vous prie, cette occasion de réfléchir que les facultés des organes de la perception ne peuvent être ni mieux figurées, ni mieux expliquées, que par cette seule chose que cherche Finette. — Vous voyez ce que c'est; vos organes ne sont sans doute pas assez épais, pour que je sois obligé de vous dire qu'elle cherche, monsieur, un petit morceau de cire d'Espagne. . . . La cire fond; elle tombe sur la lettre. — Mais voyez ce qui doit arriver, si Finette tâtonne trop long-tems pour avoir son dé, & que la cire se durcisse pendant ce tems. — Il est clair que la cire ne recevra qu'imparfaitement l'empreinte de son dé, si elle n'y emploie que la même force. — Finette, au lieu de cire qui se sèche, n'en a-

telle que de molle, de flexible? Autre inconvénient. La cire recevra l'empreinte; mais pour combien de tems? Le plus léger frottement l'effacera. — Supposons que la cire soit bonne, que le dé soit bien piqué; mais que Finette l'applique sur la cire avec trop de précipitation, parce que sa maîtresse la sonne. . . . Avouez, monsieur, que le cachet de Finette ne ressemblera, dans aucun de ces cas, à son prototype?

Eh bien! il faut savoir maintenant qu'il n'y avoit pas un de ces cas qui fût la vraie cause de la confusion que l'on remarquoit dans les discours de mon oncle Tobie. C'est pour cela que j'en ai parlé si long-tems. — J'ai voulu imiter les plus grands physiologistes, pour faire voir d'où elle ne provenoit pas.

Mais n'a-t-on pas vu que j'ai indiqué d'où elle provenoit? Quelle source intarissable d'obscurités pour le passé, le présent & le futur! l'inconf-

tance & la mobilité des mots ont toujours jeté dans l'embarras l'entendement le plus subtil, le plus pénétrant, le plus élevé. — On croit concevoir une chose. . . . Un mot survient, & vous voilà arrêté tout court.

L'histoire littéraire des siècles passés en fournit mille exemples. Quelles terribles disputes les mots n'ont-ils pas occasionnées & perpétuées ! Quels torrents d'encre & de fiel n'ont-ils pas fait couler ! — Pour moi, qui suis de bon naturel, je n'en puis pas lire les terribles relations sans répandre des larmes.

Critique modéré, pesez tout ceci ! Considérez par vous-même combien de fois vos discours, vos écrits, vos connoissances ont souffert par cette seule cause ! — Rappelez-vous de quels débats, de quel bruit les écoles ont retenti au sujet du pouvoir & de l'esprit, des essences & des quintessences, des substances & de l'espace ! Ne voulez-vous point vous ressouvenir

ressouvenir de ces misères humaines ! Hélas ! on vous a peut-être quelquefois traîné au barreau. Quelle abondance de paroles sur des mots qui n'ont point de signification déterminée, & que personne n'entend ! Vous en avez frémi ! Ne soyez donc point surpris des embarras de mon oncle Tobie, & laissez couler une larme de compassion sur son escarpe & sur sa contr'escarpe, sur son glacis & sur son chemin couvert, sur son ravelin & sur sa demi-lune. Ce ne fut point par idée qu'il courut risque de la vie en envenimant sa blessure ; ce fut par des mots.

CHAPITRE XXX.

Trop est trop.

MON oncle Tobie n'eut pas si-tôt son plan des fortifications de Namur, qu'il se mit à l'étudier avec le plus grand empressement. Il n'y avoit rien

de plus intéressant pour lui que sa guérison ; elle dépendoit du calme des passions de son esprit , & il étoit absolument nécessaire qu'il se rendît tellement maître de son sujet , que , lorsque l'occasion s'en présenteroit , il en pût parler sans émotion.

Il y donna quinze jours dans l'application la plus constante. Au bout de ce tems , à l'aide de quelques explications qui étoient sur la marge , & de l'architecture militaire de Gobésius , traduite du Flamand , il parvint à donner à ses discours une clarté dont on pouvoit être satisfait ; ce n'étoit cependant là que le premier degré. Deux mois de plus n'étoient pas écoulés , que mon oncle Tobie planoit , pour ainsi dire , sur son sujet. Il auroit pu faire , au besoin , & dans le plus grand ordre , l'attaque de la contr'escarpe avancée. Plus initié dans l'art que le premier motif qu'il avoit eu ne l'exigeoit , il pouvoit à son gré passer la Meuse & la Sambre , insulter

les lignes de Vauban , se porter sur l'abbaye de Salsines , revenir sur ses pas , & donner aux curieux qui l'écoutoient , une relation aussi distincte de chaque opération du siege , que de l'action où il eut l'honneur de recevoir sa blessure à la porte Saint-Nicolas.

Mais le desir d'apprendre est comme la soif des richesses , qui devient plus âpre à mesure qu'elle se satisfait. — C'est ce qu'éprouvoit mon oncle Tobie. Plus il étudioit sa carte , & plus il prenoit de goût à l'étude de l'art. C'étoit une source délicieuse où il buvoit à longs traits , sans cependant pouvoir éteindre l'ardeur qui le devoit. Les fortifications de Namur ne furent bientôt plus suffisantes. La première année qu'il fut obligé de passer dans sa chambre , n'étoit pas encore entièrement révolue , qu'il n'y avoit peut-être pas une seule ville fortifiée en Flandre & en Italie dont il ne se fût procuré le plan. Il en lisoit les

descriptions ; il les comparoit & les combinait avec l'histoire des sièges qu'elles avoient soutenus , avec les ouvrages anciens & modernes qui en faisoient la force. Il y avoit tant d'appétit , il s'y portoit avec tant de plaisir , qu'il oublioit sa blessure , son dîner , & jusqu'à lui-même.

Mon oncle Tobie , la seconde année , se procura les ouvrages de Ramilli & de Canateo , traduits de l'Italien. Il se donna Stévinus , Marolis , le chevalier de Ville , Lorini , Cohorn , Shecter , le comte de Pagan ; il acheta le maréchal de Vauban , M. Blondel : il fit enfin une collection si ample d'ouvrages sur l'architecture militaire , que Don Quichotte n'avoit peut-être pas une suite plus nombreuse de livres de chevalerie , lorsque le curé & le barbier firent l'invasion de sa bibliothèque.

Mais tout cela ne suffisoit pas. Mon oncle Tobie , dans la troisième année , vers le mois d'août 1699 , jugea qu'il

ne pouvoit se dispenser de prendre quelque teinture de l'artillerie. — Il voulut , comme de raison , puiser ses connoissances dans la source primitive. — Il lut pour cela les œuvres de Tartaglia. Il passe pour être le premier qui ait découvert qu'un boulet de canon , dans sa course progressive , ne décrit pas une ligne droite. Mon oncle Tobie voulut donc le lire , & il prouva à mon oncle Tobie qu'il étoit absolument impossible que le boulet conservât cette direction dans toute sa route.

— La recherche de la vérité est sans fin. —

Mon oncle Tobie ne fut pas si-tôt convaincu de la route que le boulet ne tenoit pas , qu'il se mit dans l'esprit de savoir la route qu'il tenoit. Alors , nouveaux auteurs , nouvelle lecture , nouvelle application. L'ancien Maltus tomba d'abord dans les mains de mon oncle Tobie ; vint ensuite Galilée , puis Toricelli. Là , par

certaines règles géométriques & démonstratives, mon oncle Tobie trouva que le boulet décrivait une ligne parabolique. Il trouva que le paramètre, ou le côté droit de la section conique de cette ligne étoit à la quantité, en raison directe, comme toute la ligne au double de l'angle d'incidence, formé par la culasse sur un plan horizontal, & que le semi-paramètre... Arrêtez ! mon cher oncle Tobie, arrêtez ! n'avancez pas un pas de plus dans ce sentier épineux ! Il est hérissé de difficultés ; c'est un labyrinthe d'où l'on ne peut sortir qu'avec mille peines. Dans quels embarras inextricables ne vous jetteroit pas la vaine poursuite de ce fantôme qui vous paroît si charmant, & que vous appelez la science ? O mon oncle ! fuyez, fuyez - le comme un serpent dangereux. Est-il donc si nécessaire qu'avec votre blessure dans l'aîne, vous passiez des nuits entières ? que vous vous échauffiez le sang ? que vous vous

rendiez étique ? Hélas ! vous ne ferez qu'empirer ; vos symptômes deviendront plus effrayans pour ceux qui vous aiment. . . Vous verrez cesser la transpiration insensible qui vous seroit si salutaire ; vos esprits s'évaporeront, votre force virile s'épuisera, l'humide radical qui donne de la souplesse à vos muscles se desséchera ; vous altérerez votre santé, & vous attirerez vingt ans plus tôt sur vous toutes les infirmités de la vieillesse. O mon oncle ! mon cher oncle... mon cher oncle Tobie !...

CHAPITRE XXXI.

Le feu prend.

UN homme qui entend seulement un peu l'art d'écrire, doit voir qu'après l'apostrophe animée que je viens de faire à mon oncle Tobie, il ne m'étoit plus possible de continuer ma narration. Ce que j'aurois dit eût paru

froid, insipide. — Aussi ai-je mis fin, sur le champ, à mon chapitre. Je n'étois pourtant qu'au milieu de mon histoire ! Mais on n'y perdra rien.

Les écrivains de ma trempe ont un privilege qui leur est commun avec les peintres. Lorsqu'une copie trop exacte d'un portrait pourroit rendre le tableau moins frappant, ils choisissent le moindre mal; ils trouvent qu'ils sont plus excusables de manquer à la vérité qu'à sa beauté. — Cela souffre peut-être quelque restriction; mais qu'importe ? Je n'ai fait cette comparaison que pour laisser un peu refroidir mon apostrophe, & je m'embarrasse fort peu du jugement que le public portera de la comparaison.

Mon oncle Tobie, à la fin de la troisième année, voyant que le paramètre & le semi-paramètre de la section conique irritoit trop sa blessure, quitta, avec un peu d'humeur, l'étude de l'artillerie. — Mais ne croyez

pas que ce fût pour s'abandonner au repos & à l'oïveté. Il se livra tout entier à la partie pratique des fortifications, dont l'agrément le captiva avec une force redoublée, comme celle d'un ressort long-tems comprimé. —

Mon oncle Tobie, qui, jusqu'alors avoit eu pour habitude de changer de chemise tous les jours, commença dans ce tems à en changer moins régulièrement. Son barbier venoit très-souvent en vain. A peine donnoit-il le tems à son chirurgien de panser sa blessure. Son esprit étoit si occupé ailleurs, il étoit si étendu sur d'autres objets, qu'il lui demandoit très-rarement comment elle alloit; mais l'éclair n'est pas plus prompt. Une étincelle qui tombe sur un baril de poudre ne fait pas une plus subite explosion. Tout-à-coup voilà mon oncle Tobie qui commence à soupirer après sa guérison, qui se plaint à mon pere, qui querelle le chirurgien. — Il l'entend

monter un matin ; . . . aussi-tôt il ferma ses livres , cache ses instrumens , & lui reproche avec aigreur la lenteur de son rétablissement. Combien y a-t-il que j'en devrois être quitte ! combien de douleurs ! quelle contrainte d'être obligé de garder ma chambre pendant quatre années entières ! Ah ! sans l'amitié du meilleur des freres , ajouta-t-il , sans le courage qu'il m'inspire , il y a long-tems que j'aurois succombé à mes malheurs.

Mon pere étoit présent , & mon oncle mettoit tant d'énergie à ses plaintes , que mon pere en versa des larmes. — C'est ce qu'on n'attendoit pas. Mon oncle Tobie n'étoit pas naturellement éloquent : cela n'en fit que plus d'effet. Le chirurgien en demeura confus. — Ce n'est pas que le malade n'eût bien raison de s'impatienter ; mais cette impatience étoit également inattendue. Il y avoit quatre ans que le chirurgien le soignoit , & jamais il ne lui étoit échappé , pendant

ce tems , le moindre mécontentement : — il avoit toujours été la soumission & la patience même.

Nous perdons quelquefois le droit de nous plaindre , en différant de le faire. — Mais alors nous triplons de force... Le chirurgien en fut étourdi , & son étonnement augmenta , lorsqu'il vit que mon oncle ne finissoit pas ses reproches & ses lamentations ; qu'il vouloit être guéri sur le champ , & que , s'il ne l'étoit pas , il enverroit chercher le chirurgien du roi pour achever sa besogne.

Le desir de la vie & de la santé est si naturel à l'homme ! l'envie de respirer librement le grand air est une passion qui le quitte si peu ! Mon oncle Tobie en étoit aussi dominé que tous ceux de son espece. Il n'étoit donc pas surprenant qu'il desirât sa guérison , ni qu'il souhaitât prendre l'air après une si longue captivité. — Mais , je vous l'ai déjà dit , rien ne se faisoit , rien ne s'opéroit dans ma famille

comme dans les autres. Le tems où les desirs de mon oncle se manifesterent, la maniere dont il les fit éclater, avoit sûrement quelque raison particuliere. Eh ! oui, sans doute ; mais cela se développera dans le chapitre suivant. J'avoue qu'il sera tems alors de revenir écouter, au coin du feu, la fin de la phrase de mon oncle Tobie. —

CHAPITRE XXXII.

Trim.

LORSQU'UNE passion tyrannise un homme, ou, ce qui est la même chose, lorsqu'il se laisse emporter par son *dada* chéri, la raison, la prudence n'ont plus d'empire sur lui ; elles l'abandonnent.

La blessure de mon oncle Tobie se guériffoit. Dès que le chirurgien fut revenu de sa surprise, & qu'il lui eut laissé la liberté de parler, il lui dit qu'elle

qu'elle commençoit à prendre du vif, & que si par hasard il ne survenoit point d'autres exfoliations, il espéroit qu'elle seroit cicatrisée dans cinq ou six semaines. . . . Le son d'autant d'olympiades, six heures auparavant, eût porté dans l'esprit de mon oncle Tobie l'idée d'un tems plus court. Mais la succession de ses pensées étoit devenue si rapide, il étoit si impatient d'exécuter le dessein qu'il avoit formé. . . . Ma foi ! il n'y eut plus moyen ; & sans consulter davantage qui que ce soit au monde, ce qui, par parenthese, est fort bien fait, quand on est déterminé à ne prendre l'avis de personne ; mon oncle Tobie, sans hésiter, ordonna à son domestique Trim de faire des paquets de linge & de charpie, de louer un carrosse à quatre chevaux, & de le faire trouver à la porte à midi précis. C'étoit l'heure où il savoit que mon pere seroit à la Bourse. Ainsi, point d'obstacles à es- sayer. Trim ne se fit pas répéter l'or-

dre. De son côté, mon oncle Tobie laissa un billet de banque sur la table pour payer le chirurgien. Il écrivit à mon pere une lettre de tendres remerciemens; & cela fait, mon oncle Tobie, soutenu, d'un côté, par sa béquille, & soulevé de l'autre par Trim, monta en carrosse avec ses cartes, ses livres de fortifications, ses regles, ses compas, & partit pour son domaine de Shandy.

Un départ aussi précipité avoit une raison : la voici.

La table qui étoit dans la chambre de mon oncle Tobie, étoit un peu petite pour le grand nombre de cartes, de livres & d'instrumens dont elle étoit chargée. En étendant la main pour prendre sa tabatiere, il fait glisser son grand compas. Il veut se baisser pour ramasser le compas, & son étui de mathématique tombe avec les mouchettes. Autre malheur ! Il veut attraper les mouchettes pendant qu'elles tombent, & il ne réussit qu'à pouf-

fer par terre M. Blondel, & le comte de Pagan sur M. Blondel.

Un homme impotent, tel qu'étoit mon oncle, ne pouvoit pas remédier à tant d'accidens de lui-même. Il sonna son domestique Trim. — Vois ce désordre, Trim, lui dit mon oncle. — Il faut nécessairement, Trim, que j'aie une table plus grande. Ne pourrois-tu pas prendre ma regle, & mesurer la longueur & la largeur de celle-ci, & m'en faire faire une autre deux fois plus longue & deux fois plus large ? Oui, monsieur, répliqua Trim, & cela sera même bientôt fait. Mais j'espere, ajouta-t-il, que monsieur se portera bientôt assez bien pour aller à sa maison de campagne... Monsieur se plaît tant aux fortifications, qu'il pourroit s'y amuser à merveille ! Trim avoit été caporal dans la compagnie de mon oncle. Ce n'étoit pas son vrai nom ; il s'appelloit James Buttler ; mais on lui avoit donné ce sobriquet au régiment, & mon oncle

Tobie ne l'appelloit jamais autrement, à moins qu'il ne fût fâché contre lui.

Un coup de feu qu'il reçut au genou gauche, à la bataille de Lauden, deux ans avant l'affaire de Namur, l'avoit mis hors d'état de servir. Il étoit adroit, & on l'aimoit dans le régiment. Mon oncle Tobie le prit pour domestique, & l'on peut dire qu'il lui fut très-utile. Il lui avoit servi à la fois de valet, de palefrenier, de barbier, de cuisinier, de tailleur, & de garde-malade en campagne & en quartier d'hiver, & depuis, il l'avoit toujours servi avec beaucoup d'affection & de fidélité.

Mon oncle Tobie l'aimoit; leurs connoissances réciproques avoient même fortifié l'attachement qu'ils avoient l'un pour l'autre. Trim, attentif aux discours de son maître sur les fortifications, avoit fait des progrès dans la science: il lisoit, avec cela, les mêmes livres que mon oncle; il observoit ses

plans, ses marches, ses combinaisons. — Le garçon de cuisine de mon pere, & la femme de chambre de ma mere le croyoient pour le moins aussi instruit que mon oncle Tobie lui-même.

Je n'ai plus qu'un coup de pinceau pour achever le caractère du caporal Trim: c'est la seule ombre qu'il y ait à son tableau. Mais enfin, Trim avoit ce défaut: il aimoit à donner des conseils, ou plutôt, il aimoit à s'écouter parler. — Avouons pourtant qu'il étoit si respectueux, si soumis, qu'on pouvoit aisément le tenir dans le silence, quand il n'avoit pas commencé à discourir. Mais si malheureusement on lui permettoit une fois d'ouvrir la bouche, il n'y avoit point de fin; rien ne pouvoit arrêter la volubilité de sa langue. Son habitude étoit d'entre-mêler toujours ses discours du titre ou de la qualité de ceux à qui il parloit, & il ne parloit qu'à la troisième personne. A dire vrai, Trim étoit assommant. Cependant son respect plaidoit si for-

tement en faveur de son élocution, qu'il n'étoit pas possible de se fâcher. — D'ailleurs mon oncle ne se trouvoit que rarement incommodé de sa manière de parler; plus rarement encore se fâchoit-il contre lui... Il aimoit l'homme, & mon oncle, mon oncle Tobie ne regardoit un domestique fidele, que comme un humble ami. Il ne pouvoit pas prendre sur lui de le faire taire. Tel étoit donc le caporal Trim, & tel étoit aussi mon oncle Tobie vis-à-vis de lui.

Si je l'osois, continua Trim, je dirois sur cela mon avis à monsieur; je lui expliquerois avec franchise ma façon de penser. Dis, Trim, dis, reprit mon oncle Tobie; parle, parle sur ce sujet sans rien craindre.

En ce cas, continua Trim, en relevant ses cheveux, & en se tenant aussi droit que s'il eût marché à la tête de sa division. —

Eh bien! en ce cas, Trim, dit mon oncle Tobie...

Ma foi! monsieur, continua-t-il en avançant un peu sa jambe blessée, & en montrant de sa main droite un plan de Dunkerque qui étoit attaché à la tapisserie avec des épingles, ma foi! c'est qu'à mon avis tous ces ravelins, ces bastions, ces courtines, ces ouvrages à cornes que je vois là sur du papier, ne font qu'une bien triste figure. Quelle différence de ce que monsieur & moi pourrions faire, si nous étions seuls à la campagne! Il n'y auroit pas de comparaison. Pourvu que nous eussions seulement un demi-arpent de terre, je suis sûr que nous ferions des choses surprenantes. — Voilà l'été; c'est un charme. Monsieur seroit assis au grand air, pourroit, sans se fatiguer, me donner la.... nographie... — l'Ichnographie, dit mon oncle.

De la ville ou de la citadelle qu'il jugeroit à propos d'assiéger... Et je me laisserois plutôt tuer sur le glacis, que de ne la pas fortifier selon ses inten-

tions. — En effet, si monsieur daignoit me donner le dessein de la polygone avec ses lignes, ses angles, & cela d'une manière exacte...

Et c'est ce que je puis faire, dit mon oncle Tobie...

Je commencerois par le fossé, & si monsieur m'en désignoit la largeur, la profondeur...

Je le ferois à un cheveu près, Trim, s'écria mon oncle Tobie.

Je jetterois la terre vers la ville pour former l'escarpe, & du côté de la campagne pour faire une contr'escarpe.

Fort bien, Trim, dit mon oncle Tobie; tout cela est à merveille.

Et quand j'en aurois achevé les talus, à la satisfaction de monsieur, je disposerois le glacis de manière, en le couvrant de gazon, qu'il égaleroit les plus belles fortifications de Flandre. — Monsieur sait ce que c'est que des gazons, comment on doit les poser... Les murs, les parapets en doivent être garnis; il n'y a rien de meilleur que le gazon...

Tu as raison, Trim, les plus célèbres ingénieurs en font usage, dit mon oncle.

Monsieur sait bien qu'ils valent cent fois mieux qu'une façade de pierre ou de brique...

Je fais, dit mon oncle en remuant la tête, qu'ils valent mieux à certains égards. — Les boulets pénètrent & s'amortissent dans le gazon...

Et ne font point tomber de décombres, dit Trim.

Dans le fossé, dit mon oncle.

Qui le comblent, ajouta Trim.

Et facilitent le passage, reprit mon oncle.

À tout un bataillon... dit Trim...

Comme cela arriva à la porte Saint-Nicolas! s'écria mon oncle Tobie.

Monsieur entend mieux ces choses, dit Trim, que tous les officiers qui sont au service de sa majesté; & s'il vouloit abandonner le projet de la table pour aller à la campagne, je lui jure que je ferois sous ses ordres des fortifications

où rien ne manqueroit. Les batteries, les fossés, les sapes, les palissades, que fais-je ? Je suis sûr qu'on viendrait de vingt milles à la ronde voir ce que nous ferions...

Le rouge montoit au visage de mon oncle Tobie à chaque mot que disoit Trim. Mais qu'on ne croie pas que ce fût une rougeur de honte, de modestie ou de colere... Elle étoit de plaisir, de joie... Le projet de Trim l'animoit & le mettoit en feu... Trim, dit mon oncle Tobie, tu en as assez dit.

Nous pourrions commencer la campagne, dit Trim, le même jour que le roi sortiroit de quartier avec ses alliés... Nous écraserions, nous abîmerions les villes avec autant d'aisance qu'eux... En voilà assez de dit, Trim, s'écria mon oncle Tobie... Il suffiroit, comme je l'ai déjà dit, que monsieur, assis dans son fauteuil, me donnât ses ordres... je... C'en est assez, Trim, n'en dis pas davantage ! Le plaisir &

l'amusement de monsieur... Mais ce n'est encore rien que cela ; il respire-roit un bon air ; ce seroit un exercice agréable qui contribueroit à la santé ; la blessure ne tiendrait pas un mois...

Je goûte ton projet, Trim ; c'en est assez, dit mon oncle, en fouillant dans sa poche.

En ce cas, si monsieur le veut, j'irois, dès ce moment, acheter une bêche de pionnier, que nous emporterions avec nous... Je prendrais aussi une pelle, une pioche, une paire de... En voilà assez, Trim, dit mon oncle, tout extasié, & en levant une jambe. Il lui mit aussi-tôt une guinée dans la main... Trim, lui dit-il, va mon enfant, n'en dis pas davantage ; va, mon garçon, va, descends sur le champ, & apporte-moi mon souper tout de suite.

Trim descend rapidement & remonte presque aussi-tôt avec le souper de son maître. Mais ce fut en vain. Le plan, les opérations, le zèle de Trim avoient frappé si fortement l'esprit de mon

oncle Tobie, qu'il ne put ni boire ni manger. Trim, dit mon oncle Tobie, mets-moi au lit. Hélas ! ce fut la même chose. L'imagination de mon oncle Tobie étoit si échauffée, qu'il ne put dormir. Plus il pensoit au projet de Trim, plus il étoit enchanté. Il s'en falloit encore plus de deux heures qu'on ne vît le jour, qu'il avoit déjà pris sa résolution. Il avoit concerté avec Trim tous les moyens de décamper, dès le lendemain, avec sûreté.

Mon oncle Tobie avoit une jolie petite maison de campagne dans le village de Shandy, qui appartenoit à mon pere. Elle lui venoit d'un legs qu'un vieil oncle lui avoit fait, & pouvoit lui rapporter cent livres sterling de revenu. Il y avoit derrière cette maison un potager d'environ un demi arpent, & au bout de ce potager, étoit un beau tapis verd qui servoit de jeu de boule. Il étoit à-peu-près de l'étendue que le souhaitoit Trim. Une haie épaisse d'ifs le sépa-

roit

roit du potager. Trim n'eut pas si-tôt désiré d'avoir un demi-arpent de terre pour y faire ce qu'on voudroit, que ce jeu de boule, sur un tapis verd, se présenta tout-à-coup à l'imagination de mon oncle Tobie ; & c'est-là ce qui fut la cause physique de son changement de couleur, de ce vermillon foncé qui se répandit sur son visage.

Jamais amant n'eut un désir plus vif de revoir sa maîtresse chérie, que celui dont mon oncle Tobie se sentit animé pour mettre ce plan à exécution, & pour en jouir en particulier. — Oui, cette circonstance flattoit mon oncle, & le local sembloit disposé de manière à seconder ses souhaits. La haie d'ifs étoit si haute qu'elle déroboit le tapis verd à la vue de ceux qui pouvoient être dans la maison ; & il étoit entouré, des autres côtés, par des halliers de houx, d'aubépine, & d'autres arbrisseaux fleuris, si épais, qu'ils étoient impénétrables aux yeux

des curieux. L'idée de n'être pas vu augmentoit le plaisir que goûtoit d'avance mon oncle Tobie. Mais vaine imagination ! Vos ifs , cher oncle , sont bien élevés , vos houx sont bien piquans , vos épines sont bien touffues ; le lieu que vous choisissiez est bien retiré ; & vous croyez avec tout cela , que vous jouirez tout seul d'un terrain qui contient un demi arpent ! Vous croyez qu'il restera ignoré ? Ah ! ne vous y trompez pas.

Mon oncle Tobie & le caporal Trim ménagerent & conduisirent toute cette affaire de la manière qu'ils l'avoient concertée. — Ce que j'en dirai , ce que je dirai aussi de l'histoire de leurs campagnes , qui ne furent pas stériles en événemens , deviendra quelque jour un endroit intéressant de ce drame... Mais il est tems de changer de scène & de retourner au coin du feu.

CHAPITRE XXXIII.

Les conjectures de mon Oncle.

MAIS, mon Dieu ! que font-ils là-haut , frere ? dit mon pere. Je pense , répondit mon oncle Tobie , en ôtant la pipe de sa bouche , comme je l'ai déjà observé , & en en faisant tomber les cendres , je pense , dit - il , qu'il seroit à propos de tirer le cordon.

Quel tapage ! Obadiah ! s'écria mon pere ; fais-tu d'où vient ce bruit ? A peine mon frere & moi pouvons-nous ici nous entendre parler.

Pardi ! monsieur , dit Obadiah , en faisant une révérence qui lui fit baisser l'épaule gauche d'assez mauvaise grâce , c'est que ma maîtresse souffre beaucoup. . . .

Et pourquoi , dit mon pere , Suzon court-elle si vite à travers le jardin ?... On diroit qu'on veut la violer.

Monsieur , c'est qu'elle prend le plus

court pour aller chercher la sage-femme : ça est pressé.

La sage-femme ? Malepeste ! diable ! . . . Et je ne fais pas cela ! . . . Eh bien ! toi, Obadiah, cours vite seller le gros cheval, & ne fais qu'une course pour aller chercher le docteur Slop. — Fais-lui nos complimens. Dis-lui que ta maîtresse est dans les douleurs, & que je le prie de venir avec toi. Vole ; il n'y a point de tems à perdre.

C'est une chose bien extraordinaire, il le faut avouer, dit mon pere à mon oncle Tobie, dès qu'Obadiah eut fermé la porte, que ma femme se soit obstinée à confier la vie de mon enfant à une sage-femme ignorante, tandis que nous avons ici près un opérateur aussi célèbre que le docteur Slop. La vie de mon enfant ! C'est bien plus que cela. La sienne même y est exposée, ainsi que celle de tous les enfans que nous aurions encore pu avoir par la suite. — Pour

moi, cela me démonte ; je n'y conçois rien.

Mais peut-être, dit mon oncle Tobie, que ma sœur a agi ainsi par économie. — Bon ! bon ! dit mon pere. Ne faut-il pas que l'oïveté du docteur Slop soit payée comme s'il faisoit l'ouvrage ? Il n'en aura pas l'honneur, & peut-être faudra-t-il le payer davantage pour le dédommager de cette perte.

C'est donc par modestie, reprit mon oncle Tobie, dans toute la simplicité de son ame : ma sœur ne veut apparemment pas qu'un homme l'approche de si près. . . .

Un mouvement fit en ce moment casser la pipe de mon pere. Fut-ce dépit, fut-ce accident ? Nous saurons cela dans quelques instans.

 CHAPITRE XXXIV.
Contre-tems.

MON pere, comme on le fait, étoit un assez bon philosophe naturaliste. — Cela ne l'empêchoit pas d'être un peu initié dans la philosophie morale, & l'on voit qu'après avoir cassé sa pipe, il devoit, en sa qualité de philosophe, en prendre tout doucement les deux morceaux, & les jeter au feu avec la même tranquillité. — Mais c'est ce qu'il ne fit pas. Il se leva au contraire avec précipitation, & les jeta au feu avec violence.

Cela seul annonçoit un peu d'humeur & de colere; mais la maniere dont il répondit à mon oncle Tobie ne laissa plus aucun doute.

Elle ne veut pas, dit mon pere, en reprenant les expressions de mon oncle Tobie, elle ne veut pas appa-

remment qu'un homme l'approche de si près! Par le ciel! frere Tobie, vous épuiseriez la patience de Job, & il semble qu'on prenne plaisir à me faire participer aux peines de cet ancien patriarche.... Mais en quoi donc? répond tout surpris mon oncle Tobie.... En quoi? Et vous me le demandez? répliqua mon pere, vous? Est-il possible, frere, qu'un homme à votre âge sache si peu ce qui concerne les femmes? — Ma foi! dit mon oncle Tobie, j'ignore tout ce qui peut les regarder. — Et il me semble que le choc que je recus l'année qui suivit la démolition de Dunkerque, dans mon affaire avec la veuve Wadman, & qui ne venoit que de mon ignorance, justifie assez l'aveu que je fais que je ne connois point les femmes, que je ne prétends point les connoître, & que je ne veux pas connoître davantage ce qui peut les regarder.... Il me semble! Il me semble! dit mon pere impatienté. Eh bien!

il me semble à moi, frere Tobie, que vous devriez au moins savoir distinguer le bon côté d'une femme d'avec le mauvais. —

J'ai lu dans le chef-d'œuvre d'Aristote, que lorsqu'un homme pense à une chose passée, il baisse les yeux vers la terre; & qu'il les leve au contraire vers le ciel quand il songe à l'avenir.

Apparemment que mon oncle Tobie ne songeoit ni au passé, ni au futur: il regardoit; mais c'étoit horizontalement.

Le bon côté d'une femme! disoit-il entre ses dents. — Son bon côté!... Je ne fais, frere Shandy, dit-il tout haut ce que cela veut dire; je n'y conçois rien. L'homme de la lune en fait plus que moi sur ce chapitre.

Eh bien! frere Tobie, dit mon pere, je vais vous l'expliquer.

Volontiers; j'écoute.

Si un homme, dit mon pere, en remplissant une nouvelle pipe, s'assied

tranquillement, & qu'il considere la forme, la figure, l'ensemble & l'accord de toutes les parties de cet être singulier qu'on appelle femme, & qu'il les compare analogiquement....

Je n'ai jamais bien compris la signification de ce mot, dit mon oncle Tobie.

Qu'à cela ne tienne, dit mon pere, je vais vous la faire comprendre. —

On entend par analogie une certaine relation, un certain rapport qui dif.....

— Ici un grand coup à la porte coupa la parole à mon pere, & rompit sa définition au milieu d'un mot tout aussi net que sa pipe; & c'est ainsi que se termina la plus remarquable & la plus curieuse dissertation que la spéculation eût peut-être jamais produite. — Quelques mois du moins se passerent sans que mon pere pût y revenir; & le sujet de la dissertation n'est pas plus problématique que la possibilité où je suis de trouver l'occasion de la placer un jour quelque

part. Il est survenu successivement tant de désordres, tant de revers dans nos affaires domestiques, il est si essentiel que j'en fasse le détail, que je ne fais quand je pourrai songer à autre chose.

CHAPITRE XXXV.

Cela est clair comme le jour.

UNE heure & demie ? Quoi ! vous prétendez qu'il y a une heure & demie de lecture depuis que mon oncle Tobie a tiré le cordon de la sonnette, & qu'on a donné des ordres à Obadiah de seller le gros cheval, & d'aller querir le docteur Slop ? Oui, je le prétends, & l'on ne peut pas dire avec raison que je n'ai pas, poétiquement parlant, donné assez de tems à Obadiah pour aller & revenir. J'avoue, pourtant moralement & même physiquement parlant, que l'homme avoit

à peine eu le tems, peut-être, de mettre ses bottes.

Mais cela ne change rien à ma these, & si quelqu'un y trouve à redire, si quelqu'un, sa montre à la main, a mesuré l'espace qui se trouve entre le bruit de la sonnette & le coup à la porte, s'il a trouvé par-là, comme cela peut être, que l'intervalle n'est que de deux minutes, treize secondes, quatre tierces, qu'en résulte-t-il ? Prétendra-t-il qu'il est en droit de m'insulter, parce qu'il s'imaginera que j'ai violé l'unité ou plutôt la probabilité du tems ? Qu'il sache que c'est de la succession de nos idées que nous nous en formons une de la durée du tems & de ses simples modes. — Voilà quelle est la véritable horloge scholastique, & j'entends, comme homme de lettres, que ce soit par elle que l'on me juge. — Je récusé la juridiction de toutes les autres horloges du monde.

Il n'y a que huit milles de Shandy

chez le docteur Slop ; c'est une circonstance à saisir. Voilà Obadiah qui va & revient , & les parcourt deux fois ; il ne fait que ce chemin , & moi, pendant ce tems , j'ai ramené mon oncle Tobie des environs de Namur en Angleterre , en traversant toute la Flandre. — Je l'ai tenu malade pendant près de quatre ans ; je lui ai fait apprendre trois ou quatre sciences que personne ne peut apprendre parfaitement durant toute sa vie ; je l'ai fait voyager ensuite avec le caporal Trim , dans un assez mauvais carrosse à quatre chevaux , depuis Londres jusqu'à sa petite maison dans le fond du comté d'Yorck , à près de deux cents milles de la capitale. — Il y est , & depuis long-tems. Tout cela veut dire que l'imagination du lecteur doit être préparée à l'apparition du docteur Slop sur le théâtre. J'ai pensé que cela valoit pour le moins les gambades , les airs & les mines dont on nous régale entre les actes.

Critique

Critique intraitable ! quoi ! vous n'êtes pas encore satisfait ? — Vous voulez toujours que deux minutes , treize secondes , quatre tierces , ne fassent pas davantage que deux minutes , treize secondes , quatre tierces ? J'ai dit tout ce que je peux dire sur ce point. Mes raisons pourroient dramatiquement me tirer d'embarras ; mais je fais que la circonstance est telle , qu'elle pourroit me condamner biographiquement , & faire passer mon livre pour un roman... Non , non , il n'en sera pas ainsi. On me serre de près , mais je termine d'un seul trait toute dispute. Apprenez , mon cher critique , qu'Obadiah n'étoit pas à cinquante toises de l'écurie , lorsqu'il rencontra le docteur Slop. — Le docteur Slop eut même une preuve très-désagréable de sa rencontre ; il ne s'en fallut presque rien qu'elle ne fût tragique.

Imaginez-vous que Mais ce chapitre est déjà si long , qu'il vaut

Tome I.

T

mieux en commencer un autre pour faire cette histoire.

CHAPITRE XXXVI.

Ragotin n'est pas pire.

IL n'est pas aisé de se faire une idée du docteur Slop. Le Pere Labute qu'on a tant chanté, qui boit pendant que personne ne le voit, & qui a bu sans que personne ne l'ait vu; le P. Labute est bien connu, même de qui ne l'a pas vu, & je me représente aisément sa figure. . . . Mon imagination supplée à sa présence. Mais le docteur Slop! le docteur Slop est bien un autre homme, & qui ne l'a pas vu y perd beaucoup. Figurez-vous cependant une figure haute de quatre pieds & demi perpendiculaires, grosse, trapue, rabougrie, avec un dos de deux pieds & demi de large, & qui porte un ventre au moins sesquilatéral, qui feroit honneur à Silene, — Telles sont

à-peu près les lignes qui forment le contour de l'individu du docteur Slop. — Mille coups de pinceau de plus seroient en pure perte, je ne le ferois pas mieux connoître. — Ceux-ci, à l'aide de l'analyse de la beauté de M. Hogarth, suffisoient pour donner une assez juste idée de celle du personnage. —

Cet homme ainsi fait, alloit doucement, pas à pas, & en tortillant à travers la boue, sur les vertebres d'un assez joli petit bidet, mais qui à peine avoit la force de mettre les jambes l'une devant l'autre sous un tel fardeau. — Encore si le chemin avoit été praticable pour aller à l'amble! Mais il ne l'étoit pas. Cependant Obadiah, juché sur le gros cheval de carrosse, & piquant de l'éperon, bravoit les fondrières, & couroit à toute bride au grand galop. . .

Un moment, je vous prie, ceci mérite une description réfléchie.

Le docteur Slop, en appercevant de

très-loin Obadiah qui couroit de toute force dans le même sentier, en faisant jaillir de tous côtés la boue en forme de tourbillon, n'auroit peut-être pas eu plus de peur de la plus maligne comète de M. Whiston, que de le rencontrer. — Pour ne rien dire du choc du cheval et du cavalier, les seules flaques de boue liquide auroient pu emporter, sinon le docteur lui-même, au moins le bidet du docteur. — C'est ainsi qu'il auroit jugé du phénomène qui lui auroit frappé la vue. — Mais quelle ne dût point être la terreur & l'hydrophobie du docteur Slop, quand, tout-à-coup, lorsque n'étant pas à cinquante toises de Shandy, & presque à l'encoignure d'un angle qui étoit formé par le mur du jardin, Obadiah & son gros cheval de carosse tournerent le coin subitement, & courant avec toute la vitesse imaginable, survinrent inopinément sur le pauvre docteur & sur son bidet? — Il n'étoit pas possible de trouver une rencontre plus

funeste. — Le bidet du docteur & le docteur lui-même n'y étoient pas plus préparés l'un que l'autre; il étoit difficile de soutenir un choc aussi rude. —

Hélas! que pouvoit faire le docteur Slop? Il étoit prêtre, & se signa. Le nigaud! Il auroit mieux fait de saisir le pommeau de la selle. — Cela est vrai. Il auroit encore mieux fait de s'arrêter tout court, & de ne rien faire du tout. — En se signant, il laisse échapper son fouet... Il veut le rattraper entre son genou & le bord de la selle, & il perd l'étrier. Il perd aussi son équilibre, & dans la multitude de ces pertes, le docteur infortuné perd la présence d'esprit, & sans attendre le choc d'Obadiah, il abandonne son bidet à son destin, roule diagonalement du faite de son cheval, & tombe comme un sac de laine, sans se blesser, & s'enfonce d'un pied dans la boue.

Obadiah ôta deux fois son bonnet pour saluer le docteur Slop; une fois

comme il tomboit, l'autre quand il le vit enseveli dans la boue. —

L'impertinent ! c'étoit bien là le moment de faire des politesses ! Un drôle comme cela mériteroit qu'on le châtiât, pour n'avoir pas arrêté son cheval, n'en être pas aussi-tôt descendu, & n'avoir pas aidé au docteur. — Monsieur, point d'humeur. Obadiah fit tout ce qu'il put dans cette occasion. — Mais le mouvement du gros cheval de carosse étoit si violent, qu'il ne pouvoit pas tout faire à la fois. — Il tourna d'abord trois fois autour du docteur Slop, & ce ne fut qu'au point où son cheval, toujours piétinant, alloit recommencer un quatrième cercle, qu'il parvint à l'arrêter, & ce fut avec une telle explosion de boue, qu'il auroit infiniment mieux valu qu'Obadiah n'eût point songé à soulager le pauvre docteur. — Il en fut si horriblement couvert, que jamais docteur n'a été si crotté de la tête aux pieds, depuis qu'il y a de la boue & des docteurs au monde.

CHAPITRE XXXVII.

Combien de choses à développer.

L'ACCIDENT du docteur étoit arrivé si près de la maison, qu'Obadiah ne jugea pas à propos d'aider le docteur Slop à remonter sur son petit bidet. Il le conduisit, tel qu'il étoit, à la salle où mon pere, en ce moment, faisoit sa dissertation à mon oncle Tobie, sur la nature des femmes. — Sans fouet, sans s'être essuyé, & tout couvert de boue, le docteur Slop, comme le fantôme d'Hamlet, restoit à la porte de la salle, immobile, & sans ouvrir la bouche. — Il y fut plus d'une minute & demie. A la fin, mené par Obadiah, qui le tenoit par la main, il fit quelques pas, & il est difficile de décider ce qui causa le plus de surprise à mon pere & à mon oncle Tobie, de la présence ou de la figure du docteur Slop.

Le pauvre docteur étoit si couvert de fange, qu'il n'y avoit pas un seul grain de l'explosion qui n'eût fait son effet; & c'étoit ici une belle occasion pour mon oncle Tobie de triompher à son tour de mon pere. Quel homme, en voyant le docteur Slop dans cet état, n'eût pas été de son opinion? n'eût pas décidé que ma mere ne devoit pas infiniment se soucier de permettre qu'il l'approchât de trop près? — C'eût été un argument *ad hominem*. Mais mon oncle Tobie ne jugea pas à propos d'en faire usage. Il n'étoit pas dans son caractère d'insulter personne. —

La présence du docteur Slop, comme je viens de le dire, n'étoit pas moins problématique, en ce moment, que l'état dans lequel il paroissoit. Cependant, pour le peu que mon pere y eût réfléchi, il lui auroit été facile de résoudre ce problème. Il avoit effectivement averti le docteur Slop, huit jours auparavant, que ma mere

étoit prête d'accoucher. Il n'avoit rien fait dire au docteur depuis ce tems-là; le docteur n'avoit rien appris; il étoit tout naturel qu'il vînt faire un tour à Shandy, pour voir ce qui se passoit: il y avoit même de la politique à faire ce voyage.

Mais malheureusement l'esprit de mon pere prit à gauche dans cette recherche. — Il ne s'attacha qu'à l'action de tirer le cordon de la sonnette, & qu'au grand coup frappé à la porte. — C'étoit agir à la maniere des critiques, qui prennent tout à la lettre. En agissant donc comme eux, mon pere mesura aussi-tôt l'intervalle qui se trouvoit entre ces deux événemens, & s'obstina si fort à en calculer le résultat, qu'il ne vit rien autre chose. — Malheureuse infirmité! tu es commune aux plus grands mathématiciens! Ils épuisent leurs forces sur la démonstration, & il ne leur en reste plus pour tirer le corollaire, qui pourroit cependant être utile.

L'action de tirer le cordon, & le grand coup à la porte, firent aussi de fortes impressions sur l'esprit de mon oncle; mais ce fut pour y exciter des idées bien différentes. — Quelque inconciliables qu'elles fussent, elles lui rappellerent le souvenir d'un fameux ingénieur, du célèbre Stévinus. — Quel rapport Stévinus pouvoit-il avoir avec le bruit de la sonnette & du grand coup de marteau à la porte? . . . C'est là un autre problème. J'en aurai bien d'autres par la suite à résoudre, & je devrois me hâter de donner la solution de celui-ci. Mais voyons auparavant ce que je dirai dans le chapitre suivant. Je sais bien que je n'en fais pas encore un mot.

 CHAPITRE XXXVIII.

Il ne peut rien faire.

ÉCRIRE ne diffère de la conversation que par le nom, sur-tout quand on ménage cet art comme je le fais. Un homme de bon sens ne dit jamais tout ce qu'il pense en causant, & un auteur, qui connoît les limites de la décence & de la politesse, fait aussi où il doit s'arrêter. Il doit respecter la pénétration & le jugement du lecteur, & lui laisser toujours le plaisir d'imaginer & de deviner quelque chose. Je déteste un livre qui me dit tout, & l'on voit bien que j'écris le mien d'après ma manière de penser. J'ai toujours soin de laisser à l'imagination de ceux qui me lisent, un aliment propre à la soutenir dans une activité qui égale la mienne.

C'est à présent leur tour. — La chute du docteur Slop, les circon-

rances qui la précédent & la suivent, sa triste apparition dans la salle ; en voilà assez pour aiguillonner l'imagination du lecteur. —

Il peut, par exemple, s'imaginer que le docteur Slop a conté son histoire, qu'il l'a contée avec toute l'emphase, toute l'exagération que son esprit lui a suggérées. — Il peut aussi supposer qu'Obadiah n'a pas oublié la sienne, & qu'il en a fait le récit avec un chagrin affecté, quoiqu'il eût la plus grande envie de rire. — Il peut mettre ces deux figures en pendant l'une vis-à-vis de l'autre. — D'un autre côté, il peut s'imaginer que mon pere est allé voir ma mere. Enfin, pour conclure ce travail de l'imagination, il peut se figurer qu'il voit le docteur Slop lavé, frotté, vergeté, plaint, & chaussé d'une paire d'escarpins d'Obadiah, & marchant déjà vers la porte, tout prêt à opérer.

Mais treve ! treve ! arrêtez, docteur Slop ! N'allez pas plus loin ! Suspendez

pendez l'impatience de votre main avide ! — Remettez-la, sans façon, sous votre veste pour la tenir chaudement. Vous ignorez les obstacles, vous ne savez point les causes secrètes qui retardent l'opération que vous êtes empressé de lui faire faire. Vous a-t-on, docteur Slop, vous a-t-on dit une clause sacrée du traité solennel qui vous amene ici ? Savez-vous qu'on vous préfere, en ce moment, une des filles de Lucine ? Cela n'est que trop vrai ; & d'ailleurs, que pouvez-vous faire ? Voyez, regardez, tâtez, fouillez-vous. Vous avez oublié tous vos outils. Votre tire-tête, votre forceps de nouvelle invention, votre petite seringue, que fais-je ? Vous n'avez rien apporté. Tout cela est dans le sac verd qui est suspendu au chevet de votre lit, entre vos deux pistolets...

Ciel ! terre ! mer ! s'écria mon pere, & que venez-vous donc faire ? Frere ! vite le cordon, sonnez Obadiah, &

qu'il aille les chercher au grand galop, sur le cheval de carrosse. —

L'emportement de mon pere se calma un peu. Dépêche-toi, Obadiah, dit mon pere, dès qu'il le vit. Je te donnerai une couronne à ton retour. Je t'en donnerai une autre, dit mon oncle Tobie, va vite. Oui, dit le docteur Slop, la chose presse.

CHAPITRE XXXIX.

Comme il court !

MON pere, mon oncle Tobie & le docteur Slop s'assirent tous trois auprès du feu. Il y avoit déjà quelques instans qu'ils y étoient sans rien dire, lorsque mon oncle Tobie adressa la parole au docteur Slop. Docteur, lui dit-il, votre arrivée subite & imprévue m'a, sur le champ, rappelé à la mémoire un de mes meilleurs amis ; c'est le grand *Stévinus*, un de mes auteurs favoris. En ce cas, dit mon

pere, en se servant de l'argument *ad crumenam*, je parie vingt guinées contre la couronne que l'on donnera à Obadiah lorsqu'il sera de retour, que ce *Stévinus* étoit ingénieur, ou, pour le moins, qu'il a écrit quelque chose directement ou indirectement sur la science des fortifications.

Cela est vrai, répondit mon oncle. Je l'aurois juré, dit mon pere. Je ne vois pas pourtant, continua-t-il, quelle liaison, quel rapport il peut y avoir entre l'arrivée subite du docteur Slop, & un discours sur l'architecture militaire. — Mais il n'importe de ce qu'on parle ; que le sujet de la conversation y ait trait ou non, vous êtes sûr, vous, mon frere, de parler de vos fortifications. En vérité, frere Tobie, je ne voudrois pas, pour je ne fais combien, avoir la tête aussi farcie que vous l'avez, de courtines, d'ouvrages à cornes. . . .

Je le crois, dit le docteur Slop, en interrompant mon pere, & en riant

immodérément de l'équivoque que ces mots présentent à l'esprit. —

Denis le critique lui-même n'avoit pas plus d'horreur que mon pere pour les équivoques & les jeux de mots. Une pointe, en quelque tems que ce fût, le mettoit de mauvaise humeur. — Il a dit vingt fois qu'il aimeroit autant qu'on lui donnât une chiquenaude sur le nez, que de l'interrompre par un quolibet.

Monsieur, dit mon oncle Tobie, en portant la parole au docteur Slop, les courtines dont parle ici mon frere Shandy, n'ont aucun rapport à celles qu'il vous plaît de sous-entendre. — Je fais, cependant, que Ducange dit quelque part, que ce sont les courtines des fortifications qui ont donné le nom à celles-ci. — Les autres ouvrages que cite aussi mon frere, n'ont rien de commun non plus avec ce qui vous est venu à l'esprit. — Mon cher oncle Tobie faisoit cette explication avec toute la bonne foi possible. — Il faut,

monsieur, que vous sachiez, ajouta-t-il, que le mot de courtine, dont nous faisons usage, exprime cette partie du rempart qui est entre deux bastions, & qui les unit. — Les assiégeans attaquent rarement les courtines, parce qu'on fait, en général, qu'elles sont bien flanquées. — Cependant, continua mon oncle Tobie, on les assure encore, en plaçant au devant des ravelins, qu'on a soin d'étendre au-delà du fossé. — Il y a un grand malheur pour ceux qui ne sont pas bien au fait de cette matiere; ils confondent souvent le ravelin avec la demi-lune, qui est bien différente. — Ce n'est pas, pourtant, qu'elle le soit, ni dans sa forme, ni dans sa figure; elle est construite comme le ravelin. Ces deux ouvrages consistent en deux faces qui font un angle saillant avec les gorges, en forme de croissant. — Et en quoi donc se trouve la différence, dit mon pere un peu animé? Dans la situation, reprit aussi-tôt

mon oncle Tobie. Tenez, frere, quand un ravelin est devant la courtine, c'est un ravelin; mais quand un ravelin est devant un bastion, le ravelin, alors, n'est plus un ravelin, c'est une demi-lune. — De même une demi-lune est une demi-lune, & rien de plus, quand elle est devant un bastion; mais si elle change de place, si elle est formée devant la courtine, alors ce n'est plus une demi-lune. La demi-lune, en ce cas, n'est pas une demi-lune, c'est un ravelin.

Voilà une très-belle explication, dit mon pere; mais il me semble que votre brillante architecture militaire a ses côtés foibles comme toutes les autres sciences. —

Pour ce qui est des ouvrages à cornes, reprit mon oncle Tobie, & mon pere soupira. . . . ces sortes d'ouvrages font une partie considérable d'un ouvrage extérieur. — Les ingénieurs François les appellent ouvrages à cornes. — On ne les construit commu-

nément que pour couvrir des endroits foibles. — Ils sont formés de deux épaulements ou demi-bastions; je les aime beaucoup, ils me plaisent, & si vous voulez faire un tour de promenade, je pourrai vous en faire voir un très-beau. Le docteur Slop avoit encore besoin de la chaleur du feu pour se sécher, & mon oncle Tobie, qui ne perdoit pas un moment, avoua que quand on les couronnoit, ils en étoient beaucoup plus forts: mais alors, dit-il, ils coûtent prodigieusement, & prennent beaucoup de terrain. A mon avis, ils sont plus utiles pour couvrir ou pour défendre la tête d'un camp, que pour toute autre chose; autrement la double tenaille. . . .

Par la mere qui nous a portés! s'écria mon pere, qui ne pouvoit plus se contenir, vous feriez périr un saint d'ennui. Nous replongerez-vous donc toujours dans cette eau si souvent battue? Vous avez la tête si remplie de vos diables d'ouvrages, que, quoique

ma femme soit en mal d'enfant, & que vous l'entendiez d'ici jeter les hauts cris, vous voulez emmener le chirurgien. L'accoucheur, s'il vous plaît, dit le docteur Slop. — A la bonne heure, dit mon pere. Il m'est indifférent de vous donner le titre que vous voudrez; mais je voudrois que l'art des fortifications fût au diable, lui & ses inventeurs. Il a causé la mort à des milliers d'hommes, & il sera cause de la mienne à la fin. On me donneroit Namur avec ses remparts, ses mines, ses contre-mines, ses chemins couverts, ses contr'escarpes, ses palissades, ses ravelins, ses demi-lunes, ses bastions, que je n'en voudrois point, s'il falloit me charger la mémoire de tant de choses.

Mon oncle Tobie souffroit les injures avec patience. — Ce n'étoit cependant pas faute de courage. — J'ai déjà dit qu'il en avoit, & j'ajoute ici que dans les occasions raisonnables, s'il y en a de telles quand il

est question de se battre, il n'y avoit point d'homme en qui j'eusse eu plus de confiance. — Sa patience ne venoit ni d'insensibilité, ni de pesanteur dans son intellect. — Il sentoit vivement ici l'insulte que lui faisoit mon pere. — Mais il étoit d'un caractère doux, paisible, tranquille; les élémens dont il étoit formé étoient ensemble d'un accord parfait. C'étoit un mélange amical que la nature avoit exactement bien proportionné. Jamais la vengeance n'entra dans son esprit.

Un jour, pendant qu'il étoit à dîner, un gros cousin sembloit prendre plaisir à l'importuner par ses bourdonnements. — Il cherchoit à l'attraper; mais il le manqua plusieurs fois. — A la fin il l'attrape. — Il se leve aussitôt de table & va ouvrir la fenêtre. Va, va-t-en, pauvre diable, dit-il, je ne te ferai point de mal; va, le monde est assez grand pour te contenir, toi & moi. —

Je n'avois que dix ans quand cette

aventure arriva. — Soit que l'action de mon oncle Tobie fût à l'unisson de la sensibilité de mes nerfs, dans cet âge de compassion, & qu'elle fit vibrer sur moi la plus agréable sensation, soit que la manière dont cela se fit me plût, soit . . . enfin j'ignore par quel charme, par quelle secrète magie, si ce fut le ton de voix, si ce fut l'harmonie de mouvement, d'accord avec la pitié, qui trouva ainsi le chemin de mon cœur. — Je fais seulement que cette leçon de bienfaisance universelle que me donna mon oncle Tobie, ne s'est jamais effacée de mon esprit. — A Dieu ne plaise, pourtant, que je veuille affaiblir l'effet qu'a eu sur moi l'étude des belles-lettres, soit à l'université, soit dans les autres endroits où j'ai puisé les principes de mon éducation! J'en sens tout le prix; mais, avec tout cela, il me semble que c'est à cette impression accidentelle que je dois presque toute ma sensibilité.

Vous, parens! vous, gouverneurs, instituteurs, précepteurs de la jeunesse, servez-vous de l'exemple que je viens de citer! Il vaut tous les traités de philanthropie qu'on ait jamais écrits.

On connoissoit les caprices, la marotte, le tic favori de mon oncle Tobie. C'étoit à cela, jusqu'à présent, que j'avois borné l'esquisse de son portrait. — Je n'ai pas voulu laisser échapper ce trait marqué de son caractère moral. — Il s'en falloit beaucoup que mon pere, ainsi qu'on a déjà pu l'observer, fût doué de cette humeur patiente & tranquille. — Sa sensibilité étoit plus prompte, plus vive, & elle n'alloit jamais sans un peu d'aigreur; mais cette légère âcreté ne dégénéroit jamais en malice. — Elle s'évaporoit plutôt en saillies, en plaisanteries. Avec cela, mon pere étoit d'un naturel franc, généreux, & toujours prêt à se rendre à la conviction; & dans ses petites ébullitions d'humeur aiguë contre les autres, & sur-

tour contre mon oncle Tobie, qu'il aimoit beaucoup, il sentoit mille fois plus de peine qu'il n'en faisoit ressentir. — Il n'y avoit que l'affaire de tante Dinac, & le succès de ses hypotheses, qui le faisoient sortir de son caractère. Oh! pour cela, rien ne pouvoit le faire fléchir; il restoit ferme comme un roc.

Son caractère & celui de mon oncle Tobie ne se développèrent jamais mieux que dans cette contestation qui survint entre eux, au sujet de Stévinus.

Il n'est pas, mon cher lecteur, que vous n'ayez *a parte* quelque manie particulière, que vous ne montiez de tems en tems sur quelque califourchon qui vous fasse courir bien loin. Vous savez par conséquent, tout aussi bien que moi, le déplaisir que l'on ressent quand on touche désagréablement cette corde. — Jugez de l'impression que durent faire les imprécations de mon pere sur l'esprit de mon oncle

oncle Tobie! Il les sentit jusqu'au vif.

Mais qu'est-ce qu'il fit? Comment se comporta-t-il? — Ah! monsieur, de la maniere la plus généreuse & la plus noble. Mon pere n'eut pas si-tôt mis fin à sa fougueuse insulte, que mon oncle Tobie se détourna du docteur Slop, à qui il adressoit en ce moment la parole, &, sans la moindre émotion, fixa mon pere avec des yeux si doux, si paisibles, si tendres, avec un front si serein, si tranquille, avec un air qui annonçoit tant de bonté, tant d'affection. — Mon pere en fut pénétré jusqu'au fond du cœur. — Il se leva de sa chaise, se saisit des deux mains de mon oncle Tobie qu'il serre entre les siennes. — Frere Tobie! s'écria-t-il, cher frere! Je te demande mille pardons. Pardonne-moi, je te prie, ces accès d'humeur! Ils ne viennent pas de moi, je les tiens de ma mere.

Ce n'est rien, mon cher frere, dit mon oncle Tobie, n'en parlons pas,

ce n'est rien : tu peux m'en dire deux fois plus, je ne m'en fâcherai point.

J'aurois cette indignité, moi, mon cher Tobie ? Il y a de la bassesse à offenser la moindre personne, & j'offenserois un frere qui est si bon, si doux !... qui a si peu de ressentiment ? Fi ! cela est lâche. Ne te contrains point, mon cher frere, dit mon oncle Tobie ; dis-moi tout ce que tu voudras. —

Et qu'ai-je à trouver à redire, s'écria mon pere, à tes amusemens & à tes plaisirs ? Le seul reproche, & c'est à moi que je devrois le faire, seroit de ne pas les varier, & les augmenter.

Frere Shandy, répondit mon oncle Tobie, en le fixant agréablement, tu te trompes beaucoup à cet égard. C'est augmenter mes plaisirs, que de donner à ton âge de nouveaux sou-tiens à la famille Shandy.

Parbleu ! dit le docteur Slop, monsieur Shandy se fait par-là du plaisir à lui-même.

Point du tout, dit mon pere, d'un air renfrogné.

CHAPITRE XL.

La Dissertation.

C'EST par principe, dit mon oncle Tobie, que mon frere en agit ainsi.

— Oui, oui, dit le docteur Slop, il agit en cela comme les gens mariés.

— Mais à quoi bon tout ceci, dit mon pere ? cela vaut-il la peine d'en parler ?

CHAPITRE XLI.

Autre Anicroche.

MON oncle Tobie & mon pere, à la clôture de la scene, étoient tous deux debout, se raccommodant ensemble comme Brutus & Cassius.

Mon pere, en prononçant les trois derniers mots, s'assit. Mon oncle To-

bie suivit exactement son exemple, si ce n'est pourtant qu'avant de se remettre sur sa chaise, il tira le cordon pour faire venir Trim qui étoit dans l'antichambre. — La maison de mon oncle Tobie étoit vis-à-vis celle de mon pere : il dit à Trim d'aller lui chercher Stévinus.

D'autres n'auroient peut-être jamais parlé de Stévinus ; mais le cœur de mon oncle Tobie n'avoit point de fiel. Il continua de discourir sur le même sujet, pour faire voir à mon pere qu'il n'avoit aucun ressentiment.

Votre apparition subite, docteur Slop, dit mon oncle Tobie, en reprenant le discours, m'a sur le champ fait souvenir de Stévinus ; & l'on pense bien que mon pere ne s'avisa plus de vouloir gager que Stévinus étoit un ingénieur. —

Et je m'en suis souvenu, continua mon oncle Tobie, parce que c'est lui, Stévinus, ce fameux ingénieur, qui a inventé ce chariot à voiles qu'a-

voit le prince Maurice de Nassau, & qui alloit si vite, que cinq ou six personnes, en quelques minutes, pouvoient se trouver à trente milles d'Allemagne du lieu où elles étoient parties.

Parbleu ! dit le docteur Slop, votre domestique est boiteux. Vous auriez bien pu lui épargner la peine d'aller chercher la description de cette voiture dans Stévinus. — Je la connois. A mon retour de Leyde, en passant par la Haye, je fis deux grands milles à pied, exprès pour l'aller voir à Scheuling.

Deux milles ! voilà grand'chose, répliqua mon oncle Tobie, en comparaison de ce que fit le savant Peyreskius pour satisfaire sa curiosité ! — Il alla, lui, exprès & à pied, de Paris à Scheuling pour voir cette merveille, & y compris son retour, il fit près de cinq cents milles.

Il y a des gens qui ne peuvent souffrir qu'on renchérisse sur eux.

Votre Peyreskius étoit bien fou, dit le docteur Slop. — Mais remarquez, je vous prie, que le docteur Slop ne disoit point cela par mépris pour Peyreskius; il ne le disoit que parce que ce long voyage qu'il avoit entrepris à pied, par amour des sciences, réduisoit à rien l'exploit du docteur Slop.

Oui, c'étoit un grand fou, reprit-il encore une fois. — Mais pourquoi cela, dit mon pere, en prenant le parti de mon oncle Tobie, d'abord parce qu'il étoit encore fâché de l'insulte qu'il lui avoit faite, & ensuite parce que la chose commençoit à l'intéresser? — Pourquoi cela? dit-il: pourquoi Peyreskius ou tout autre seroit-il blâmable de chercher à acquérir de la science? Je ne connois point le chariot à voiles de Stévinus. J'ignore sur quels principes il a construit cette machine; mais il a fallu que ce fût sur des principes bien solides, pour qu'elle pût produire l'effet prodigieux dont parle mon frere. — La tête de Stévi-

nus elle-même devoit être une machine bien organisée.

Il est certain, répliqua mon oncle Tobie avec un air de satisfaction, que Stévinus étoit un grand homme, & que sa machine faisoit l'effet que je viens d'en dire. Peyreskius, qui n'est pas suspect, en dit même bien plus, lorsqu'il parle de son mouvement: *Tam citus erat, quàm erat ventus*; ce sont ses termes, & si je n'ai pas oublié mon latin, cela veut dire qu'il étoit aussi léger que le vent... Pour moi. —

Pardon, mon cher frere, dit mon pere à mon oncle Tobie, si je vous interromps. — Mais dites-nous, docteur Slop, vous qui l'avez vue, sur quels principes on a fait mouvoir si rapidement cette singuliere voiture? Oh! sur des principes... des principes... en vérité ce sont de... jolis principes... & je me suis souvent étonné, continua-t-il, en éludant la question, que quelques-uns de nos

seigneurs qui habitent des pays planes, tels que le nôtre, & qui ont de jeunes femmes, n'aient pas fait faire quelque voiture semblable. — Elle est expéditive, & dans les cas pressés où se trouvent les jeunes femmes de tems en tems, on seroit sur le champ à leur secours, pourvu qu'il y eût du vent. D'ailleurs, il y auroit de l'économie à se servir du vent, qui ne coûte rien, qui ne mange rien, au lieu que les chevaux coûtent & mangent beaucoup. —

Eh bien ! dit mon pere, c'est précisément parce que le vent ne coûte rien, qu'il seroit dangereux de s'en servir, & que le projet est mauvais. — C'est dans la consommation des productions de notre sol & de nos manufactures que l'on trouve le moyen de faire subsister ceux qui ont faim. — C'est cela qui donne de l'aliment au commerce, qui fait circuler l'argent, qui nous apporte de nouvelles richesses, qui soutient le prix de nos

terres. — J'avoue pourtant que si j'étois prince, je récompenserois magnifiquement les inventeurs de machines aussi industrieuses. — Il faut encourager le génie : mais j'en supprimerois absolument l'usage.

Mon pere étoit là dans son élément. — Il alloit continuer sa dissertation sur le commerce, ainsi qu'avoit fait mon oncle Tobie sur les fortifications. — Mais à la perte sans doute de beaucoup de connoissances très-importantes qu'il auroit développées, il étoit écrit dans les livres du destin que mon pere ne pourroit continuer aucune dissertation ce jour-là. — Car comme il ouvroit la bouche pour dire une autre phrase. . . .

 CHAPITRE XLII.
Prélude.

VOILA le caporal Trim qui entre, chargé de Stévinus. Il étoit trop tard. La matière s'étoit épuisée sans lui ; il y avoit un autre sujet sur le tapis. — Trim, dit mon oncle Tobie, en remuant la tête, tu peux remporter le livre. —

Pourquoi ? dit mon pere. Trim, continua-t-il en badinant, regarde auparavant si tu n'appercevrais pas quelque chose qui eût l'air d'un chariot à voiles.

Trim avoit appris à obéir au service, & sans faire la moindre observation, il pose le livre sur une table, & se met à le feuilleter. — Je n'y trouve rien, dit le caporal ; cependant je veux m'en assurer. Le voilà aussi-tôt qui prend les deux ais de la couverture du livre, les joint l'un

contre l'autre, & laisse les feuilles suspendues. — Il donne une secousse. — Oh ! oh ! s'écria-t-il, voilà quelque chose qui en est sorti ; mais cela ne ressemble pas à un chariot.

C'est un papier, dit mon pere, en souriant ; vois un peu ce que c'est. Trim se baisse, ramasse le papier, & jette un coup d'œil, & dit qu'il croit que c'est un sermon. Un sermon ? ma foi ! oui. Du moins c'en a-t-il bien l'air. Ça commence tout juste comme un sermon.

Je ne conçois pas, dit mon oncle, comment il est possible qu'un sermon ait pu se fourrer dans mon Stévinus.

Je ne fais pas non plus, dit Trim ; mais ce n'en est pas moins un sermon ; & pour preuve, si monsieur le veut, j'en lirai quelque chose. — Il faut noter que Trim aimoit autant à s'entendre lire, qu'à s'entendre parler.

Moi, je le veux bien, Trim, dit mon oncle.

Et moi, dit mon pere, j'ai toujours

une forte inclination pour vouloir approfondir les choses qui me traversent par des fatalités aussi extraordinaires que celle-ci. — Obadiah n'est point encore de retour, & nous n'avons rien à faire. — Parbleu! frere, pourvu que le docteur y consente, dites à Trim de nous en lire quelques pages. — Il paroît avoir bonne volonté, & s'il est aussi capable.

Aussi capable?... dit Trim, j'ai servi de clerc pendant deux campagnes à l'aumônier de notre régiment.

Je peux vous certifier, ajouta mon oncle Tobie, qu'il le lira aussi bien que moi. — Trim étoit le soldat le plus savant qu'il y eût dans ma compagnie, & il auroit eu la première hallebarde, s'il n'avoit malheureusement pas été blessé.

Trim, flatté de ce que disoit son maître, mit la main sur sa poitrine, & lui fit une profonde inclination. — Puis mettant son chapeau sur le parquet, & prenant le sermon de la main gauche,

gauche, pour avoir la droite, il avance avec assurance au milieu de la chambre, afin de mieux voir ses auditeurs, & d'en être mieux vu.

CHAPITRE XLIII.

Il est toujours tout prêt.

ON ne pouvoit guere être mieux préparé que ne l'étoit le caporal. Il alloit commencer; mais mon pere voulut savoir du docteur Slop, s'il n'avoit point de difficulté à proposer contre cette lecture. Moi? dit le docteur Slop, aucune; car on ne voit point de quel côté peut pencher celui qui a fait cet ouvrage. Il se peut qu'il soit d'un théologien de notre église, aussi-bien que de la vôtre, & dans ce doute nous courons le même hazard. — Oh! pour ça, dit Trim, ce n'est ni d'un côté, ni de l'autre. Il ne s'agit ici que de la conscience. La raison de Trim égaya ses au-

Tome I. Y

diteurs, excepté pourtant le docteur Slop, qui tourna la tête vers lui, & lui jeta un coup d'œil peu favorable.

Ainsi, Trim, tu peux commencer, dit mon pere; mais lis distinctement. J'aurai ce soin-là, monsieur, répondit le caporal, qui fit en même tems un petit mouvement de la main droite pour demander de l'attention & du silence. —

CHAPITRE XLIV.

Avis.

CE que Trim va lire mérite assurément qu'on ait égard à ce qu'il réclame. Mais je ne puis, malgré cela, m'empêcher de parler un peu, & c'est pour donner une idée de son attitude. Peut-être vous imaginerez-vous qu'elle étoit gênée, roide, pesante, perpendiculaire; qu'il divisoit exactement le poids de son corps sur ses deux jambes; que ses yeux étoient

fixés comme s'il eût été sous les armes; que son regard étoit fier, déterminé; qu'il tenoit son sermon ferré dans sa main gauche, comme il auroit tenu son fusil. — Enfin, vous pourriez peut-être vous figurer que Trim étoit là comme s'il eût été dans son peloton prêt à livrer combat. — Point du tout. — L'attitude de Trim étoit toute différente.

Il étoit en face de son monde, le corps incliné en avant, de manière qu'il faisoit juste un angle de quatre-vingt-cinq degrés & demi sur le plan de l'horizon. — C'est le véritable angle persuasif d'incidence, & les bons prédicateurs le savent bien. Aussi n'est-ce pas pour eux que je fais cette remarque, c'est pour les mauvais. — On peut parler & prêcher dans tout autre angle; cela est certain, & cela se fait même tous les jours; mais avec quel effet? . . . Je laisse aux connoisseurs à en juger.

Mais voici une chose dont je juge

moi-même. C'est que la nécessité de cet angle précis de quatre-vingt-cinq degrés & demi d'une exactitude mathématique, est une démonstration évidente que les arts & les sciences se prêtent des secours mutuels.

Comment, & c'est ce qui reste à savoir, comment le caporal Trim put-il saisir cette attitude avec tant de précision, lui, qui ne savoit pas distinguer un angle aigu d'avec un angle obtus? Est-ce le hasard, le bon sens, l'imitation ou la nature qui lui donna cette attitude? C'est ce que je n'entreprends point de décider en ce moment. Mais ce livre-ci est une espèce d'encyclopédie des arts & des sciences, & j'examinerai cette question, lorsque je traiterai de l'éloquence du sénat, de la chaire, du barreau, des cafés, des ruelles, & de la salle de compagnie.

Il se tint donc, & je le répète, afin que l'on se représente bien sa posture, il se tint le corps incliné en avant,

sa jambe droite étoit ferme sous lui, & portoit les sept huitièmes de tout son poids. — Son pied gauche, dont le défaut n'étoit pas désavantageux, avançoit un peu. — Ce n'étoit ni de côté, ni en avant, mais dans un *medium* agréable. Son genou étoit plié, mais peu, & seulement pour tomber dans les limites de cette ligne presque imperceptible de la beauté; & j'ajoute aussi de la ligne de science, de dignité, &c. — Considérez en effet, Monsieur, que son genou avoit à soutenir la huitième partie de son corps. — C'est un cas où la position de la jambe est déterminée. — Le pied ne doit pas être, dans ce cas, plus avancé, le genou plus plié qu'il ne faut pour recevoir mécaniquement le poids qu'on lui destine & le porter. —

Je recommande ceci aux peintres. — Dois-je ajouter aux orateurs? Je ne le crois pas. S'ils parlent debout & qu'ils ne suivent pas cette règle,

ils doivent tomber sur le nez ; c'est un assez bon avis.

Mais en voilà bien assez aussi sur les pieds , le corps & les jambes du caporal Trim. — Il tenoit son sermon avec légèreté , sans négligence. C'est un soin qu'il avoit confié à sa main gauche , tandis que son bras droit tomboit négligemment le long de son côté , selon les loix de la nature & de la gravité ; & il faut remarquer que cette main étoit ouverte , tournée vers ses auditeurs , & prête , au besoin , à aider le sentiment.

Les yeux & les muscles de tout le visage du caporal étoient dans une parfaite harmonie avec tout le reste de son individu , l'air libre , sans gêne , sans contrainte , le regard assuré , mais sans effronterie. —

Que les critiques ne me demandent point comment le caporal Trim vint à bout de se tenir ainsi ; j'ai déjà prévenu que je l'expliquerois. C'est assez de savoir , maintenant , qu'il se tint



de cette façon devant mon pere , devant mon oncle Tobie , & devant le docteur Slop. — Il avoit l'air d'un orateur rompu dans son métier. — C'eût été un excellent modele pour un statuaire. — Je doute que le plus ancien professeur d'un college , que le professeur d'Hébreu lui-même se fût mieux posté. —

Enfin , Trim fit une révérence , toussa , & lut ce qui suit. —

CHAPITRE XLV.

Le Sermon.

Epître de saint Paul aux Hébreux , chap. 13 ,
vers. 18.

— *Car nous sommes persuadés d'avoir une
bonne conscience.*

« NOUS sommes persuadés d'avoir
» une bonne conscience ? . . . »

Un moment , Trim , dit mon pere
en l'interrogeant. — Tu ne donnes

pas le ton qu'il faut à cette sentence. — Il semble que tu affectes de parler du nez, & de prendre un accent railleur, comme si le prédicateur alloit se plaindre de l'apôtre.

C'est aussi ce qu'il va faire, dit Trim. Point du tout, répliqua mon pere en souriant.

Et moi, monsieur, dit le docteur Slop, je crois au contraire que Trim a raison. La maniere rude dont il releve les paroles de l'apôtre annonce qu'il va blâmer sa doctrine. — C'est sûrement là un écrivain protestant. Et à quoi, s'il vous plaît, en jugez-vous? Il n'a encore rien dit ni pour ni contre aucun des deux dogmes. — Cela est vrai: mais c'est que chez nous les prédicateurs répètent avec plus de respect ce que les apôtres ont dit, & si cet homme-là étoit dans certains pays, je vous jure qu'à son seul début on le logeroit pour sa vie à l'inquisition. L'inquisition? dit mon oncle Tobie: est-ce un édifice ancien ou moderne?

Il n'est pas question ici d'architecture, répondit le docteur Slop. — L'inquisition!... Ah! Monsieur, reprit le caporal, c'est la plus horrible chose... L'ami, s'écria mon pere, gardes-en la description pour toi, j'en déteste jusqu'au nom. — Une inquisition modérée telle qu'à Rome, & dans toute l'Italie, répliqua le docteur Slop, doit être considérée sous un autre point de vue. Elle peut être très-utile dans bien des cas. — Mais il s'en faut beaucoup que j'approuve la rigueur excessive qu'elle exerce dans d'autres pays. — Que le ciel ait pitié de ceux qui tombent entre ses mains! dit mon oncle Tobie. *Amen*, s'écria Trim. Dieu sait que mon pauvre frere est dans leurs griffes depuis quatorze ans. — Ton frere? Mais tu ne m'as jamais parlé de cela, reprit avec précipitation mon oncle Tobie. Trim, comment cela est-il arrivé? Ah! Monsieur, cette histoire vous feroit saigner le cœur. — C'est l'affliction de

ma vie. Mais elle est trop longue pour vous la raconter à présent ; je vous la dirai quelque jour que nous travaillerons au boulingrin. — Je puis pourtant vous la dire en abrégé. — C'est à Lisbonne, Monsieur. Mon frere Thomas y étoit passé. Il servoit un négociant. Il devint amoureux de la veuve d'un Juif & l'épousa. Chacun fait ce qu'il peut dans ce monde ; ils se mirent à vendre du boudin & des saucisses. Hélas ! une nuit qu'ils dorment tranquillement à côté l'un de l'autre, on vint les enlever, & on les traîna dans les prisons de l'inquisition avec deux petits enfans. — Que le bon Dieu ait pitié de lui ! s'écria Trim en soupirant. — Ils y sont encore. C'étoit le meilleur garçon, continua Trim en tirant son mouchoir de sa poche, qui ait jamais existé.

Les larmes gagnerent si fort Trim, qu'il mouilla dans un instant son mouchoir en les essuyant. — Un silence morne régna quelques minutes dans

la salle : le sentiment de la compassion y avoit pénétré.

Allons, Trim, dit mon pere, dès qu'il vit que sa douleur étoit moins vive, un peu de courage. Oublie cette triste histoire, & continue de lire. Je suis fâché de t'avoir interrompu.

Le caporal Trim s'essuya le visage, remit son mouchoir dans sa poche, fit une inclination, & recommença sa lecture.

CHAPITRE XLVI.

Enfin le Sermon commence.

Epître de saint Paul aux Hébreux, chap 13, vers. 18.

— *Car je suis persuadé d'avoir une bonne conscience. . . .*

« JE suis persuadé ?... je suis persuadé d'avoir une bonne conscience ?...
 » S'il y a, en effet, quelque chose
 » dans cette vie sur laquelle un homme

„ doive compter ; s'il y a quelque
 „ chose à la connoissance de laquelle
 „ il doive parvenir sur une évidence
 „ incontestable , c'est de savoir si sa
 „ conscience est bonne ou non. Il ne
 „ lui faut qu'un peu de réflexion pour
 „ connoître le véritable état de ce re-
 „ gistre. — Ses pensées , ses desirs
 „ doivent se retracer facilement à sa
 „ mémoire ; il doit se souvenir aisé-
 „ ment de tout ce qu'il a fait. —
 „ Les vrais motifs de toutes les ac-
 „ tions de sa vie ne peuvent échapper
 „ à la moindre de ses recherches.

„ On peut se laisser tromper par les
 „ apparences sur d'autres sujets. —
 „ A peine , selon la plainte du sage ,
 „ pouvons-nous deviner les choses
 „ qui sont sur la terre , & celles qui
 „ frappent le plus nos yeux. Mais ici,
 „ quelle différence ! L'esprit a tous
 „ les faits , toute l'évidence en lui-
 „ même. — La toile qu'il a ourdie
 „ est sous sa perception ; il en con-
 „ noît la texture , la finesse ; il sait
 „ pour

„ pour combien chaque passion est
 „ entrée dans ce tissu , en opérant
 „ sur les plans divers que le vice ou
 „ la vertu lui a présentés.

Le style en est bon , dit mon pere ,
 & Trim lit à merveille.

„ Mais si la conscience n'est autre
 „ chose que cette faculté qu'a l'esprit
 „ de pouvoir applaudir ou blâmer , &
 „ de porter ensuite son approbation
 „ ou sa censure sur les actions suc-
 „ cessives de notre vie. Je con-
 „ çois ce que vous allez m'opposer ;
 „ vous allez dire qu'il est évident ,
 „ par les termes mêmes de la propo-
 „ sition , que si ce témoignage inté-
 „ rieur est contraire à l'homme , qui
 „ ne doit pas naturellement s'accuser
 „ lui-même , il s'ensuit nécessaire-
 „ ment que l'homme est coupable ,
 „ — ou , au contraire , que si ce rap-
 „ port intérieur lui est favorable , &
 „ que son cœur ne le condamne point ,
 „ ce n'est plus alors une matiere de
 „ confiance , comme l'apôtre semble

» l'insinuer , mais que c'est une ma-
 » tiere de certitude & de fait , que
 » la conscience est bonne , & que
 » l'homme , par conséquent , doit être
 » également bon.

» Eh bien ! je le disois. Nous y
 » voilà , dit le docteur Slop ; le pré-
 » dicateur a raison , c'est l'apôtre qui
 » a tort. —

» Un moment de patience , reprit
 » mon pere , & vous verrez bientôt
 » que saint Paul & le prédicateur
 » sont d'accord.

» A-peu-près comme le loup &
 » l'agneau , répliqua le docteur Slop.
 » Mais je m'y attendois ; voilà ce que
 » produit la licence de la presse !

» Au pis-aller , dit à son tour mon
 » oncle Tobie , c'est la licence de la
 » chaire. — Le sermon est manuscrit,
 » & ne paroît pas avoir jamais été
 » imprimé. »

CHAPITRE XLVII.

Trim reprend sa lecture.

IMPRIMÉ ? dit mon pere , non. Mais
 Trim , ajouta-t-il , continue , & Trim
 continua.

« Le cas , reprit-il gravement ,
 » peut paroître tel. La connoissance
 » du bien & du mal est vivement im-
 » primée sur l'esprit de l'homme. Si
 » sa conscience , comme le dit l'écri-
 » ture , ne s'endurcissoit pas peu-à-
 » peu par une longue habitude du
 » péché , comme certaines parties du
 » corps s'endurcissent par l'exercice
 » d'un travail assidu ; si elle ne per-
 » doit pas , par-là , ce sentiment vif ,
 » cette perception fine & délicate
 » qu'elle tient & de Dieu & de la
 » nature Si cela n'arrivoit ja-
 » mais , . . . ou s'il étoit certain que
 » l'amour-propre & l'orgueil ne fissent
 » jamais chanceler notre jugement ;

» si le vil intérêt qui répand si souvent
 » des nuages obscurs & ténébreux sur
 » notre esprit, n'en enveloppoit point
 » les facultés; si la faveur, l'amour,
 » l'amitié, la prévention ne dictoient
 » pas nos décisions; si les préens ne
 » nous corrompoient pas; si l'esprit ne
 » devenoit jamais l'apologiste d'une
 » jouissance injuste; si l'intérêt gar-
 » doit toujours un profond silence
 » lorsqu'on plaide une cause; si la
 » passion fuyoit des tribunaux, & ne
 » prononçoit pas la sentence, au lieu
 » de la laisser porter à la raison qui
 » seule devoit servir de guide...
 » — Si tout cela étoit, je l'avoue,
 » l'état religieux & moral de l'homme
 » seroit ce qu'il estimeroit lui-même;
 » il apprécieroit ses crimes ou son
 » innocence; son approbation, ou
 » sa censure personnelle seroient ses
 » juges.

» Je conviens que l'homme est cou-
 » pable quand sa conscience l'ac-
 » cuse.... Il est bien rare qu'elle se

» trompe à cet égard. — On peut pro-
 » noncer alors avec sûreté qu'il y a
 » des motifs suffisans pour justifier
 » l'accusation dans tous les cas; ex-
 » cepté, cependant, les cas mélan-
 » coliques-hypocondriaques.

» Mais prétendre que la conscience
 » accuse, lorsqu'il y a crime, c'est
 » une fausse proposition.

» Prétendre que l'homme est inno-
 » cent, si la conscience ne l'accuse
 » pas, c'est une fausse conséquence.

» Qu'un chrétien rende grâce à
 » Dieu de ce que son esprit ne l'ac-
 » cuse pas; qu'il s'imagine que sa
 » conscience est bonne, parce qu'elle
 » est tranquille: rien n'est si fréquent.
 » Mille personnes se font tous les
 » jours à elles-mêmes cette consola-
 » tion: mais combien de fois elle
 » est trompeuse! La règle paroît d'a-
 » bord infaillible, je l'avoue; mais
 » elle cesse de l'être, dès qu'on l'exa-
 » mine de près, & qu'on en éprouve
 » la vérité par des faits. Combien on

„ en découvre alors de fausses appli-
 „ cations ! combien d'erreurs ! Hélas !
 „ elle perd toute sa force ; une foule
 „ d'exemples , qui ne sont que trop
 „ communs dans la vie humaine ,
 „ en détruisent presque le principe.
 „ Un homme est vicieux , ses mœurs
 „ sont entièrement corrompues ; sa
 „ conduite est détestable aux yeux
 „ de tous ceux qui le connoissent ;
 „ toutes les actions de sa vie sont
 „ scandaleuses ; il vit ouvertement
 „ dans le crime.... il abuse , il ruine ,
 „ il abîme l'infortunée que sa perversité
 „ a associée à sa débauche ; il lui
 „ a dérobé sa dot la plus précieuse ,
 „ en la couvrant de honte & d'infamie ;
 „ & contre tout sentiment d'humanité ,
 „ il plonge dans la douleur sa famille
 „ vertueuse & désolée...
 „ Vous croyez peut-être que la conscience
 „ de cet homme l'inquiete bien vivement ;
 „ qu'il est dans une continuelle agitation ;
 „ qu'il ne peut dormir ni jour , ni nuit ; que son

„ ame est bouleversée , déchirée par
 „ des remords ?...
 „ Hélas ! la conscience n'agissoit
 „ sur lui , que comme Baal agissoit
 „ sur ses adorateurs. Il a d'autres affaires
 „ apparemment que de vous écouter ,
 „ disoit le saint prophète Elisée.
 „ Peut-être cause-t-il avec quelqu'un ;
 „ peut-être est-il occupé de quelque
 „ négociation. — Il est peut-être en voyage ;
 „ peut-être dort-il , & qu'on ne peut
 „ l'éveiller.
 „ Peut-être aussi que cet homme-ci
 „ est sorti , accompagné de l'honneur ,
 „ pour aller se battre en duel... Qui
 „ fait s'il n'est point allé payer une
 „ dette du jeu , ou quelque autre
 „ dette que ses débauches lui ont fait
 „ contracter ! Voilà des actions honnêtes ,
 „ & vous voyez bien que pendant tout ce
 „ tems , la conscience ne le trouble guere.
 „ Elle ne peut , tout au plus , que déclamer , à
 „ l'écart , contre ses filouteries , que
 „ blâmer les crimes légers dont sa

„ fortune & son rang auroient dû
 „ le garantir. C'est un bruit si sourd,
 „ qu'il ne l'entend pas ; & cet homme
 „ vicieux vit avec autant de gaieté,
 „ il dort aussi paisiblement dans son
 „ lit, il meurt avec aussi peu, &
 „ peut-être, avec moins d'inquiétude
 „ que l'homme le plus vertueux.

„ Voyez cet autre ; il est d'une bas-
 „ sesse, d'une avarice sordide... Sans
 „ pitié, sans compassion, son cœur
 „ ferré est fermé à tout sentiment
 „ de bienfaisance ; c'est un misérable
 „ qui n'a jamais senti d'amitié par-
 „ ticulière, qui n'a jamais conçu
 „ qu'on pût s'intéresser au bonheur
 „ public. Il passe dans une apathie
 „ insensible auprès de la veuve & de
 „ l'orphelin qui cherchent des se-
 „ cours, & voit, sans pousser un
 „ soupir, toutes les misères qui sont
 „ attachées à la vie humaine...

Je détestois l'autre, dit Trim ; mais
 celui-ci est mon exécration.

„ La conscience va sans doute s'é-

„ lever ; elle va foudroyer ce cœur
 „ de fer... Graces à Dieu, s'écrie-
 „ t-il, ma conscience ne me fait au-
 „ cun reproche ; je paie exactement
 „ ce que je dois ; personne ne peut
 „ me demander un sou ; — je ne viole
 „ point la foi de mes promesses ; je
 „ n'en fais aucune que je ne rem-
 „ plisse ; — je ne me livre point au
 „ libertinage ; la femme de mon voi-
 „ sin est en sûreté ; elle est à l'abri
 „ de mes séductions. — Le ciel me
 „ préserve de ces crimes si fréquens
 „ parmi les hommes, de l'adultère,
 „ de l'inceste. Je ne suis pas comme
 „ ce libertin qui est devant moi, &
 „ à qui rien ne coûte. —

„ Considérez cet autre ; il est fin,
 „ subtil, rusé, insinuant... Obser-
 „ vez toute sa vie. Ce n'est qu'un tissu
 „ délié d'artifices obscurs, d'astuces
 „ presque imperceptibles, de faux-
 „ fuyans captieux & injustes, pour
 „ se jouer indignement de ce que les
 „ loix ont de plus sacré. — Il tra-

„ hit la bonne foi ; nos propriétés
 „ sont troublées , & souvent enva-
 „ hies par sa coupable adresse. Vous
 „ le voyez occupé à former des pro-
 „ jets , qu'il ne fonde que sur l'igno-
 „ rance des autres , sur les embarras
 „ où ils se trouvent , sur leur pau-
 „ vreté , sur leur indigence : sa for-
 „ tune s'éleve sur l'inexpérience de la
 „ jeunesse , ou sur l'humeur franche
 „ & ouverte d'un ami qui a confiance
 „ en lui , & qui lui auroit donné
 „ jusqu'à sa vie. —

„ La vieillesse arrive. — Un repen-
 „ tir tardif vient l'exciter à jeter les
 „ yeux sur ce compte abominable.
 „ — La conscience lui parle : c'est
 „ elle qu'il charge de feuilleter les
 „ loix & les statuts qu'il a transgres-
 „ sés. — Il observe , & il ne voit au-
 „ cune loi expresse ou formelle qu'il
 „ ait ouvertement violée. Il apper-
 „ çoit qu'il n'a encouru expresse-
 „ ment aucune peine afflictive , ni
 „ confiscation de biens. — Aucun

„ fléau n'est prêt à tomber sur sa tête ;
 „ il ne voit point de cachots ouverts
 „ pour le recevoir. — Qu'a-t-il donc
 „ fait qui puisse effrayer sa con-
 „ science ?... Rien. La conscience se
 „ trouve retranchée derrière la lettre
 „ de la loi. Elle est là assise , invul-
 „ nérable , & si bien fortifiée de tous
 „ côtés par des cas , des rapports , des
 „ analogies , qu'elle est inattaquable.
 „ L'honneur , la probité , la prédica-
 „ tion , tonnent... Cela est inutile ;
 „ elle est inébranlable dans son fort. „

CHAPITRE XLVIII.

*Un petit coup d'éperon au dada de
 mon oncle Tobie.*

“ SON fort ! dit mon oncle Tobie.
 „ Trim & lui se regarderent à ce mot.
 „ — Ce sont là de bien misérables
 „ fortifications , Trim , dit mon oncle
 „ Tobie , en remuant la tête. Je vous

„ en répons , Monsieur , répliqua
 „ Trim , & sans les comparer aux
 „ nôtres

„ Mais Trim , dit mon pere , si tu
 „ jases , Obadiah fera de retour avant
 „ que tu aies fini. —

„ Le sermon est fort court , répon-
 „ dit Trim.

„ Tant pis , dit mon oncle , je vou-
 „ drois qu'il fût plus long ; il me plaît
 „ beaucoup : mais puisque mon frere
 „ le veut , Trim , continue. Trim re-
 „ prit sa lecture.

„ Un quatrieme , continua-t-il , ne
 „ cherche pas même cet indigne re-
 „ fuge. — Il abandonne cet enchaî-
 „ nement insidieux de bassesse , de
 „ perfidie. — Tous ces complots se-
 „ crets , toutes ces précautions pé-
 „ nibles que tant d'autres prennent
 „ pour parvenir à leur but , sont in-
 „ dignes de lui ; elles ne sont faites
 „ que pour de petits esprits , pour des
 „ génies légers & superficiels. —

„ Mais , lui ? . . . L'effronté ! L'im-
 „ pudent !

„ pudent ! Voyez comme il trompe ,
 „ ment , se parjure , vole , assassine !
 „ Il ne va que d'atrocités en atroci-
 „ tés. —

„ Je ne citerai point d'autres exem-
 „ ples. — Ceux-là suffisent. Ils sont
 „ pris dans la vie humaine , & trop
 „ notoires pour qu'on exige que j'en
 „ donne des preuves. — Si quelqu'un
 „ cependant doutoit de leur réalité ,
 „ si quelqu'un soupçonnoit qu'il est
 „ impossible qu'un homme cherche
 „ ainsi à se tromper soi-même , j'en
 „ serois au désespoir : mais je le ren-
 „ verrois , pour me justifier , à ses
 „ propres réflexions ; j'en appellerois
 „ à son propre cœur.

„ Oui , c'est à lui que j'en appelle-
 „ rois. Je ne lui demanderois qu'une
 „ chose ; c'est qu'il considérât tous
 „ les côtés par lesquels son cœur dé-
 „ teste les mauvaises actions qu'il
 „ peut avoir commises , quoiqu'elles
 „ soient , de leur nature , aussi in-
 „ fâmes , aussi laides les unes que les

„ autres , & qu'il n'y ait point de
 „ choix. — Mais il trouvera que
 „ celles dont il s'est rendu capable
 „ par habitude , par inclination , sont
 „ ordinairement parées de toutes les
 „ fausses beautés dont un pinceau
 „ flatteur peut les orner. Il croira
 „ voir les fleurs les plus agréables.
 „ — Mais les autres lui paroîtront
 „ dans toute leur nudité. — Il les
 „ verra difformes , horribles ; elles
 „ ne se peindront à ses yeux qu'avec
 „ toutes les couleurs de la honte , de
 „ l'extravagance , du déshonneur ,
 „ de l'humiliation & de l'infamie.
 „ Rappelez-vous ce trait de l'his-
 „ toire de David , lorsqu'il surprit
 „ Saül endormi dans une caverne ,
 „ & qu'il lui coupa un pan de sa robe ;
 „ combien de reproches sensibles son
 „ cœur ne se fit-il pas d'avoir com-
 „ mis cette action ? Mais voyez-le en-
 „ suite dans l'aventure d'Urie. Voyez
 „ comme il sacrifie , sans pitié , un
 „ brave & fidele serviteur à sa passion

„ déréglée. — Sa conscience au moins
 „ va le poignarder. — Non. Son cœur
 „ calme ne se fait aucun reproche.
 „ Une année entiere se passe sans
 „ que son crime trouble sa sécurité.
 „ Il faut que le prophete Nathan
 „ vienne lui en peindre toutes les
 „ horreurs. — Jusqu'à ce moment il
 „ n'en avoit pas fait voir le moindre
 „ repentir.

„ Telle est donc la conscience. Ce
 „ moniteur , autrefois si fidele , si
 „ surveillant , & que l'Être supreme
 „ a placé en nous comme un juge
 „ aussi terrible qu'équitable : hélas !
 „ il ne prend si souvent qu'une con-
 „ noissance imparfaite de ce qui s'y
 „ passe , il essuie tant de contradic-
 „ tions & d'obstacles , il s'acquitte
 „ des devoirs qui lui sont prescrits ,
 „ avec tant de négligence , & quel-
 „ quefois avec tant d'infidélité , qu'il
 „ n'est pas possible de se fier à lui
 „ seul. — Il faut de nécessité , & de
 „ nécessité absolue , lui associer un

» autre principe qui puisse le secourir
» dans ses décisions.

» Et voici ce qui est de la dernière
» importance pour vous. — Le mal-
» heur le plus terrible qui puisse vous
» arriver, est de vous égarer, de vous
» jeter dans l'erreur à cet égard. . . .
» Philosophes impies ! frémissez. . . .
» Songez qu'il n'est qu'un seul moyen
» de se former un jugement sûr du
» mérite réel qu'on peut avoir en qua-
» lité d'honnête homme, de citoyen
» utile, de sujet fidèle à son roi, &
» de serviteur zélé de la Divinité. —
» C'est d'appeler la religion & la mo-
» rale au secours de la conscience ;
» c'est de voir ce qui est écrit dans la
» loi de Dieu ; c'est de consulter la
» raison & les obligations invariables
» de la vérité & de la justice.

» La conscience se guide-t-elle sur
» ces rapports ? Si votre cœur
» alors ne vous condamne point, vous
» serez dans le cas que l'apôtre sup-
» pose. — Vous aurez raison de

» croire que la règle est infaillible... »
(Le sommeil qui avoit déjà jeté du sable
dans les yeux du docteur Slop, le ga-
gna ici tout-à-fait, & il s'endormit
profondément) « Oui, vous aurez alors
» confiance en Dieu ; vous croirez
» que le jugement que vous venez de
» porter sur vous-même, est celui de
» Dieu, & que ce n'est qu'une anti-
» cipation de cette juste sentence que
» l'Être suprême, à qui vous devez
» compte de toutes vos actions, por-
» tera lui-même un jour sur votre con-
» duite.

» C'est alors qu'on peut s'écrier avec
» l'auteur du livre de l'Ecclésiaste :
» Heureux l'homme à qui sa conscien-
» ce ne reproche point une multitude
» de péchés ! . . . Heureux l'homme
» dont le cœur ne le condamne point !
» Pauvre ou riche, il sera toujours
» gai, son visage riant annoncera la
» joie de son âme, & son esprit lui
» dira plus de choses que sept senti-
»

» nelles qui feroient au haut d'une
» tour.

(Une tour , dit mon oncle Tobie ,
est bien peu de chose , si elle n'est pas
flanquée).

» Il résoudra ses doutes , le con-
» duira dans les sentiers obscurs in-
» finiment mieux que les plus habiles
» casuistes. — Les cas , les restric-
» tions des jurisconsultes lui paroî-
» tront des choses simples & unies.
» Les loix humaines ne sont pas en
» effet des loix originaires & primi-
» tives ; elles n'ont été introduites que
» par la nécessité , & pour nous dé-
» fendre des entreprises nuisibles de
» ces consciences perverses , qui ne se
» font pas de loi par elles-mêmes. —
» Elles ne prescrivent de regles , que
» dans les cas où les principes & les
» remords de la conscience ne sont
» pas assez forts pour nous rendre
» équitables. Elles appren-
» nent aux scélérats qu'ils doivent être
» justes par la terreur des supplices. —

CHAPITRE XLIX.

Il va courir le galop.

» OH ! je vois , dit mon pere , à
» quelle intention ce sermon a été
» composé. On l'a sûrement destiné
» pour quelque prison. — J'en ai-
» me la tournure , & je suis fâché
» que le docteur Slop se soit endormi
» avant d'être convaincu que le pré-
» dicateur n'a point insulté saint Paul ,
» & que l'apôtre & lui sont parfaite-
» ment d'accord. — Frere Tobie , il
» n'y a véritablement point de diffé-
» rence entre eux. — Mais quand il
» y en auroit , répondit mon oncle
» Tobie , qu'importe ? Les meilleurs
» amis du monde ont quelquefois une
» façon de penser toute différente.
» — Tu as raison , frere Tobie , re-
» prit mon pere , en lui donnant la
» main. Mais , frere , remplis ta pi-
» pe , & moi la mienne , & Trim
» continuera ensuite sa lecture.

» Eh bien ! Trim , dit mon pere ,
 » en remplissant sa pipe , que penses-
 » tu du sermon ?

» Moi ? ma foi , je pense , dit le ca-
 » poral , que ces sept hommes qui
 » sont au haut de la tour , & qu'on
 » a mis là en sentinelle , sont en bien
 » plus grand nombre qu'il ne faut.
 » — Si on continuoit d'en mettre au-
 » tant au même endroit , ce seroit ha-
 » rasser , à propos de rien , un régiment
 » tout entier , & un officier qui aime sa
 » troupe ne la fatigue pas. Deux
 » sentinelles font tout aussi - bien que
 » vingt. — J'ai cent fois commandé
 » moi-même dans le corps-de-garde ,
 » ajouta Trim , en prenant un pouce
 » de plus de hauteur , & je n'ai ja-
 » mais laissé plus de deux sentinelles
 » à tous les postes que j'ai relevés.
 » — C'étoit fort bien , Trim , dit mon
 » oncle Tobie ; mais tu ne fais pas
 » que les tours , du tems de Salo-
 » mon , n'étoient pas comme nos bas-
 » tions , qui sont flanqués & défen-

» dus par d'autres ouvrages. — Les
 » bastions , Trim , n'ont été inventés
 » que depuis la mort de Salomon. —
 » Il n'y avoit pas non plus alors d'ou-
 » vrages à cornes , ou de ravelins de-
 » vant la courtine. — On ne faisoit
 » point de grands fossés , tels que nous
 » les faisons aujourd'hui avec une cu-
 » vette ou un petit fossé au milieu ,
 » — ni de chemins couverts , ni de
 » palissades au long pour se garantir
 » d'un coup de main. — Ainsi , les
 » sept hommes au haut de la tour
 » étoient sûrement un petit détache-
 » ment du corps-de-garde qu'on avoit
 » probablement posté en bas , & ils
 » étoient là , tout à-la-fois , pour voir
 » & pour défendre au besoin ce poste
 » important. . . . » Mon pere sourioit
 » en lui-même , & n'osoit pas le faire
 » d'une maniere ostensible. — Après ce
 » qui étoit arrivé , cela n'auroit pas con-
 » venu. Il alluma sa pipe , & dit au ca-
 » poral de continuer. Trim reporta le
 » sermon à la hauteur de ses yeux , & lut.

 CHAPITRE L.

Le Sermon continue.

„ AVEC la crainte de Dieu devant
 „ nous, avec de la droiture & de la
 „ probité dans tout ce que nous fai-
 „ sons ensemble, on accomplit à la
 „ fois les devoirs de la religion &
 „ ceux de la morale. C'est qu'ils sont
 „ inséparables, & qu'on ne peut les
 „ diviser sans les détruire réciproque-
 „ ment. — J'avoue cependant qu'on
 „ essaie souvent de les séparer dans
 „ la pratique.

„ Hélas! cela n'est que trop vrai.
 „ Rien n'est si ordinaire que de voir
 „ des hommes qui n'ont aucun sen-
 „ timent de religion, & l'avouer sans
 „ rougir, s'offenser vivement qu'on
 „ doute de leur caractère moral, ou
 „ qu'on ne soit pas persuadé qu'ils
 „ sont scrupuleusement justes dans
 „ tout ce qu'ils font.

„ Quoiqu'il y ait quelque apparence
 „ que la chose est ainsi, quoique je
 „ ne soupçonne qu'à regret une vertu
 „ aussi aimable que celle de la droi-
 „ ture morale; cependant, dès que
 „ j'approfondis & que j'examine les
 „ raisons de cette vertu apparente,
 „ j'en trouve bien peu pour envier à
 „ un tel homme l'honneur de son
 „ motif.

„ Qu'il déclame sur ce sujet avec
 „ autant d'emphase qu'il voudra; qu'il
 „ s'enflamme de tout le feu de nos
 „ philosophes, ce phosphore brillant
 „ ne me séduit pas. Il n'a toujours
 „ qu'une vertu apparente, sans soli-
 „ dité, ou qui n'a du moins pour
 „ fondement que son intérêt, son or-
 „ gueil, sa vanité, son aisance, ou
 „ quelque autre passion passagère,
 „ dont la mobilité ne doit certaine-
 „ ment pas nous inspirer de la con-
 „ fiance en lui, dans les choses im-
 „ portantes. —

„ Je connois le banquier qui fait

» mes affaires. — Je tombe malade,
 » & j'envoie chercher le médecin.... »
 Le médecin ? le médecin ? s'écria le
 docteur Slop, en se réveillant en sur-
 faut. Point de médecin, s'il vous plaît ;
 on n'en a pas besoin. Au diable les mé-
 decins pour accoucher une femme !...

« Je fais qu'ils n'ont guere de reli-
 » gion, ni l'un ni l'autre. — Il n'y
 » a point de jour que je ne les en-
 » tende en faire l'objet de leurs rail-
 » leries, que je ne les en voie trai-
 » ter tous les dogmes avec la dernière
 » indignité. — On ne peut douter que
 » ce ne soient des monstres d'impiété.
 » — Eh bien ! cependant je confie
 » ma fortune à l'un, & je livre ma
 » vie à l'autre.

» Quelle est donc la raison de cette
 » confiance ? Elle est bien foible, sans
 » doute : elle ne consiste que dans
 » l'idée que l'un ou l'autre ne vou-
 » dra pas s'en prévaloir pour me faire
 » du tort. Je considère que la probité
 » leur est nécessaire pour assurer leur
 » état

» état & leurs succès dans ce monde ;
 » — en un mot, je me persuade
 » qu'ils ne peuvent pas me nuire, sans
 » se nuire encore plus à eux-mê-
 » mes. —

» Mais je suppose que leur intérêt
 » fût de me faire du tort ; que l'un,
 » sans altérer sa réputation, pût s'em-
 » parer de mon bien ; que l'autre,
 » sans avilir son état, me précipitât
 » dans le tombeau, pour jouir plus
 » promptement de quelque avantage
 » que je lui aurois fait..... Quels
 » motifs ai-je alors de me fier à eux ?
 » La religion ?... C'est le plus fort :
 » mais ils n'en ont point ! L'intérêt,
 » qui est le motif le plus fort après la
 » religion ?..... Mais il est contre
 » moi !... Qu'ai-je donc à mettre
 » dans le bassin opposé, pour contre-
 » balancer cette tentation ?.....
 » Hélas ! rien, rien qui ne soit plus
 » léger que ces globules d'air qui se
 » forment sur l'eau, quand celle du
 » ciel tombe. — Il faut nécessaire-

» ment que je reste à la merci de l'hon-
 » neur, ou de quelque autre prin-
 » cipe qu'enfante le caprice. Quelle
 » sûreté pour des choses aussi précieu-
 » ses que ma vie & ma propriété!

» On ne peut donc pas compter sur
 » les vertus morales, sans religion.
 » Ce sont des êtres fantastiques qui
 » se dissipent d'un moment à l'autre,
 » ou qui changent si souvent de for-
 » me, qu'on ne les reconnoît plus.

» Mais on ne peut pas compter non
 » plus sur la religion, sans vertus
 » morales. J'ai dit qu'elles étoient in-
 » séparables, qu'elles s'appuyoient
 » mutuellement. Est-il rare, cepen-
 » dant, de voir un homme, qui n'a
 » presque point de vertus morales,
 » inspirer la plus haute opinion de
 » son caractère religieux?

» Le scélérat! il est avare, colere,
 » vindicatif, inexorable, implaca-
 » ble..... Il manque de droiture dans
 » toutes ses actions; mais il parle
 » tout haut contre l'incrédulité du

» siècle; il affecte le zèle le plus ar-
 » dent pour certains points de reli-
 » gion: on le voit deux fois par jour
 » prier avec ferveur au pied des au-
 » tels; il fréquente les sacremens;
 » — il s'amuse avec certaines parties
 » instrumentales de la religion, &
 » se croit un homme religieux, qui
 » s'est acquitté avec exactitude de
 » tous ses devoirs envers Dieu. Il ne
 » lui manque plus qu'un vice: il l'a.
 » Séduit par la force de cette illusion,
 » il méprise avec un orgueil spirituel
 » tous ceux qui n'affectent point la
 » même piété, & qui ont pourtant
 » plus d'honneur & plus de droiture
 » que lui.

» C'est encore là un des maux fu-
 » nestes qu'éclaire le soleil.

» Que de crimes ce zèle mal en-
 » tendu de religion sans morale a cau-
 » sés dans le monde!..... Que de
 » scènes de cruauté, de meurtre, de
 » rapine, d'effusion de sang il a pro-
 » duites!

» Dans combien de pays ! . . . »
 Trim balançoit ici sa main droite avec
 de grands mouvemens, en avant &
 en arriere, & continua jusqu'à la fin
 du passage. . . .

» Dans combien de pays ce zele fu-
 » rieux n'a-t-il pas porté le feu, le sang
 » & la désolation, sans respecter ni
 » l'âge, ni le mérite, ni le sexe, ni les
 » rangs ? Il semble que ce faux zele
 » donnât à ceux qui s'en prétendoient
 » inspirés, l'horrible privilege de se
 » livrer à toutes sortes d'injustices,
 » d'infamies & d'atrocités. — La
 » compassion étoit bannie de leurs
 » cœurs. — Plus durs que les ro-
 » chers, ils étoient sourds aux cris
 » des malheureux qui tomboient sous
 » leurs coups ; ils ne faisoient pas
 » une action que ce ne fût pour avi-
 » lir ou déshonorer l'humanité.

» Ouf ! . . . dit Trim, qui avoit lu
 » de suite sans respirer : je me suis
 » trouvé dans bien des combats ; mais
 » je n'en ai point vu comme celui-ci.

» — Je n'aurois pas lâché la détente
 » de mon fusil dans une pareille ren-
 » contre, pour le grade même d'offi-
 » cier-général. —

» Parbleu ! dit le docteur Slop,
 » voilà, voilà une belle réflexion !
 » Savez-vous seulement ce que vous
 » venez de lire ?

» Je fais, répondit vivement Trim,
 » que je n'ai jamais refusé quartier à
 » ceux qui me l'ont demandé, & que
 » j'aurois plutôt perdu la vie, que de
 » mettre mon fusil en joue sur des fem-
 » mes ou sur des enfans.

» Tiens, Trim, dit mon oncle To-
 » bie, voilà une couronne pour toi,
 » afin que tu boives ce soir avec Oba-
 » diah, à qui j'en donnerai une autre.

» — Monsieur, je vous rends grace,
 » dit Trim : mais j'aimerois mieux
 » que ces pauvres femmes les eussent.

» — Tu es un brave & bon garçon,
 » Trim, reprit mon oncle. » Et mon
 pere remua la tête en signe d'approba-

tion, comme s'il eût voulu dire, cela est vrai.

« Mais, Trim, dit-il, continue ta lecture; il me semble que tu as bientôt achevé.

C H A P I T R E L I.

Trim lit toujours.

« SI le témoignage, hélas! des siècles passés ne suffit pas, voyez combien même de nos jours ces faux zélés prétendent honorer Dieu par des actions qui les déshonorent eux-mêmes, & qui font le scandale de l'univers entier.

« Descendez un instant avec moi dans ces prisons affreuses de l'inquisition; — voyez-y la religion assise sur un tribunal d'ébène, soutenue par des gênes & des tortures, & foulant à ses pieds la justice & la compassion, enchaînées & immobiles. Ecoutez les longs gé-

« missemens de ce malheureux qu'on arrache de son cachot de ténèbres, pour lui faire son procès, & le livrer ensuite à tous les tourmens les plus cruels, qu'un système déliné de cruauté ait pu inventer. » Trim enflammé de colère eut bien de la peine ici à la renfermer en lui-même. « Voyez, continua-t-il, le corps de ce misérable épuisé par la faim & la douleur. C'est une victime qu'on va livrer aux bourreaux. —

Ah! s'écria Trim, du ton le plus plaintif: « c'est mon frere; c'est mon malheureux frere Thomas! » Et laissant tomber involontairement le sermon pour joindre ses mains. « Ah! messieurs, je crains que ce ne soit mon pauvre frere! . . . » Mon pere, mon oncle Tobie, & même le docteur Slop qui ne s'attendrissoit pas facilement, furent vivement émus de la douleur de Trim. — Trim, dit mon pere, ce n'est pas ici une relation historique que tu lis, c'est un sermon.

Reprends, mon enfant, reprends-en la dernière phrase.

« Voyez le corps de ce misérable
» épuisé par la faim & la douleur.
» C'est une victime qu'on va livrer
» aux bourreaux. —

« Observez le mouvement de ce
» terrible instrument; — voyez com-
» me on l'étend. Quels tourmens! Ses
» nerfs & ses muscles se tordent; les
» convulsions de la mort la plus dou-
» loureuse sillonnent son visage de
» mille manières: c'est tout ce que la
» nature peut souffrir. . . . Son ame,
» arrachée de ses plus profondes re-
» traites, est déjà sur ses lèvres prête
» à partir. » — Par le ciel! s'écria
Trim, je n'en lirois pas davantage
pour l'empire du monde! Ces horreurs
s'épuisent, peut-être en ce moment,
sur mon pauvre frère à Lisbonne. —
Eh! non, mon cher Trim, dit mon
père, ce n'est pas là une histoire, ce
n'est qu'une simple description. . . .
Oui, mon garçon, ce n'est pas autre

chose, reprit le docteur Slop, ainsi
tranquillise-toi. —

Cependant, dit mon père, puisque
cela lui cause tant de peine, ce seroit
une cruauté de le forcer à continuer.
— Trim, donne-moi le sermon, j'a-
cheverai de le lire, & tu peux t'en
aller si tu veux. — Je n'en voudrois
pas lire davantage, répond Trim,
pour la couronne des trois royaumes;
mais si monsieur veut me le permettre,
je resterai pour l'entendre jusqu'à la
fin. —

Le pauvre Trim! s'écria mon oncle.

CHAPITRE LII.

Mon père lit.

« ENFIN, voilà qu'on le ramène dans
» son cachot. Juste ciel! on ne tardera
» pas à l'en tirer pour le livrer aux in-
» sultes de la populace, & le précipi-
» ter ensuite dans ce bûcher qu'un zèle
» fantastique lui a préparé. — Et

„ c'est là comme en agissent des fide-
 „ les ! Malheureux enthousiastes ! ignorez-vous que cette conduite atroce est absolument opposée à l'esprit du christianisme ? Ah ! rappelez - vous cette regle décisive & sûre que Jesus-Christ nous a laissée :
 „ à *fructibus eorum cognoscetis eos* :
 „ vous reconnoîtrez ces faux zélés à leurs œuvres. „

Graces à Dieu, il est donc mort ! s'écria Trim ; ses peines sont finies, & on ne peut pas lui faire plus de mal. . . . Ah ! messieurs...

Ah ! tais-toi, dit mon pere, un peu impatienté ; nous ne finirions jamais, si ces interruptions se renouvelloient si souvent.

„ Je n'ajouterai à tout ce que je viens de dire, que deux ou trois regles fort courtes, qui en sont les conséquences.

„ Toutes les fois qu'un homme déclame contre la religion, soyez sûr que la violence de ses passions l'a

„ emporté sur sa croyance. — Une vie déréglée & une bonne croyance sont incompatibles ; & lorsqu'elles se séparent l'une de l'autre, c'est que l'on veut tâcher d'obtenir quelque tranquillité dans l'esprit.

„ Lorsqu'un homme de cette espece vous dira que telle ou telle chose choque sa conscience, c'est comme s'il vous disoit qu'elle lui cause du dégoût. Il faut le comparer à ces hommes blasés, qui ne peuvent supporter certains alimens.

„ En un mot, ne vous confiez point à un homme, de tel rang qu'il soit, s'il n'est consciencieux dans toutes ses actions.

„ Et pour ce qui vous regarde, souvenez-vous de cette distinction simple & sans équivoque. C'est que votre conscience n'est pas une loi. Non. C'est Dieu qui a fait la loi, & qui a placé la conscience en nous pour décider selon cette loi.
 „ — Mais n'allez pas croire que ce

» doit être comme un cadi Asiatique,
 » qui juge selon le flux ou le reflux
 » de ses passions. La conscience ne
 » doit juger que comme un juge Bri-
 » tannique, qui, dans cet heureux
 » pays de liberté, de raison & de
 » bon sens, ne se fait point de nou-
 » velles loix, mais juge suivant les
 » loix qu'il trouve écrites. »

CHAPITRE LIII.

Dialogue.

MON PERE.

EN vérité, Trim, je suis fort content de toi.

LE DOCTEUR SLOP.
 Et moi aussi.

MON PERE.
 Il a très-bien lu le sermon.

LE DOCTEUR SLOP.
 Fort bien!

MON

MON ONCLE TOBIE.
 A merveille!

LE DOCTEUR SLOP.
 Il n'y a que ses commentaires qu'il
 auroit pu épargner.

TRIM.
 Ma foi! je n'ai pu y tenir....

MON ONCLE TOBIE.
 Le pauvre garçon!...

TRIM.
 Je fais bien que j'aurois mieux lu,
 si j'avois été moins affecté.

LE DOCTEUR SLOP.
 Cela est vrai.

MON PERE.
 Point du tout. C'est précisément ce
 qui te l'a si bien fait lire. Morbleu! il
 feroit à souhaiter que nos prédicateurs
 débitassent les leurs avec la même for-
 ce; ils feroient plus de sensation sur
 leurs auditeurs.

Tome I,

Cc

MON ONCLE TOBIE.

Ah ça ! mais que va-t-il devenir ?
je ferois fâché qu'il fût perdu. . . .

MON PERE.

Perdu ? & moi aussi. Il m'a trop
fait de plaisir. . . . Il est dramatique.
Cette maniere d'écrire, maniée adroi-
tement, saisit l'attention.

LE DOCTEUR SLOP.

Ah ! oui. Je m'en suis bien apperçu.

MON ONCLE TOBIE.

Mais comment diable s'est-il trouvé
dans mon *Stévinus* ?

MON PERE.

Ma foi ! c'est ce que j'ignore ; il
faudroit être aussi habile que Stévi-
nus, pour résoudre cette question. —

CHAPITRE LIV.

Le Sermon court la pretantaine.

MON oncle Tobie fit un sourire
agréable de plaisir à l'éloge de Sté-
vinus. Cela ne rompit point la conver-
sation sur le sermon, & mon pere fit
part de ses conjectures sur l'auteur. —
Je crois le connoître, dit-il ; je gage-
rois quasi qu'il est du ministre de notre
paroisse.

Ce qui faisoit croire à mon pere qu'il
étoit d'Yorick, c'en étoit le style. Il
étoit aussi dans sa méthode. — Ses
conjectures se réaliserent deux jours
après. Yorick envoya un domestique
le demander à mon oncle Tobie.

Mais comment s'étoit-il trouvé dans
son *Stévinus* ? Mon oncle Tobie s'é-
claircit de cette circonstance par la
même occasion. Yorick, à qui toutes
les especes de connoissances étoient
précieuses, lui avoit emprunté son

Stévinus. Il fit son sermon pendant qu'il avoit Stévinus ; il le mit par mégarde dans le livre , & en renvoyant le livre à mon oncle , il ne songea point au sermon.

Le destin de ce sermon est assez singulier. — Le bon Yorick n'avoit pas toujours des habits qui ne faisoient que de sortir des mains du tailleur. Son sermon se perdit une seconde fois en glissant à travers la poche & la doublure déchirée de sa veste. C'étoit un jour qu'il montoit sur son bidet de quatre-vingt sous , le sermon tomba dans la boue , & le bidet l'y enfonça en piétinant. Il y resta quelque tems. Un mendiant qui passa l'apperçut , & l'entra. Il le vendit au bedeau d'une paroisse voisine pour un pot de biere , & le bedeau en fit présent à son curé , & depuis oncques il ne revint dans les mains de son propriétaire. Il mourut sans le revoir.

Le curé sans doute en a fait usage. Cependant je ne l'assure pas. Un curé

peut être assez instruit pour se passer des ouvrages des autres. — Celui-ci tomba , je ne fais comment , dans les mains d'un chanoine de la cathédrale d'Yorck , & quelle trouvaille pour un chanoine ! M. le prébendaire d'Yorck l'apprit bientôt par cœur , & le débita dans son église. Il fut applaudi , & le fit imprimer quelque tems après , avec son nom en gros caracteres au frontispice. Yorick avoit essuyé plusieurs de ces revers pendant sa vie ; mais il étoit cruel de le déponiller après sa mort , & d'enlever à sa mémoire l'honneur de ses propres ouvrages. — Le ciel ne l'a pas voulu. Ce larcin fut découvert quelque tems après. Je le publie pour trois raisons.

La premiere , c'est que cela n'empêchera point l'homme au canonicat d'arriver aux dignités ecclésiastiques. Il n'y auroit peut-être pas quatre personnages en Angleterre qui atteignissent à l'épiscopat , s'ils n'y alloient que par leurs sermons ; & si cela est en An-

gleterre, cela peut bien être ailleurs, comme on fait.

L'autre raison, c'est que j'aime à rendre justice à qui elle appartient.

Enfin, c'est que je procurerai peut-être par-là du repos à l'ame d'Yorick. — Les bonnes gens de la campagne, sans compter les personnes qui passent pour avoir l'esprit fort, viennent me me dire qu'elle se laisse voir souvent. Yorick est devenu un esprit..... Je calmerai par-là ses agitations; & c'est un soin que je ne serai sûrement pas obligé de prodiguer pour beaucoup d'autres. Je ne crois pas que ceux qui prêchent ses sermons, ou qui en prêchent d'autres que les leurs, & même fort souvent les leurs, subissent jamais une pareille métamorphose. —

Fin du Tome premier.



T A B L E D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

CHAP. I. <i>C'ÉTOIT bien à cela qu'il falloit penser.</i>	Page 1
II. <i>L'embryon.</i>	4
III. <i>En voilà l'effet.</i>	7
IV. <i>Que de maris sont moins sûrs !</i>	9
V. <i>Les Planetes.</i>	15
VI. <i>Les volontés sont libres.</i>	19
VII. <i>Eh oui ! chacun a son ton, son allure.</i>	21
VIII. <i>Je n'y tiens pas tous les jours.</i>	26
IX. <i>Annonce.</i>	31
X. <i>Ce qui se voit tous les jours.</i>	35
XI. <i>On a beau faire, quelqu'un se plaint toujours.</i>	37

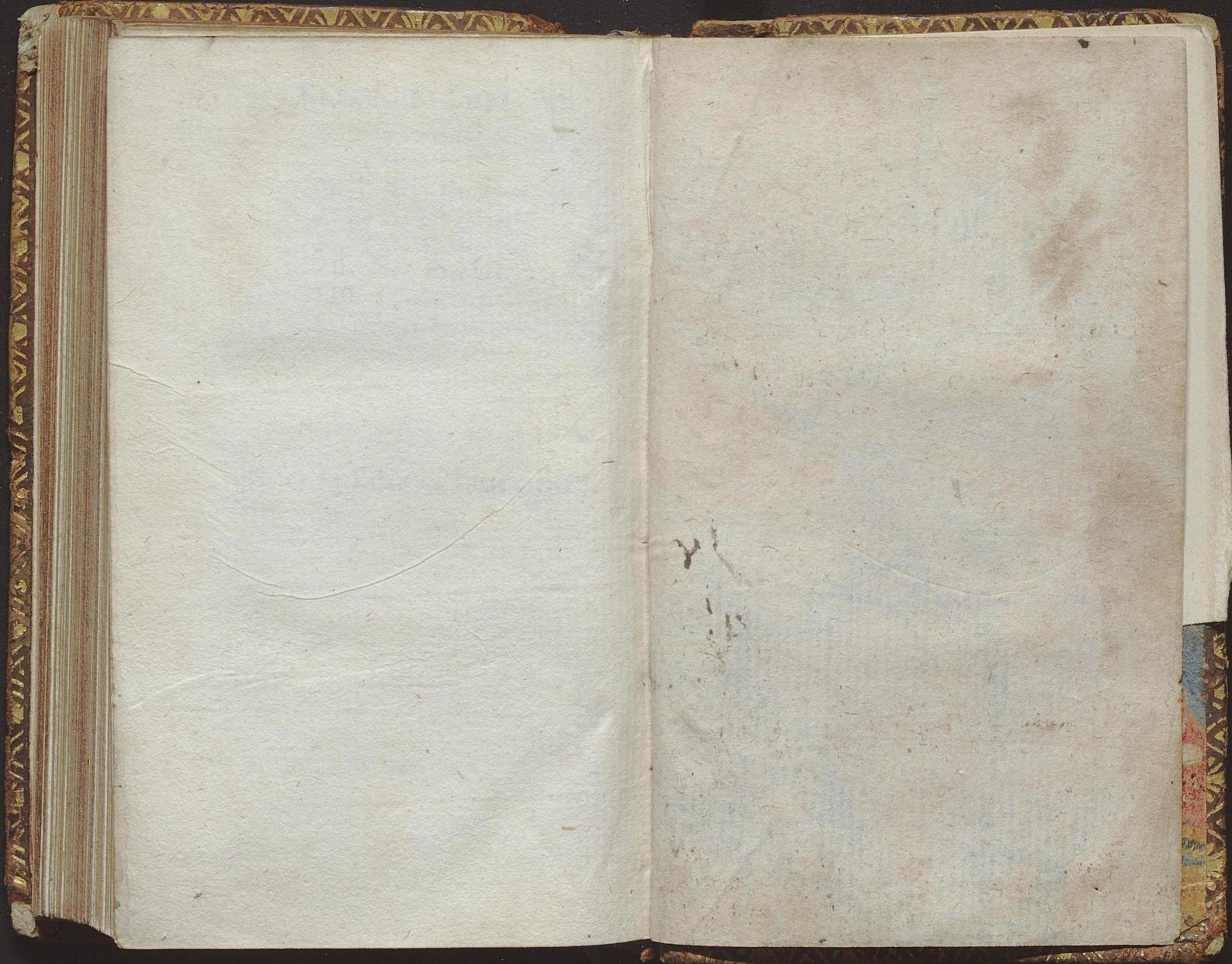
CHAP. XII.	Page	51
XIII. <i>L'Épithaphe.</i>		62
XIV.		71
XV. <i>Avis aux Historiens.</i>		74
XVI. <i>Le Contrat de Mariage.</i>		78
XVII. <i>Chagrins domestiques.</i>		89
XVIII. <i>Résolution de ma mère.</i>		92
XIX. <i>La Convention.</i>		93
XX. <i>Conseil.</i>		101
XXI. <i>Prenez-y garde ! Le cas est intéressant.</i>		103
XXII. <i>La Consultation.</i>		117
XXIII. <i>Les Découvertes.</i>		128
XXIV. <i>L'éloge & l'utilité des digressions.</i>		145
XXV. <i>Comment peindre mon oncle Tobie ?</i>		151
XXVI. <i>Nous y viendrons.</i>		157
XXVII. <i>Un peu de patience.</i>		160
XXVIII. <i>Enfin nous y voilà.</i>		164
XXIX. <i>Ce qu'on a déjà vu.</i>		171
XXX. <i>Trop est trop.</i>		181
XXXI. <i>Le feu prend.</i>		187

CHAP. XXXII. <i>Trim.</i>	Page	192
XXXIII. <i>Les conjectures de mon Oncle.</i>		207
XXXIV. <i>Contre-tems.</i>		210
XXXV. <i>Cela est clair comme le jour.</i>		214
XXXVI. <i>Ragotin n'est pas pire.</i>		218
XXXVII. <i>Combien de choses à développer.</i>		223
XXXVIII. <i>Il ne peut rien faire.</i>		227
XXXIX. <i>Comme il court !</i>		230
XL. <i>La Dissertation.</i>		243
XLI. <i>Autre Anicroche. idem.</i>		
XLII. <i>Prélude.</i>		250
XLIII. <i>Il est toujours tout prêt.</i>		253
XLIV. <i>Avis.</i>		254
XLV. <i>Le Sermon.</i>		259
XLVI. <i>Enfin le Sermon commence.</i>		263
XLVII. <i>Trim reprend sa lecture.</i>		267
XLVIII. <i>Un petit coup d'épée.</i>		

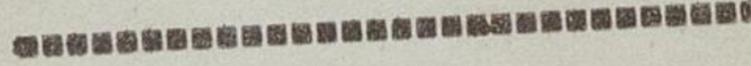
310 TABLE DES CHAPITRES.

<i>ron au dada de mon oncle Tobie.</i>	Page 275
CHAP. XLIX. <i>Il va courir le galop.</i>	283
L. <i>Le Sermon continue.</i>	286
LI. <i>Trim lit toujours.</i>	294
LII. <i>Mon Pere lit.</i>	297
LIII. <i>Dialogue.</i>	300
LIV. <i>Le Sermon court la pre- tantaine.</i>	303

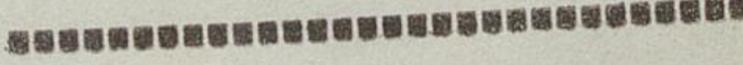
Fin de la Table du Tome premier.

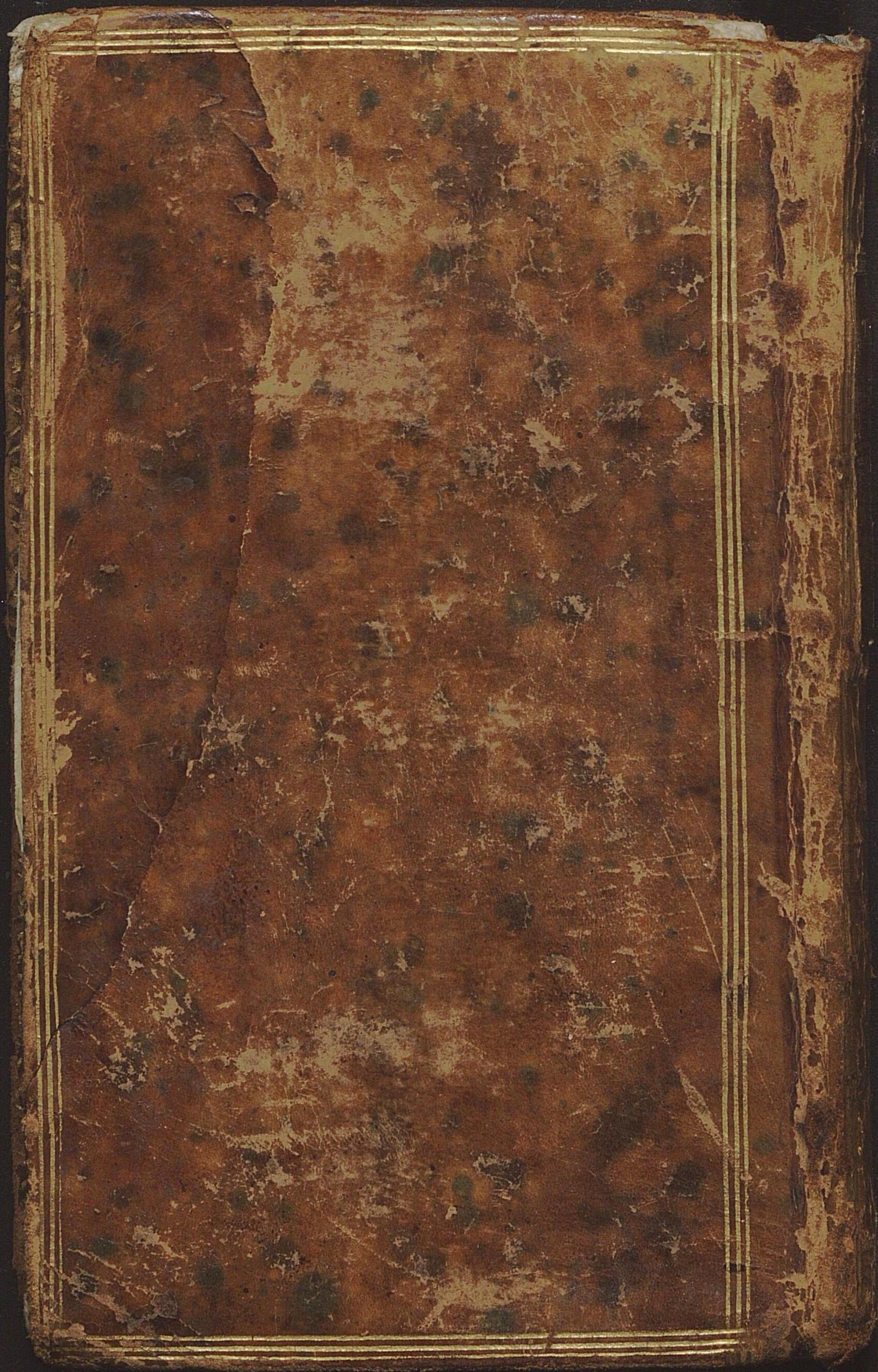


KSIEGARNIA
ANTYKWARIAT



E * 226873





TRISTRAM

SHANDY

J. F. M.